


GAUDEO

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE,

Par Mr. ROBERTSON, *Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.*

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXVII.

AVERTISSEMENT.

MONSIEUR *Robertson avoit désiré que son* Histoire de l'Amérique *fût traduite en françois par l'Ecrivain qui a traduit son* Histoire de Charles-Quint. *Le Traducteur ne pouvoit qu'être très-flatté de cette marque de confiance ; mais des raisons particulieres ne lui ont pas permis d'entreprendre seul ce travail. Un excellent Ecrivain très-familiarisé avec la Langue Angloise, mais qui a désiré de n'être point nommé, a bien voulu se charger de la moitié de l'entreprise.*

LES deux Traducteurs se sont attachés à faire disparoître, autant qu'il leur a été possible, l'inégalité de ton qui devoit résulter de la différence de style. Ils ne peuvent se dissimuler qu'il s'est glissé dans leur Traduction des négligences & des inexactitudes, qu'ils ont reconnues trop tard, en relisant l'Ouvrage imprimé ; mais ils osent du moins se flatter d'avoir en général rendu avec fidélité non-seulement l'esprit & le sens de l'Auteur, mais même le caractère de son style.

Ils se croient dispensés de faire l'éloge de cette Histoire de l'Amérique : *l'importance du sujet, le nom de l'Auteur, la célébrité de ses premiers Ouvrages, le grand succès que celui-ci a eu en Angleterre, ont prévenu l'empressement du Public, plus efficacement que ne peuvent le faire les louanges toujours suspectes des Traducteurs.*





PRÉFACE DE L'AUTEUR.

En rempliſſant l'engagement que j'avois pris avec le Public à l'égard de l'Hiſtoire de l'Amérique, mon intention étoit de n'en rien publier avant que l'Ouvrage entier fût achevé. L'état actuel des Colonies britanniques m'a obligé à changer de deſſein. Pendant que ces Colonies ſont engagées dans une guerre civile avec la Grande Bretagne, des recherches & des ſpéculations ſur d'anciennes formes de gouvernement & de légiſlation qui n'exiſtent plus, ne pourroient être intéreſſantes. Leur état futur fixe aujourd'hui l'attention du genre humain. De quelque maniere que cette malheureuſe querelle ſe termine, on verra naître dans l'Amérique ſeptentrionale un nouvel ordre de choſes, & ſes affaires prendront une autre face. J'attends avec inquiétude d'un bon citoyen que la fermentation s'appaiſe, & qu'un

gouvernement régulier s'établiſſe : alors je reprendrai cette partie de mon Ouvrage, dans laquelle je ſuis déjà aſſez avancé ; & y joignant l'Hiſtoire des Colonies Portugaiſes à celle des établiſſemens des autres Nations de l'Europe dans les Iſles de l'Amérique, j'aurai completté mon plan.

Les deux Volumes que je publie aujourd'hui contiennent un récit de la découverte du nouveau monde & des progrès que les armes & les Colonies Eſpagnoles y ont faits. Cette partie de l'Hiſtoire de l'Amérique en eſt non-ſeulement la plus brillante ; elle eſt encore tellement détachée du reſte, qu'elle forme par elle-même un tout parfait, remarquable par l'unité du ſujet. Comme les principes & les maximes des Eſpagnols, dans la formation de leurs Colonies, principes qui ont été adoptés en quelque ſorte par toutes les Nations de l'Europe, ſont développés dans cette partie de mon Ouvrage, elle ſervira d'introduction à l'Hiſtoire des autres établiſſemens européens en Amérique, & elle répandra ſur ce objet intéreſſant des con. noiſſances que peut-être on ne trouvera pas moins importantes que curieuſes.

En décrivant les exploits & les inſtitutions des Eſpagnols dans le nouveau

monde, je me ſuis écarté plus d'une fois des relations des Auteurs qui m'ont précédé, & j'ai ſouvent rapporté des faits qu'ils paroiſſent avoir ignorés. Je dois au Public d'indiquer les ſources d'où j'ai tiré les informations qui m'autoriſent ou à placer les événemens dans un jour nouveau, ou à former quelque opinion nouvelle ſur leurs cauſes & leurs effets. Je m'acquitte de ce devoir d'autant plus volontiers, qu'il me fournit l'occaſion de témoigner ma reconnoiſſance à des bienfaiteurs qui m'ont honoré de leur appui & de leurs ſecours dans mes recherches.

Comme c'étoit de l'Eſpagne que je devois attendre les éclairciſſemens les plus eſſentiels à l'égard de cette premiere partie de mon Ouvrage, j'ai regardé comme une circonſtance heureuſe pour moi de voir nommer à l'ambaſſade de Madrid Milord Grantham : j'avois l'honneur d'être connu perſonnellement de lui, & je devois tout eſpérer de ſon caractère naturellement généreux & obligeant.

Quand je m'adreſſai à lui, l'accueil que j'en reçus ne me laiſſa pas douter qu'il ne fît toutes les démarches convenables pour me procurer ce que je déſirois ; & en effet je ſuis perſuadé que le ſuccès de mes recherches en

Eſpagne doit être attribué principalement à l'intérêt que ce Seigneur a paru y prendre.

Mais quand je ne devrois au Lord Grantham que d'avoir engagé M. Waddilove, chapelain de ſon ambaſſade, à ſe charger de la conduite de mes affaires en Eſpagne, je lui aurois toujours une très-grande obligation. Cet Eccléſiaſtique a continué de faire des recherches pour moi pendant cinq ans, avec une activité, une perſévérance & une connoiſſance de la matiere, qui ne m'ont pas moins étonné que ſatisfait. Il m'a procuré la plus grande partie des livres Eſpagnols que j'ai conſultés; & comme dans ce nombre il y en a pluſieurs qui ont été imprimés au commencement du ſeizieme ſiécle, & qui ſont devenus très-rares, la ſeule occupation de les recueillir doit lui avoir coûté beaucoup de tems & de peines. C'eſt à ſes ſoins & à ſon amitié que je ſuis redevable des copies de pluſieurs manuſcrits importans qui contiennent des faits & des détails que j'aurois cherchés envain dans les Ouvrages imprimés. Encouragé par les bontés de M. Waddilove, je lui envoyai une liſte des queſtions relatives aux coûtumes & à la politique des Naturels de l'Amérique, & à pluſieurs

inſtitutions des établiſſemens eſpagnols, & j'avois eu ſoin de préſenter ces queſtions, d'une maniere qu'un Eſpagnol pût y répondre ſans divulguer rien qui ne pût être communiqué à un étranger. Il a traduit mes demandes en eſpagnol, & il a obtenu de différentes perſonnes qui avoient réſidé dans la plûpart des Colonies Eſpagnoles, des éclairciſſemens qui m'ont été du plus grand ſecours.

Malgré ces avantages ſinguliers, c'eſt à regret que je me vois obligé d'ajoûter que le ſuccès de mes recherches en Eſpagne doit être attribué uniquement à la bonté des individus, & non à aucune facilité qui m'ait été donnée par autorité publique. Par un arrangement bizarre de Philippe II, tous les Regiſtres de la Monarchie Eſpagnole ſont dépoſés dans l'*Archivo de Simancas*, près de Valladolid, à la diſtance de cent vingt milles du ſiége du Gouvernement & des Cours ſuprêmes de Juſtice. Les Papiers relatifs à l'Amérique, particuliérement ceux qui attiroient mon attention, parce qu'ils regardent la premiere époque de l'Hiſtoire du nouveau monde, rempliſſent, dit-on, une des plus grandes chambres de l'*Archivo*, & compoſent huit cent ſoixante-treize liaſſes. Comme je

crois poſſéder en partie le degré d'induſtrie qui convient à un Hiſtorien, la perſpective d'un ſemblable tréſor excita en moi la curioſité la plus ardente; mais je n'ai joui que de la perſpective.

L'Eſpagne, par un excès de précaution, a conſtamment jetté un voile ſur ſes opérations en Amérique. Elle les cache aux Etrangers ſur-tout avec un ſoin particulier. L'*Archivo de Simancas* n'eſt pas ouvert, même aux Nationaux, ſans un ordre exprès de la Cour; &, après l'avoir obtenu, on ne peut pas copier des Papiers ſans payer des frais de bureau ſi exorbitans, que la dépenſe excede les ſacrifices qu'on peut faire à une ſimple curioſité littéraire. Il faut eſpérer que les Eſpagnols ſentiront un jour que cet eſprit myſtérieux eſt auſſi contraire à la bonne politique qu'à la générosité. D'après ce que j'ai appris dans le cours de mes recherches, je ſuis perſuadé que ſi l'on pouvoit approfondir plus en détail les premieres opérations de l'Eſpagne dans le nouveau monde, quelques repréhenſibles que puſſent paroître les actions des individus, la conduite de la Nation ſe montreroit ſous un jour beaucoup plus favorable.

J'ai trouvé dans les autres parties de l'Europe des diſpoſitions bien différentes. Après avoir fait chercher ſans ſuccès en Eſpagne une Lettre de Cortès à Charles-Quint, écrite peu de tems après ſon débarquement dans l'Empire du Mexique, & qui n'a pas encore été publiée, il me vint dans l'idée que cet Empereur étant ſur ſon départ pour l'Allemagne dans le tems que les Députés de Cortès arriverent en Europe, il étoit poſſible que la Lettre dont ils étoient chargés ſe fût conſervée dans la Bibliothéque impériale de Vienne. Je communiquai cette idée au Chevalier Robert Murray Keith, (*aujourd'hui Miniſtre d'Angleterre à Vienne*,) qui m'honore depuis long-tems de ſon amitié; & j'eus bientôt le plaiſir d'apprendre qu'à ſa ſollicitation Sa Majeſté Impériale avoit bien voulu ordonner qu'on m'envoyât une copie, non-ſeulement de cette Lettre, ſi on la trouvoit, mais auſſi de tous les Papiers qui pourroient jetter quelques jours ſur l'Hiſtoire de l'Amérique. La Lettre de Cortès n'eſt pas dans la Bibliothéque impériale; mais on y trouve une copie authentique, & légaliſée par un Notaire, de celle qui fut écrite par les Magiſtrats de la Colonie qu'il avoit établie

à la Vera-Cruz : on a eu la bonté de la transcrire & de me l'envoyer. Cette Lettre, non moins curieuse & aussi peu connue que celle qui avoit été l'objet de mes recherches, ne m'est parvenue qu'après l'impression de cette partie de mon Histoite à laquelle elle se rapporte ; mais j'en ai cité ce qu'elle contient de plus intéressant à la fin des Notes du dernier Volume. J'ai reçu en même-tems une Lettre de Cortès qui contient une longue relation de son expédition à Honduras, & sur laquelle je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire d'entrer dans aucun détail particulier. On m'a envoyé aussi de Vienne des Peintures Mexicaines très-curieuses, dont on trouvera la description à la fin de cet Ouvrage.

J'ai trouvé les mêmes facilités & le même succès dans mes recherches à Saint-Petersbourg. Pour examiner quelle étoit la communication la plus voisine de notre continent avec celui de l'Amérique, il m'étoit essentiel d'obtenir des informations authentiques sur les découvertes des Russes, dans leur navigation de Kamchatka vers la côte d'Amérique. A l'égard de leur premier voyage en 1741, Muller & Gmelin en ont publié une relation très-exacte. Plusieurs Auteurs étran-

gers ont cru que la Cour de Ruſſie cachoit ſoigneuſement les progrès qui avoient été faits par les derniers navigateurs, & qu'elle ſouffroit que le Public fût trompé par de fauſſes relations ſur leur route. Une telle conduite me paroiſſoit incompatible avec les ſentimens généreux, la grandeur d'ame & la protection accordée aux ſciences, qui diſtinguent la Souveraine actuelle de Ruſſie, & je ne pouvois appercevoir aucune politique qui pût m'interdire de demander des éclairciſſemens ſur les dernieres tentatives faites par les Ruſſes pour ouvrir une communication entre l'Aſie & l'Amérique. Mon ſavant compatriote, le Docteur Rogerſon, premier Médecin de l'Impératrice, préſenta ma requête à S. M. Impériale, & non-ſeulement elle déſavoua toute idée de myſtére, mais elle ordonna dans l'inſtant que le journal du Capitaine Krenitzin, qui a dirigé le ſeul voyage de découvertes qui ait été fait par autorité publique depuis 1741, fût traduit, & que ſa carte originale fût copiée pour mon uſage. En les conſultant, je ſuis parvenu à donner une idée des progrès & de l'étendue des découvertes Ruſſes, plus ſatisfaiſante que ce qu'on a juſqu'ici préſenté au Public.

J'ai reçu auſſi d'ailleurs des inſtructions très-utiles & importantes. Mr. le Chevalier de Pinto, Miniſtre de Portugal à la Cour Britannique, qui a commandé pluſieurs années à Matagroſſo, établiſſement Portugais dans l'intérieur du Bréſil, où les Indiens ſont en grand nombre, & où leurs mœurs primitives ont été peu altérées par leur commerce avec les Européens, a bien voulu m'envoyer des réponſes très-ſatisfaiſantes à pluſieurs queſtions ſur le caractère & les inſtitutions des Naturels de l'Amérique, que j'avois été encouragé à lui addreſſer par la politeſſe avec laquelle il avoit reçu une demande qui lui avoit été faite en mon nom. Ses réponſes m'ont convaincu qu'il a examiné avec beaucoup d'attention & de diſcernement les objets curieux que ſa poſition avoit offerts à ſa vue, & je l'ai ſouvent ſuivi comme un de mes meilleurs guides.

Monſieur Suard, qui, par l'élégante Traduction qu'il a publié de mon *Hiſtoire du Regne de Charles-Quint*, a procuré à cet Ouvrage l'accueil favorable qu'il a reçu ſur le Continent, m'a envoyé des réponſes aux mêmes queſtions, rédigées par Mr. de Bougainville, qui a eu occaſion d'obſerver les Naturels de l'Amérique ſeptentrio-

nale, & par Mr. Godin le jeune, qui a résidé pendant quinze ans parmi les Indiens à Quito, & vingt ans à Cayenne. Celles-ci sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont passé sous les yeux de Mr. de la Condamine, qui, peu de semaines avant sa mort, y fit quelques additions qu'on peut regarder comme le dernier effort de cet amour pour les Sciences qui a rempli l'espace d'une longue vie.

Mes recherches ne se sont pas bornées à une seule région de l'Amérique. Le Gouverneur Hutchinson a pris la peine de recommander mes questions à MM. Hawley & Brainerd, deux Missionnaires protestans employés parmi les Indiens des cinq Nations. Ils ont eu la bonté de me faire des réponses qui montrent une grande connoissance des peuples dont ils décrivent les usages. J'ai reçu de Mr. Guillaume Smith, Auteur d'une Histoire intéressante de la nouvelle Yorck, quelques éclaircissemens utiles. En traitant l'Histoire de nos Colonies de l'Amérique septentrionale, j'aurai occasion de reconnoître tout ce que je dois à plusieurs habitans de ces Colonies.

Dans la Collection précieuse de voyages, rassemblée par Mr. Alexandre

Dalrymple, dont on connoît le goût pour la navigation & les découvertes, j'ai trouvé quelques livres très-rares, & particuliérement deux grands volumes de Mémoires, moitié manuſcrits & moitié imprimés, qui ont été préſentés à la Cour d'Eſpagne pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV. J'ai puiſé dans ces ſources pluſieurs particularités ſur l'état intérieur des Colonies Eſpagnoles & ſur différens projets pour les améliorer. Comme cette Collection de Mémoires appartenoit autrefois à la Bibliothéque de Colbert, c'eſt ſous cette dénomition que je l'ai citée.

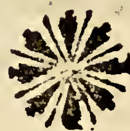
J'ai lu tous ces Livres & ces Manuſcrits avec l'attention qu'exige le reſpect qu'un Auteur doit au Public, & j'ai cherché à conſtater par des citations l'authenticité de tout ce que j'avance. Plus je réfléchis ſur la nature des Ouvrages hiſtoriques, plus je ſuis convaincu que cette exactitude eſt néceſſaire. L'Hiſtorien qui narre les événemens de ſon tems eſt cru en proportion de l'opinion que le Public a conçue de ſa véracité & des moyens qu'il a eus d'être bien inſtruit. Celui qui décrit les événemens d'un tems éloigné, n'a aucun droit à la confiance du Public, à moins qu'il ne pro-

duise des témoignages à l'appui de ses Assertions. Sans ces autorités il pourra écrire des récits amusans, mais on ne dira pas qu'il ait fait une Histoire authentique. J'ai été confirmé dans ces sentimens par l'opinion d'un Auteur à qui ses recherches laborieuses, son érudition & son discernement ont donné avec justice un rang distingué parmi les premiers Historiens de ce siécle (1). Encouragé par son autorité, j'ai publié un Catalogue des Livres Espagnols que j'ai consultés. Cet usage étoit commun dans le dernier siécle, & on le regardoit comme la preuve d'une exactitude louable de la part d'un Auteur : aujourd'hui on l'attribuera peut-être à une vaine ostentation; mais comme plusieurs de ces Livres sont inconnus dans la Grande Bretagne, les renvois au bas de chaque Page auroient occupé trop de place, puisqu'il auroit fallu insérer les Titres en entier. Tous ceux qui voudront me suivre dans la même route trouveront ce Catalogue très-utile.

---

(1) Mr. Gibbon, Auteur d'une excellente *Histoire de la décadence & de la chûte de l'Empire Romain*, dont il vient de paroître une Traduction Françoise écrite avec beaucoup de fidélité & d'élégance par Mr. Leclerc de Septchênes.

Mes Lecteurs obſerveront qu'en citant des ſommes d'argent, j'ai ſuivi conſtamment la méthode Eſpagnole de compter par *peſos*. Le peſo *fuerte* ou *duro*, eſt le ſeul qui ſoit connu en Amérique, & c'eſt celui qu'on entend toujours quand on parle d'une ſomme exportée d'Amérique. Le peſo *fort* a varié, ainſi que les autres monnoies, dans ſa valeur numéraire ; mais on m'a conſeillé de ne tenir aucun compte de ces légeres variations, & de l'évaluer à quatre chelins ſix ſous de notre monnoie (*environ* 5 *liv.* 2 *ſous tournois.*) Il faut cependant ſe ſouvenir que dans le ſeizieme ſiécle, la valeur effective d'un peſo, c'eſt-à-dire, la quantité de travail qu'il repréſentoit, ou celle des denrées dont il étoit l'équivalent, étoit cinq ou ſix fois auſſi conſidérable qu'elle l'eſt aujourd'hui.



HISTOIRE



HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE PREMIER.



Es hommes ne sont pas parvenus à découvrir & à peupler les différentes parties de la terre que par des progrès extrêmement lents. Il s'écoula plusieurs siecles, avant qu'ils pussent s'éloigner des heureuses & fertiles régions où ils avoient été d'abord placés par le Créateur. On connoît l'occasion de leur premiere dispersion générale ; mais nous ignorons le cours de leurs émigrations, & le tems où ils prirent possession des différentes contrées qu'ils habitent aujourd'hui. Ni l'histoire, ni la tradition ne nous ont laissé, sur ces tems reculés, assez de lumieres pour nous

La terre se peuple lentement.

mettre en état de ſuivre, avec certitude ; les procédés du genre humain dans l'enfance des ſociétés.

Premieres émigrations par terre.

Nous pouvons conjecturer cependant que les premieres émigrations des hommes ſe firent toutes par terre. L'Océan, qui par-tout environne la terre habitable, & les différens bras de mer qui ſeparent une région de l'autre, quoique deſtinés à faciliter la communication entre les pays éloignés, ſemblent d'abord n'avoir été formés que pour arrêter la marche de l'homme, & pour marquer les limites de cette portion du globe où la nature l'avoit renfermé. Nous devons croire que ce ne fut qu'après un long eſpace de tems que les hommes tenterent de franchir cette formidable barriere & acquirent aſſez d'habileté & d'audace pour ſe livrer à la merci des vents & des vagues, & pour quitter leur pays natal, dans la vue d'aller chercher des regions éloignées & inconnues.

Premiers eſſais de navigation.

La navigation, & la conſtruction des vaiſſeaux, ſont des arts ſi délicats & ſi compliqués qu'on a eu beſoin de l'induſtrie & de l'expérience de pluſieurs ſiecles, pour leur donner quelque degré de perfection. Du radeau ou du canot, qui le premier ſervit à faire paſſer à un Sauvage la riviere qui l'arrêtoit dans ſa chaſſe, juſqu'à la conſtruction d'un vaiſſeau capable de tranſporter, avec ſûreté, une

foule nombreuſe à une côte éloignée, le progrès de l'induſtrie a dû être prodigieux. Il a fallu faire bien des efforts, tenter bien des expériences, employer beaucoup de travail & d'adreſſe pour venir à bout de cette grande & difficile entrepriſe. L'état d'imperfection où ſe trouve la navigation chez les Peuples qui ne ſont pas encore très-civiliſés, juſtifie l'idée que nous donnons ici de ſes progrès, & prouve clairement que, dans les premiers tems, l'art n'étoit pas aſſez avancé pour mettre les hommes en état d'entreprendre de longs voyages, ou de tenter au loin des découvertes.

Mais, dès que l'art de la navigation fut connu, il s'établit parmi les hommes un nouveau genre de correſpondance : voilà l'époque d'où nous devons dater le commencement de cette communication, entre les Peuples, qui mérite le nom de commerce. La civiliſation doit être aſſez avancée, avant que le commerce devienne un objet d'une grande importance ; car les hommes doivent avoir acquis déjà l'idée de propriété, & en avoir fixé les principes avec aſſez de préciſion pour connoître le plus ſimple de tous les contrats, celui d'échanger en troc une denrée groſſiere contre une autre. Mais une fois ce principe important établi, lorſque chaque individu ſentit qu'il avoit un droit excluſif à poſſéder ou aliéner tout ce qu'il avoit

Introduction du commerce.

acquis par ſon travail & par ſon adreſſe, ſes propres beſoins & ſon induſtrie lui ſuggérerent bientôt un nouveau moyen d'augmenter ſes acquiſitions & ſes jouiſſances, en diſpoſant de ce qu'il avoit de ſuperflu pour ſe procurer ce qui pouvoit lui être agréable ou utile dans le ſuperflu des autres. C'eſt ainſi que le commerce s'introduiſit & s'établit parmi les membres de la même ſociété ; ils découvrirent enſuite, par degrés, que des tribus voiſines poſſédoient ce qui leur manquoit, ou jouiſſoient de quelque commodité qu'ils deſiroient de partager. Il ſe forma alors un commerce avec les autres tribus ou nations, de la même maniere & ſur les mêmes principes que s'étoit établi le trafic domeſtique dans l'intérieur de la ſociété. L'intérêt & les beſoins mutuels des différentes peuplades, leur rendant également agréable cette communication réciproque, introduiſirent inſenſiblement les maximes & les loix qui en facilitent les progrès & en aſſurent les opérations. Cependant il ne peut pas s'établir un commerce fort étendu entre les provinces contigues, dont le ſol & le climat étant à-peu-près les mêmes, ne donnent que des productions du même genre. D'un autre côté, des Peuples éloignés ne peuvent porter par terre leurs denrées dans les lieux où la rareté de ces denrées les feroit rechercher, & leur donneroit un

grand prix. C'eſt la navigation qui a donné aux hommes le pouvoir de tranſporter le ſuperflu d'une partie de la terre pour ſubvenir aux beſoins d'une autre : dès-lors, les productions d'un climat particulier ne ſont plus bornées à un ſeul canton ; le commerce en communique la jouiſſance aux régions les plus lointaines.

La communication entre les Peuples s'étendit à méſure que la connoiſſance des avantages qu'on retire de la navigation & du commerce continuerent de ſe répandre. L'ambition des conquêtes, & le beſoin de ſe procurer de nouveaux établiſſemens, ne furent plus les ſeuls motifs des émigrations. Le deſir du gain devint un nouvel éguillon pour l'activité ; il enfanta des aventuriers qui entreprirent de longs voyages pour chercher des pays, dont les productions ou les beſoins puſſent augmenter la circulation, qui ſeule entretient & étend le commerce.

Devenu dès-lors une grarde ſource de découvertes, le commerce s'ouvrit des mers inconnues, pénétra dans des régions nouvelles, & contribua, plus qu'aucune autre cauſe, à faire connoître aux hommes la ſituation, la nature & les productions des différentes parties du globe. Cependant, quoiqu'il y eût un commerce régulier établi dans le monde, quoique la civiliſation eût fait des grands progrès, & que les ſciences & les arts

fussent cultivés avec autant d'ardeur que de succès, la navigation resta si imparfaite, qu'à peine peut-on la regarder comme sortie de l'enfance dans l'ancien monde.

Imperfection de la navigation chez les anciens.

La construction des vaisseaux, chez les Anciens, étoit extrêmement grossiere, & la maniere de les manœuvrer n'étoit pas moins défectueuse. Ils ignoroient entiérement quelques-uns des grands principes & des opérations principales, qui sont aujourd'hui regardés comme les premiers élémens de la navigation. Ils connoissoient à la vérité, cette propriété de l'aimant par laquelle il attire le fer; mais la propriété, plus merveilleuse & plus importante, qui le dirige vers le pole, avoit entiérement échappé à leurs observations. Privés de ce guide fidele, qui conduit aujourd'hui le pilote avec tant de certitude dans l'immensité des mers, & pendant l'obscurité de la nuit, & quand le ciel est obscurci par les nuages, les Anciens n'avoient d'autres moyens de régler leur route que l'observation du soleil & des étoiles. Leur navigation étoit par conséquent incertaine & timide; rarement osoient-ils perdre de vue la terre; ils se traînoient le long des côtes, retardés par tous les obstacles, exposés à tous les dangers qu'entraînoit cette maniere de naviguer. Il falloit un tems incroyable pour exécuter des voyages qu'on acheve aujour-

d'hui en quelques ſemaines : même dans les climats les plus doux, & dans les mers les moins orageuſes, c'étoit ſeulement pendant l'été que les Anciens ſe haſardoient à ſortir de leurs ports. Le reſte de l'année ſe perdoit dans l'inaction : on auroit regardé comme une imprudence téméraire d'affronter, pendant l'hiver, la fureur des vents & des vagues (1).

Navigation & commerce des Egyptiens.

Dans l'état d'imperfection où étoient la ſcience & la pratique de la navigation, c'étoit donc une entrepriſe auſſi difficile que dangereuſe, de ſe porter dans des régions lointaines. L'activité du commerce lutta contre tous ces obſtacles : les Egyptiens, peu de tems après l'établiſſement de leur monarchie, établirent, dit-on, un trafic entre le golfe Arabique ou la mer Rouge, & la côte occidentale du grand continent de l'Inde. Les marchandiſes qu'ils tiroient de l'Orient étoient tranſportées par terre du golfe Arabique juſqu'au bord du Nil, & deſcendoient cette riviere juſqu'à la Méditerranée ; mais l'attention que les Egyptiens donnerent dans les premiers tems au commerce, ne fut pas de longue durée ; la fertilité du ſol & la douceur du climat leur fourniſſoient toutes les choſes néceſſaires & agréables, avec une profuſion qui les rendoit indépendans de tous les autres pays : auſſi ce

(1) Vegetius, *de Re milit.* Lib. IV.

peuple, dont les idées & les inftitutions différerent prefqu'en tout point de celles des autres peuples, eut pour maxime de renoncer à toute communication avec les étrangers ; en conféquence, les Egyptiens ne fortirent bientôt plus de leur pays ; ils déteſterent tous les navigateurs comme des impies & des profanes ; ils fortifierent leurs ports, & n'y admirent aucun étranger (1) : ce ne fut que lors du déclin de leur puiffance qu'ils rouvrirent leurs ports, reprirent & rétablirent quelque communication avec les autres peuples.

Des Phéniciens. Le caractere & la fituation des Phéniciens étoient auffi favorables à l'efprit de commerce & de découverte, que ceux des Egyptiens y étoient contraires : leurs mœurs & leurs inftitutions n'étoient diftinguées par aucune particularité marquée ; ils n'avoient aucune forme de culte, aucune fuperftition contraire à la fociabilité ; ils pouvoient enfin, fans fcrupule & fans repugnance fe mêler avec les autres peuples. Le territoire qu'ils poffédoient n'étoit ni grand ni fertile : le commerce étoit donc l'unique fource qui pouvoit leur donner la puiffance & la richeffe ; auffi les Phéniciens de Sidon & de Tyr établirent-ils le commerce le plus étendu & le plus hardi que l'on connoiffe chez

(1) Diod. Sicul. *Lib. 1, pag. 78, Ed Weffelingi. Amft.* 1756, Strabo, *lib. XVII, pag.* 1141, *ed. Amft.* 1707.

les Anciens. Le génie de ce peuple, la nature de ſon gouvernement, l'eſprit de ſes loix, ſe rapportoient entiérement au même but : c'étoit une nation de marchans qui prétendit à l'Empire de la mer, & qui l'obtint. Leurs vaiſſeaux fréquenterent tous les ports de la Méditerranée; ils oſerent même franchir les anciennes limites de la navigation; &, paſſant le détroit de Gadès, ils viſiterent les côtes occidentales de l'Eſpagne & de l'Afrique.

Dans pluſieurs des lieux où ils aborderent, ils établirent des colonies, & communiquerent aux groſſiers habitans du pays quelque connoiſſance de leurs arts & de leur induſtrie. Tandis que d'un côté ils pouſſoient leurs découvertes au Nord & à l'Oueſt, ils ne négligerent pas de pénétrer dans les régions plus riches & plus fertiles de l'Eſt & du Midi. Après s'être rendus maîtres de pluſieurs ports commodes au fond du golfe Arabique, ils établirent, à l'exemple des Egyptiens, une correſpondance réguliére avec l'Arabie & le continent de l'Inde d'une part, & avec la côte orientale d'Afrique de l'autre. Ils tirerent de ces contrées différentes denrées précieuſes, inconnues au reſte du monde; &, pendant un long période de tems, jouirent ſeuls de cette branche lucrative de commerce (1).

(1) Voyez la Note I, à la fin du 2 vol.

Des Juifs.

Les richesses immenses que les Phéniciens acquirent par le commerce exclusif qu'ils avoient établis sur la Mer-rouge, exciterent leurs voisins, les Juifs, sous les regnes prosperes de David & de Salomon, à entreprendre d'en partager le bénéfice. Ils y réussirent en partie par la conquête de l'Idumée, qui s'étend le long de la Mer-rouge, en partie par l'alliance qu'ils contracterent avec Hiram, roi de Tyr. Salomon équipa des flottes qui, sous la conduite des pilotes Phéniciens, naviguerent de la Mer-rouge à Tarsis & Ophir, qui probablement étoient des ports de l'Inde ou de l'Afrique, fréquentés par leurs conducteurs: ces flottes en revinrent avec des cargaisons si précieuses, qu'elles répandirent tout d'un coup la richesse & la magnificence dans le royaume d'Israël (1). Les institutions singulieres, que le divin Législateur des Juifs avoit établies, dans la vue de préserver ce peuple de la contagion de l'Idolâtrie en le séparant des autres, lui avoient donné un caractere national, incapable de se prêter à cette communication franche & ouverte avec les étrangers, que le commerce exige. L'esprit insociable des Juifs, joint aux désastres qui tomberent sur le royaume d'Israël, empêcha les progrès de l'esprit

(1) Voyez un Mém. sur le pays d'Ophir, par M. d'Anville, dans les Mém. de l'Ac. des Inscrip. tom. 30, pag. 83.

de commerce que leurs rois avoient cherché à introduire parmi eux ; ainsi ce peuple ne peut être compté parmi les nations qui ont contribué à perfectionner la navigation & à étendre les découvertes.

Des Carthaginois.

Si l'instruction & l'exemple des Phéniciens ne furent pas assez puissans pour modifier les mœurs & le caractere des Juifs, & luter contre la tendance de leurs loix, ils n'en fut pas de même de Carthaginois, qui, descendans des Phéniciens, reçurent d'eux l'esprit de commerce, & s'y adonnerent, ainsi qu'aux arts de la navigation, avec une ardeur; une industrie & un succès dignes de leurs maîtres. La république de Carthage fut bientôt la rivale de Tyr, & la surpassa ensuite en puissance & en richesse; mais il ne paroît pas qu'elle ait cherché à partager le commerce de l'Inde. Les Phéniciens s'en étoit emparés, & avoient, dans la Mer rouge une force qui leur assuroit la possession exclusive du commerce. L'activité des Carthaginois se porta d'un autre côté : ne voulant pas disputer à leur métropole le commerce de l'Orient, ils étendirent particulierement leur navigation vers l'Occident & le Nord. Ils suivirent la route que les Phéniciens s'étoient ouverte : passant le détroit de Gadès : & poussant leurs découvertes beaucoup plus loin, ils visiterent non-seulement toutes les côtes d'Espagne, mais encore celles des Gaules, & pénétrerent, à

la fin, jusqu'en Angleterre. En même-tems qu'ils acquéroient la connoissance de ces contrées nouvelles dans cette partie du globe, ils étendoient, par degré, leurs recherches vers le Midi : ils pénétrerent très-avant par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique, établirent un commerce avec quelques-unes, & en soumirent d'autres à leur empire : ils naviguerent le long de la côte occidentale de ce grand continent, presque jusqu'au tropique du Cancer, & y planterent plusieurs colonies, dans la vue de civiliser les naturels du pays, & de les accoutumer au commerce. Ils couvrirent enfin les Isles fortunées, connues aujourd'hui sous le nom de *Canaries*, lesquelles formoient la derniere limite de la navigation des anciens dans l'Océan occidental (1).

Des Grecs.

Les progrès que firent les Phéniciens & les Carthaginois dans la connoissance du globe, ne furent pas uniquement l'effet du desir qu'ils avoient d'étendre leur trafic d'un pays à un autre. Le commerce eut chez ces deux peuples l'influence qu'il a eu par-tout, il éveilla la curiosité, agrandit les idées & les désirs des hommes, & les excita aux entreprises hardies. On fit des voyages, dont le seul objet étoit de découvrir de nouvelles contrées, & de parcourir des mers inconnues : telles furent, pen-

(1) Plinii *Nat. Hist. Lib. VI*, *cap.* 37, *edit. in usum Delph.*

dant la prospérité de la république carthaginoise, les navigations fameuses de Hannon & de Himilcon. On leur donna des flottes, équipées par ordre du sénat & aux frais du public : Hannon fut chargé de cingler vers le sud, le long des côtes d'Afrique, & semble s'être avancé beaucoup plus près de la ligne équinoxiale qu'aucun navigateur précédent (1). Himilcon eut ordre de naviguer vers le Nord, d'examiner les côtes occidentales du continent d'Europe (2), La navigation extraordinaire des Phéniciens autour de l'Afrique étoit de la même nature. On nous dit qu'une flotte phénicienne, équipée par Necho, roi d'Egypte partit d'un port de la Mer-rouge, environ 604 ans avant l'ère chrétienne, doubla le cap méridional d'Afrique ; & , après un voyage de trois ans, revint, par le détroit de Gadès ; à l'embouchure du Nil (3). On prétend qu'Eudoxe de Syzique a exécuté aussi cette périlleuse navigation en suivant la même route (4).

Si ces expéditions se sont réellement faites de la maniere que je viens d'exposer,

(1) Plinii *Nat. Hist. Lib. V*, chap. 1. *Hannonis Periplus ap. Geograph. Minores*, *edit. Husdone*, *vol. I*, *pag.* 1.

(2) Plinii *Nat. Hist. Lib. XI*, *chap.* 67. *Festus Avienus apud Bochart. Geogr. Lib. I*, *chap.* 60, *pag.* 652. *Oper. vol.* 3, *L. Bat.* 1707.

(3) Herodot, *Lib. IV*, *chap.* 42.

(4) Plinii *Nat. Hist. Lib. XI*, *chap.* 67.

on peut avec raiſon, les regarder comme le plus grand efforts de la navigation chez les Anciens ; & ſi nous réfléchiſſons à l'état d'imperfection, où l'art étoit alors, il eſt difficile de juger ſi nous devons admirer davantage ou la hardieſſe & le ſagacité du projet, ou la ſageſſe & le bonheur de l'exécution, mais malheureuſement, le tems a détruit toutes les traditions originales & authentiques des voyages que les Phéniciens & les Carthaginois entreprirent, ſoit par ordre public, ſoit pour le commerce des particuliers. Ce que nous trouvons ſur cet objet dans les auteurs grecs & romains, eſt non-ſeulement obſcur & inexact, mais, ſi nous en exceptons un récit très-court de l'expédition de Hannon, l'authenticité en eſt même très-ſuſpecte (1). Les Phéniciens & les Cathaginois, animés d'une jalouſie mercantile, cachoient avec ſoin aux autres peuples la connoiſſance des pays éloignés avec leſquels ils avoient formé des liaiſons. Toutes les circonſtances de leur navigation étoient non-ſeulement des myſteres de commerce, mais encore des ſecrets d'état. On raconte des traits extraordinaires des précautions qu'ils prenoient pour empêcher les autres nations de pénétrer ce qu'ils avoient intérêt de leur cacher (2). En effet, la con-

(1) Voyez la NOTE II.

(2) Strabo *Geogr. Libr. III*, *pag.* 265. *Lib. XVIII*, *page* 1154.

noiſſance d'une partie de leurs découvertes ſemble avoir été renfermée dans l'enceinte de leur territoire. La navigation autour de l'Afrique, en particulier, eſt citée par les auteurs grecs & romains, plutôt comme une hiſtoire amuſante & extraordinaire, difficile à comprendre ou à croire, que comme un fait réel, propre à leur donner des idées & des lumieres nouvelles (1). Comme les Phéniciens & les Carthaginois n'ont fait connoître au reſte du monde ni les progrès de leurs découvertes, ni l'étendue de leur navigation, toutes les traces de leurs talens & de leurs connoiſſances, dans cet art, ſemblent avoir péri, en grande partie, lorſque la puiſſance maritime des premiers fut anéantie à la conquête de Tyr par Alexandre, & que l'empire des derniers fut détruit par les armes romaines.

Il faut donc abandonner à la curioſité & aux conjectures des ſçavans les récits obſcurs & pompeux des expéditions phéniciennes & carthaginoiſes : l'hiſtorien doit ſe contenter de rechercher les progrès de la navigation & des découvertes chez les Grecs & les Romains ; la tradition en a moins d'éclat, mais plus de certitude & de lumiere. Il eſt évident que les Phéniciens, qui ont été les maîtres des Grecs dans les arts & les ſciences utiles, ne leur ont pas communiqué toutes les connoiſſan-

Des Grecs.

(1) Voyez la NOTE III.

ces qu'ils avoient acquises dans l'art de la navigation ; & les Romains, d'un autre côté, n'avoient pas adopté cet esprit de commerce & cette ardeur pour les découvertes, qui distinguoient les Carthaginois. Quoique la Grece fût presqu'entiérement environnée de la mer qui formoit sur leurs côtes un grand nombre de baies spacieuses & de havres commodes ; quoiqu'elle fût entourée de tous côtés d'isles fertiles, & qu'une situation si favorable dût inviter ses industrieux habitans à s'adonner à la navigation, cependant il s'écoula un long espace de tems, avant que cet art fût porté à un certain degré de perfection. Les premiers voyages des Grecs, dont l'objet étoit la piraterie plutôt que le commerce, furent si peu considérables, que l'expédition des Argonautes, des côtes de Thessalie du Pont-Euxin, fut regardé comme un prodige d'habileté & de courage, qui en fit mettre les chefs au nombre des demi-dieux, & donna à leur vaisseau un rang parmi les constellations du ciel. En descendant à un période moins reculé, lorsque les Grecs entreprirent le fameux siege de Troye, il ne paroît pas qu'ils eussent fait encore de grands progrès dans la navigation. Selon le récit d'Homere, le seul poëte dont l'histoire ose invoquer l'autorité, & qui, par son exactitude à décrire les mœurs & les arts des premiers tems, a mérité cette singuliere distinction, la

ſcience de la navigation étoit encore dans ſon enfance. Les Grecs ignoroient alors l'uſage du fer, ce métal le plus utile de tous, & ſans lequel on ne peut faire que très-peu de progrès dans les arts mécaniques. Leurs vaiſſeaux petits, & la plûpart ſans ponts, n'avoient qu'un ſeul mât, qu'on élevoit ou qu'on abaiſſoit à plaiſir : ils ne ſe ſervoient point d'ancre, & les manœuvres des voiles étoient ſimples & groſſieres. Ils n'avoient, pour régler leur route, que l'obſervation des étoiles, & leur maniere de les obſerver étoit fautive & trompeuſe. Lorſqu'ils avoient achevé un voyage, ils tiroient leurs miſérables barques ſur le rivage, comme les Sauvages font aujourd'hui de leurs canots, & les y laiſſoient juſqu'à la ſaiſon de ſe remettre en mer. Ce n'eſt donc pas dans le tems héroïques de la Grece que nous devons nous attendre à voir la ſcience de la navigation & l'eſprit de découverte faire des progrès ſenſibles ; dans ce période d'ignorance & de barbarie, mille cauſes concouroient à reſſerrer dans des bornes étroites la curioſité & l'activité de l'homme.

Mais les Grecs paſſerent rapidement à un état de civiliſation & de lumieres. Les formes les plus parfaites d'un gouvernement libre s'établirent dans les villes de la Grece : de bonnes loix & une police réguliere s'y introduiſirent par degrés : les ſciences & les arts qui ſervent à l'utilité

ou à l'agrément de la vie y furent portés à une grande perfection, & plusieurs des républiques grecques s'adonnerent au commerce avec tant d'ardeur & de succès, qu'elles furent regardées, par les anciens, comme des puissances maritimes du premier ordre ; cependant les victoires navales des Grecs doivent être attribuées plutôt à l'activité naturelle de ce peuple, & au courage qu'inspire la liberté, qu'à son habileté dans l'art de la navigation. Les grandes actions de la guerre de Perse, que l'éloquence de leurs historiens ont rendues immortelles, furent exécutées par des flottes, composées principalement de vaisseaux ouverts & sans ponts (1), d'où les équipages s'élançoient avec une valeur impétueuse & sans regle, pour aborder les vaisseaux ennemis. Dans la guerre du Péloponese leurs vaisseaux n'étoient encore considérables ni par la grandeur, ni par la force, & l'étendue de leur commerce étoit proportionnée à leur marine. Les états maritimes de la Grece n'envoyoient guere de vaisseaux au-delà de la Méditerranée : leur principale correspondance étoit avec les colonies que leurs compatriotes avoient formées dans l'Asie mineure, dans l'Italie & dans la Sicile. Ils abordoient quelquefois aux ports de l'Egypte, de la Gaule & de la Thra-

(1) Thucid. *Lib. I, chap.* 14.

ce, où, traverſant l'Héleſpon, ils trafiquoient avec les peuples établis autour du Pont-Euxin. On trouve des exemples étonnans de leur ignorance même ſur les pays ſitués entre les limites ou ſe renfermoit leur navigation. Lorſque les Grecs eurent raſſemblé à Egine la flotte combinée contre Xerxès, ils jugerent impraticable de la porter juſqu'à Samos, parce qu'ils crurent que la diſtance de cette iſle à Egine étoit auſſi conſidérable que celle d'Egine aux colones d'Hercule (1). Ils ne connoiſſoient aucune partie du globe au-delà de la Méditerranée ; du moins ce qu'ils en connoiſſoient étoit uniquement fondé ſur des conjectures ou ſur les rélations de quelques voyageurs, qui, guidés par la curioſité & l'amour des ſciences, avoient pénétré par terre dans l'Aſie ſupérieure, ou étoient allés par mer en Egypte, contrées qui ont été le berceau de la philoſophie & des arts. Malgré les inſtructions que les Grecs purent tirer de ces ſources, ils paroiſſent avoir ignoré les faits les plus importans ſur leſquels doit être fondée un connoiſſance exacte & méthodique du globe.

L'expédition d'Alexandre dans l'Orient étendit ſenſiblement, chez les Grecs, la ſphere de la navigation & de la ſcience géographique. Cet homme extraordinaire, malgré les paſſions violentes qui le porte-

(1) Hérodot. *Lib. VIII*, *chap.* 132.

rent, quelquefois, à commettre des actions cruelles, & à former des entreprises extravagantes; étoit fait, par ses talens non-seulement pour conquérir mais encore pour gouverner le monde : il étoit capable de concevoir ces plans hardis de politique qui donne une nouvelle forme aux choses humaines. La révolution qu'il produisit dans le commerce, par la force de son génie, n'étoit peut-être pas inférieure à celle qu'il opéra dans l'empire par le succès de ses armes. La résistance & les efforts de la république de Tyr, qui suspendirent si long-tems le cours de ses victoires, lui fournirent probablement une occasion d'observer les grandes ressources d'une puissance maritime, & lui donnerent quelqu'idée des immenses richesses que les Tyriens tiroient de leur commerce, sur-tout de celui qu'ils faisoient aux Indes orientales. Dès qu'il eut détruit cette république, & soumis l'Egypte à sa domination, il forma le plan d'un nouvel empire, qui devoit être le centre du commerce, ainsi que le siege de la puissance : c'est dans cette vue qu'il fonda une grande ville à laquelle il donna son nom, près d'une des embouchures du Nil, afin que, par le moyen de la mer Méditerranée, & par la proximité du golfe arabique, elle pût commander également le commerce de l'Orient & de l'Occident (1). Cette si-

(1) Strab. *Geogr. Lib. XVII*, *pag.* 1143, 114;

tuation fut ſi heureuſement choiſie, qu'Alexandrie devint bientôt la principale ville commerçante du monde. Non ſeulement pendant la durée de l'empire en Egypte & dans l'Orient, mais même au milieu de toutes les révolutions qui troublerent ſucceſſivement ces contrées, depuis le tems des Ptolomées juſqu'à la découverte de la navigation par le cap de Bonne-Eſpérance, le commerce, particuliérement celui des Indes orientales ; continua de couler par le canal qui les avoient marqué la prévoyance & la ſagacité d'Alexandre.

Son ambition ne fut pas ſatisfaite d'avoir ouvert aux Grecs une communication par mer aux Indes ; il aſpira à la ſouveraineté de ces régions qui fourniſſoient au reſte du monde tant de productions précieuſes, & il y conduiſit ſon armée par terre : cependant, quelqu'audacieux qu'il fût : on peut dire qu'il découvrit plutôt qu'il ne conquit cette contrée. Dans ſa marche vers l'Orient, il ne s'avança pas au-delà des bords des rivieres qui tombent dans l'Indus, & ce fleuve eſt aujourd'hui la limite occidentale du vaſte continent de l'Inde. Au milieu des étranges exploits qui diſtinguent cette partie de ſon hiſtoire, il ſuivit un plan qui prouve la ſupériorité de ſon génie, auſſi-bien que la grandeur de ſes vues : il avoit pénétré dans l'Inde aſſez avant pour ſe confirmer

dans l'opinion qu'il avoit de l'importance de cette contrée rélativement au commerce, & pour appercevoir quelles immenses richesses on pouvoit tirer d'un pays où les arts du luxe, étant déjà cultivés dès-long-tems, avoient été portés à un plus haut degré de perfection qu'en aucune autre partie de la terre (1).

Plein de cette idée, il résolut d'examiner le cours de cette navigation, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe persique, & si elle étoit praticable d'établir une communication réguliere entre ces deux points. Pour cet effet, il se proposa de détruire les cataractes dont les Perses, par jalousie & par haine contre les étrangers, avoient embarrassé l'entrée de l'Euphrate (2), & de faire remonter, par cette riviere, & par le Tygre qui s'y joint, les marchandises de l'Orient dans les parties intérieures de ses domaines d'Asie; tandis que, par le moyen du golfe Arabique & du Nil, ces mêmes marchandises pourroient être transportées à Alexandrie, & distribuée dans le reste du monde. Néarque, officier doué de grands talens, eut le commandement de la flotte destinée à cette expédition, & il acheva heureusement ce voyage, qui fut regardé comme une entreprise aussi péril-

(1) Strab *Geogr. Lib. XV*, *page* 1036 Q. Curt. *Lib. XVIII. chap.* 9.
(2) Strab. *Geogr. Lib. XVI*, page 1075.

leuſe qu'importante ; Alexandre lui-même en parla comme d'un des événemens les plus extraordinaires qui ait ſignalé ſon regne. Quelque facile que fût aujourd'hui une pareille expédition, on ne peut nier qu'elle n'offrit alors des difficultés & des périls, & les circonſtances dont elle fut accompagnée, fourniſſent des exemples frappans du peu de progrès que les Grecs avoient faits dans la ſcience de la navigation (1) : leurs vaiſſeaux n'avoient jamais franchi les bornes de la Méditerranée où le flux & le reflux ſont à peine ſenſibles ; & lorſqu'ils obſerverent, pour la premiere fois, ce phénomene à l'embouchure de l'Indus, ce fut pour eux un prodige par lequel les dieux paroiſſoient leur annoncer que le ciel déſapprouvoit leur entrepriſe (2). Pendant toute leur route il paroît qu'ils n'avoient jamais perdu de vue la terre, mais qu'ils longeoient les côtes de ſi près, qu'ils ne pouvoient guere profiter de ces vents périodiques qui facilitent la navigation dans l'Océan indien ; auſſi leur fallut-il dix mois entiers (3) pour parcourir un eſpace, qui, de l'embouchure de l'Inde à l'entrée du golfe Perſique, ne comprend pas plus de vingt degrés. Il eſt probable qu'au milieu des troubles violens & des révolutions que ſuſciterent, dans l'Orient, les

(1) Voyez la NOTE IV.
(2) Voyez la NOTE V.
(3) Plinii *Hiſt. Nat. Lib. VI, chap.* 23.

querelles des successeurs d'Alexandre, la navigation aux Indes, par la route que Néarque avoit ouverte, fut discontinuée; mais le commerce des marchandises indiennes qui s'étoit établi à Alexandrie, non-seulement subsista mais encore s'étendit sous les rois grecs qui gouvernerent l'Egypte, & devint une des grandes sources de la richesse qui distingua ce royaume.

Des Romains.

Les Romains resterent encore au-dessous des Grecs dans l'art de la navigation, ainsi que pour l'esprit de découverte. Le génie du peuple, son éducation militaire, l'esprit de ses loix, concoururent à le détourner des objets de commerce & de marine : ce fut par la nécessité de s'opposer à un rival formidable, non par le desir d'étendre leur commerce, que les Romains aspirerent à acquérir la puissance maritime. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que, pour obtenir la domination universelle, il falloit se rendre maître de la mer; cependant ils regarderent toujours le service naval comme un état subordonné, réservé à ceux des citoyens qui n'étoient pas d'un rang à être admis dans les légions (1). On trouveroit difficilement, dans toute l'histoire romaine, un seul événement qui prouvât qu'ils vissent dans la navigation autre chose qu'un instrument de conquête. Lorsque la valeur

(1) Polyb. *Lib. V.*

&

& la discipline des Romains eurent subjugué toutes les puissances maritimes de l'ancien monde, & que Carthage, la Grece & l'Egypte furent soumises à leur domination, ils ne prirent point l'esprit commerçant des nations qu'ils avoient conquises : ce peuple de soldats auroit regardé comme une dégradation du nom de citoyen romain de s'adonner au commerce. Ils laissoient les arts mécaniques, le négoce & la navigation aux esclaves, aux affranchis, aux habitans des provinces, & aux citoyens de la derniere classe. Lors même qu'après la destruction de la liberté, les mœurs eurent commencé à perdre de leur sévérité & de leur fierté premiere, le commerce n'acquit pas une grande considération chez les Romains. La Grece, l'Egypte, & les autres pays conquis, quoique réduits en provinces romaines, continuerent de faire leur commerce comme auparavant. Rome, étant la capitale du monde & le siege du gouvernement, attiroit naturellement à elle toutes les richesses & les productions utiles des provinces. Les Romains, satisfaits de cet avantage, paroissoient souffrir, sans peine, que le commerce restât presqu'entiérement entre les mains des habitans de ces diverses contrées.

Cependant l'étendue de la domination romaine qui embrassoit presque tout le monde connu, la vigilance des magistrats,

& l'eſprit du gouvernement qui joignoit l'intelligence à l'activité, avoient donné au commerce une nouvelle vigueur en lui donnant plus de ſécurité : jamais il n'y eut entre les nations une communication auſſi bien établie, une union auſſi parfaite, que celles qui exiſtoient entre les parties de ce vaſte empire. Le commerce n'étoit ni arrêté dans ſes opérations par la jalouſie des états rivaux, ni interrompu par des hoſtilités fréquentes, ni limité par des reſtrictions partielles : une puiſſance ſuprême faiſoit mouvoir & régloit l'induſtrie des hommes, en même tems qu'elle jouiſſoit des fruits de leurs efforts réunis.

Cette influence ſe fit ſentir à la navigation, & ſervit à la perfectionner. Dès que les Romains eurent pris du goût pour les ſuperfluités de l'Orient, le commerce qui ſe faiſoit dans l'Inde par l'Egypte fut pouſſé avec plus d'activité, & s'étendit au-delà de ſes anciennes limites : en fréquentant le continent Indien, les navigateurs apprirent à connoître le cours périodique des vents, leſquels, dans la mer qui ſépare l'Afrique de l'Inde, ſoufflent, avec très-peu de variation, de l'eſt, pendant une moitié de l'année, & de l'oueſt, pendant l'autre moitié. Encouragés par cette obſervation, ils abandonnerent l'ancienne maniere, auſſi lente que dangereuſe, de naviguer le long des côtes,

& auſſitôt que la mouſſon de l'oueſt commençoit, ils partoient d'Océlis à l'embouchure du golfe Arabique, & cingloient hardiment à travers l'Océan (1). La direction uniforme du vent, ſuppléant au défaut de bouſſole, & rendant l'obſervation des étoiles moins néceſſaire, les conduiſoit au port de Muſiris, ſur la côte occidentale du continent Indien. Là, ils prenoient à bord leurs cargaiſons, &, revenant avec la mouſſon de l'eſt, achevoient leur voyage au golfe Arabique dans l'eſpace d'une année. Cette portion de l'Inde, connue aujourd'hui ſous le nom de côte du Malabar, paroît avoir été la derniere limite de la navigation des Anciens dans cette partie du globe : quant aux pays immenſes qui s'étendent au-delà du côté de l'eſt, ils n'en avoient qu'une connoiſſance très-imparfaite, fondée ſur les rélations de quelques voyageurs qui y avoient pénétré par terre. Leurs excurſions n'étoient pas fort étendues : & probablement tant que la communication des Romains avec l'Inde ſubſiſta, aucun voyageur ne s'avança plus loin que les bords du Gange (2). Les flottes d'Egypte qui trafiquoient à Muſiris, étoient, il eſt vrai, chargées d'épiceries, & d'autres riches marchandiſes du continent & des iſles des parties ultérieures de

(1) Plinii *Nat. Hiſt. Lib. VI*, *c.* 23.
(2) Strabo *Geogr. Lib. X*, *pag.* 1006, 1010. *Voyez la* NOTE VI.

l'Inde ; mais c'étoient les Indiens eux-mêmes qui venoient dans des canots, faits d'un seul arbre, apporter ces marchandises au port de Musiris, devenu l'entrepôt de ce commerce (1). Les négocians Egyptiens & Romains, contents de se les procurer de cette maniere, ne jugeoient pas à propos d'affronter des mers inconnues, & de s'exposer à une navigation périlleuse, pour chercher les pays qui produisoient ces denrées précieuses. Quelque bornées que fussent les découvertes des Romains dans l'Inde, ils y faisoient cependant un commerce, qui peut paroître considérable, même aujourd'hui où ce commerce a été porté fort au-delà de ce qu'on a pu faire, ou même concevoir, dans aucun période antérieur. Nous apprenons d'un auteur célebre (2) que le commerce de l'Inde faisoit sortir, chaque année, de l'empire romain, plus de quatre cent mille livres sterlings, & nous trouvons, dans un autre, qu'il partoit annuellement cent vingt vaisseaux du golfe Arabique pour l'Inde (3).

Découvertes des Anciens par terre.

La découverte de cette nouvelle maniere de naviguer aux Indes, est le pas le plus considérable qu'on ait fait dans la navigation pendant toute la durée de la puissance romaine ; mais, dans les tems an-

(1) Plinii *Nat. Hist. Lib. VI*, *chap.* 26.
(2) Ibid. *Lib.* 6, *chap.* 26.
(3) Strabo *Geogr. Lib. II*, *pag.* 179.

ciens la connoissance des pays étrangers étoit bien plus le fruit des voyages de terre que des expéditions de mer (1), & quoique celles-ci offrissent une maniere plus prompte & plus facile de faire des découvertes, on peut dire qu'elles ont été absolument négligées des Romains par leur éloignement particulier pour les occupations maritimes ; mais la marche de leurs armées victorieuses contribua beaucoup à étendre les découvertes par terre, & ouvrit même à la navigation des mers nouvelles & inconnues. Avant les conquêtes des Romains, les nations civilisées de l'antiquité n'avoient aucune communication avec les pays qui forment aujourd'hui les royaumes les plus riches & les plus puissans de l'Europe. Les parties intérieures de l'Espagne & des Gaules étoient peu connues ; l'Angleterre, séparée du reste du monde, n'avoit jamais été visitée que par ses voisins les Gaulois, & par quelques négocians carthaginois ; à peine avoit-on entendu parler de la Germanie. Les armes des Romains pénétrerent dans tous ces pays : ils subjuguerent entiérement l'Espagne & la Gaule ; ils conquirent la partie la plus considérable & la plus fertile de l'Angleterre ; ils s'avancerent dans la Germanie jusqu'aux bords de l'Elbe. En Afrique ils acquirent une connoissance assez exacte des provinces qui s'étendent

(1) Voyez la NOTE VII.

le long de la Méditerranée, depuis l'ouest de l'Egypte jusqu'au détroit de Gadès. En Asie, non-seulement ils soumirent à leur domination la plûpart des provinces qui composent les empires de Perse & de Macédoine; mais même après leurs victoires sur Mithridrate & sur Tygrane ils paroissent avoir observé les pays contigus au Pont-Euxin & à la mer Caspienne, avec plus d'attention qu'ils ne l'avoient fait auparavant; & y avoir établi un commerce plus étendu que celui des Grecs, avec les nations riches & commerçantes situées alors autour du Pont-Euxin.

Imperfection des connoissances géographiques chez les Anciens

L'esquisse que je viens de tracer du progrès des découvertes & de la navigation, depuis les premieres traditions que nous a laissé l'histoire, jusqu'à l'entier établissement de la puissance romaine; prouve combien il a été lent & timide. Il semble qu'on avoit droit d'attendre de plus grandes choses de l'activité entreprenante de l'esprit humain, & de la puissance des grands empires qui ont successivement gouverné le monde. Si nous rejettons toutes les traditions fabuleuses & obscures si nous nous attachons uniquement à la lumiere & aux faits authentiques de l'histoire, sans y substituer les conjectures de l'imagination, ni les rêves des étymologistes, il faut donc conclure que les anciens n'avoient qu'une connoissance très-bornée du monde habitable. En Europe ils avoient à

peine quelque idée des provinces étendues ſituées à l'eſt de l'Allemagne : ils connoiſſoient encore moins les vaſtes pays qui compoſent aujourd'hui les royaumes de Danemarck, de Suede, de Pruſſe, de Pologne ; & l'empire de Ruſſie. Les régions plus ſtériles, ſituées ſous le cercle arctique, n'avoient jamais été viſitées. En Afrique leurs recherches ne s'étendoient guere au-delà des provinces qui bordent la méditerranée ; & de celles qui ſont ſituées ſur la côte occidentale du golfe Arabique. En Aſie ils n'avoient, comme je l'ai déjà obſervé, aucune connoiſſance des riches & fertiles contrées qui ſont au-delà du Gange, & d'où viennent les denrées précieuſes qui, dans les tems modernes, ont été le grand objet du commerce des Européens dans l'Inde : il ne paroît pas non plus qu'ils aient jamais pénétré dans ces régions immenſes, occupées alors par ces tribus errantes, connues ſous le nom général de Sarmates ou de Scythes, & poſſédées aujourd'hui par différentes nations tartares, & par les ſujets aſiatiques de la Ruſſie.

Une opinion généralement établie parmi les Anciens, nous donne une idée plus frappante du peu de progrès qu'ils avoient fait dans la connoiſſance du globe habitable, que tout ce qu'on pourroit conclure du détail de leurs découvertes. Ils regardoient la terre comme diviſée en

cinq régions, auxquelles ils donnoient le nom de zones. Ils appelloient zones glacées celles qui étoient les plus voisines des poles, & croyoient que le froid excessif qui y régnoit continuellement les rendoit inhabitables. Ils appelloient zone torride celle qui est située sous la ligne, & qui s'étend d'un & d'autre côté sous les tropiques, la croyant continuellement embrâsée d'une chaleur brûlante, qui la rendoit également inhabitée. Ils donnoient le nom de tempérées aux deux autres zones qui occupoient le reste de la terre, & prétendoient que celles-ci, étant les seules régions où les êtres vivans pussent subsister, avoient été destinées pour être l'habitation naturelle de l'homme. Cette étrange opinion n'étoit pas un préjugé du vulgaire ignorant, ou une vaine fiction des poëtes : c'étoit un sistême adopté par les philosophes les plus éclairés, les meilleurs historiens & les géographes les plus instruits de la Grece & de Rome. Dans cette hypothese, il y avoit une grande partie de la terre habitée, où l'on croyoit que l'espece humaine ne pouvoit pas subsister : on regardoit comme le siege éternel de la stérilité & de la solitude, ces régions fertiles & peuplées de la zone torride, qui non seulement fournissent à leurs habitans, avec la plus grande profusion, les choses nécessaires & agréables à la vie, mais encore communiquent au

reſtè de la terre le ſuperflu de leurs richeſſes. Comme toutes les parties du globe que les Anciens avoient découvertes ſe trouvent dans la zone tempérée ſeptentrionale, s'ils croyoient que la zone tempérée du Sud étoit habitée, c'étoit une opinion fondée ſur les raiſonnemens & les conjectures, non ſur l'obſervation. Ils regardoient même la chaleur intolérable de la zone torride comme une barriere inſurmontable, qui empêcheroit à jamais toute communication entre les habitans reſpectifs des deux zones tempérées. Cette extravagante théorie prouve non ſeulement que les Anciens ignoroient le véritable état du globe, mais elle tendoit encore à rendre leur ignorance perpétuelle, en leur repréſentant comme impraticable toute tentative pour s'ouvrir une route vers les régions éloignées de la terre (1).

Mais, quelque bornées & imparfaites que les connoiſſances géographiques des Grecs & des Romains duſſent nous paroître, ſi nous les comparons à l'état actuel de la géographie, nous ne pouvons pas nous diſpenſer d'admirer les découvertes qu'ils ont faites, & le degré d'étendue auquel ils ont porté la navigation & le commerce, ſi nous comparons leurs travaux avec l'ignorance des tems anciens. Tant que l'Empire romain conſerva aſſez

[1] Voyez la NOTE VIII.

de force pour maintenir son autorité sur les nations conquises, & pour les tenir unies, on regarda comme un objet de police publique, aussi bien que de curiosité particuliere, d'examiner & de décrire les pays divers dont ce grand corps étoit composé. Lors même que les autres sciences commencerent à être négligées, la géographie s'enrichissoit d'observations nouvelles; &, s'éclairant par l'expérience de chaque siécle, & les observations de chaque voyageur, continuoit de faire des progrès: elle fut portée, par le génie & les soins de Ptolomée, au plus haut point d'exactitude & de perfection qu'elle ait atteint chez les Anciens. Ce philosophe fleurissoit dans le second siecle de l'ère chrétienne, & il a publié une description du globe terrestre, plus ample & plus correcte que celles d'aucun de ses prédécesseurs.

Invasion de l'empire romain par les Barbares.

Ce fut peu de tems après cette époque, que des secousses violentes commencerent à agiter l'empire romain: la fatale ambition ou le caprice de Constantin, qui voulut changer le siege du gouvernement, diminua sa force en la divisant: les nations barbares que la Providence préparoit comme des instrumens destinés à renverser le grand édifice de la puissance romaine, commencerent à rassembler leur armée sur la frontiere: l'empire fut ébranlé jusqu'en ses fondemens. Dans

ce période de la vieilleſſe & de la décadence des Romains, il étoit impoſſible que les ſciences fiſſent des progrès : les efforts du génie étoient auſſi foibles & auſſi languiſſans que ceux du gouvernement. Après Ptolomée, il ne ſe fit aucune découverte en géographie, & il n'y eut aucune révolution importante en commerce, ſi ce n'eſt que Conſtantinople devint, par les avantages de ſa ſituation, & par les encouragemens des empereurs d'Orient une ville commerçante du premier ordre.

Les nuages qui ſe raſſembloient depuis long-tems autour de l'empire romain, annonçoient l'orage qui à la fin éclata. Les Barbares y fondirent avec une impétuoſité irréſiſtible ; & dans le naufrage univerſel, cauſé par l'inondation dont l'Europe fut couverte, les arts, les ſciences, les inventions & les découvertes des Romains périrent & diſparurent de la terre. (1) Tous les peuples qui conquirent les différentes provinces de l'empire romain, & s'y établirent étoient ignorans & groſſiers, étrangers aux lettres & aux arts, ſans police, ſans loix, ſans forme réguliere de gouvernement. Les mœurs & les inſtitutions de quelques uns d'entr'eux étoient encore dans un degré de barbarie à peine compatible avec un état d'union ſociale. L'Europe étant occupée par de

[1] *Hiſt. de Charles V. Introd.*

ſemblables habitans, revenoit, pour ainſi dire, à une ſeconde enfance, & avoit une nouvelle carriere à commencer pour ſe civiliſer, s'éclairer & ſe polir. Le premier effet de l'établiſſement de ces conquérans barbares, fut de détruire les liens par leſquels la puiſſance romaine avoit uni les hommes : ils morcelerent l'Europe en un grand nombre de petits états, indépendans, & différant les uns des autres de mœurs & de langage. Il ne reſta aucune communication entre les membres reſpectifs de ces états diviſés : accoutumés à une maniere de vivre très-ſimple, ignorant les arts, & craignant le travail, ils n'avoient que peu de beſoins à ſatisfaire, & point de ſuperflu à échanger. Les noms d'*étranger* & d'*ennemi* devinrent encore une fois des mots ſynonymes : il y avoit partout des coutumes & même des loix qui expoſoient à de grands inconvéniens & à des dangers ceux qui vouloient voyager dans quelques pays étrangers (1). On ne pouvoit faire de commerce que dans les villes ; & elles étoient en petit nombre, peu conſidérables, & dépourvues des privileges qui peuvent procurer la ſûreté, & exciter l'émulation. On ne cultivoit aucune des ſciences ſur leſquelles la géographie & la navigation ſont fondées. Les traditions que les auteurs grecs & romains avoient laiſſées ſur les travaux & les dé-

[1] *Hiſt. de Charles V. Introd.*

couvertes des Anciens, étoient négligées ou mal entendues. La connoiſſance des pays lointains s'étoit perdue ; leur ſituation, leurs productions, & preſque leurs noms, étoient oubliés.

Correſpondance de commerce conſervée dans l'empire de l'Orient.

Il y eut cependant une circonſtance qui empêcha la ceſſation entiere de toute communication de commerce entre les nations éloignées. Conſtantinople, quoique ſouvent menacée par les brigands féroces qui repandoient la déſolation ſur le reſte de l'Europe, eut le bonheur d'échapper à leur rage deſtructive. Ce fut dans cette ville que ſe conſerva la connoiſſance des arts des Anciens, & de leurs découvertes: le goût du luxe & de la magnificence y régnoit ; les productions des pays étrangers y étoient recherchées, & le commerce continuoit d'y fleurir, tandis qu'il étoit éteint par-tout ailleurs. Les habitants de Conſtantinople ne bornoient pas leur commerce aux iſles de l'Archipel & aux côtes voiſines de l'Aſie ; leur induſtrie s'étoit ouvert une carriere plus vaſte ; ils ſuivoient la route que les Anciens leur avoient tracée, & faiſoient venir par Alexandrie les productions des Indes orientales. Quand l'Egypte fut ſéparée de l'empire romain par les Arabes, les Grecs découvrirent une nouvelle route par laquelle les marchandiſes de l'Inde pouvoient être amenées à Conſtantinople, en leur faiſant remonter l'Indus juſqu'au point où cette

grande riviere cesse d'être navigable ; delà on les transportoit par terre jusqu'aux bords de la riviere Oxus, qui les portoit à la mer Caspienne. Là on les embarquoit sur le Volga ; &, après avoir remonté ce fleuve, on portoit les marchandises par terre jusqu'au Tanaïs, qui les conduisoit au Pont-Euxin, où des vaisseaux de Constantinople venoient les recevoir (1). Cette route longue & pénible mérite d'être re. marquée, non seulement comme une preuve de la passion violente que les Grecs avoient conçue pour les superfluités de l'Orient, & comme un exemple de l'ardeur & de l'industrie qu'ils portoient dans le commerce ; mais encore parce que ce fait démontre qu'on avoit conservé à Constantinople la connoissance des pays lointains, pendant que le reste de l'Europe étoit plongé dans l'ignorance.

Connoissances conservées chez les Arabes.

On voit en même tems quelques rayons de lumiere briller sur l'Orient. Les Arabes ayant contracté quelque goût pour les sciences de ce peuple, dont ils avoient contribué à renverser l'Empire, traduisirent, dans leur langue, les livres de plusieurs philosophes grecs. Un des premiers qu'ils s'approprierent ainsi, fut un ouvrage estimable de Ptolomée, dont j'ai déjà parlé. La géographie fut donc, de bonne heure, un objet d'étude pour les Arabes ; mais ce peuple ingénieux & subtil s'attacha par-

[1] Ramusio, *vol.* 1, *p.* 372. *F.*

ticuliérement aux parties ſpéculatives de cette ſcience. Voulant déterminer la figure & les dimenſions du globe terreſtre, ils ſurent appliquer à cet objet les principes de la géométrie ; ils eurent recours aux obſervations aſtronomiques ; ils employerent enfin des expériences & des opérations que les Européens, dans des tems plus éclairés, ſe ſont fait honneur d'adopter & d'imiter. Mais à cette premiere époque les travaux des Arabes ne parvinrent pas en Europe. La connoiſſance de leurs découvertes étoit réſervée à des ſiecles capables de les comprendre & de les perfectionner.

Renaiſſance du commerce & de la navigation en Europe.

Cependant les calamités & les ravages que les provinces occidentales de l'empire romain avoit ſoufferts par la conquête des Barbares, s'oublierent peu-à-peu, & ſe trouverent en partie réparés. Les peuples groſſiers qui s'y établirent, ayant acquis, par degré, quelque idée du gouvernement régulier, & du goût pour les occupations & les douceurs de la vie civile, l'Europe commença à ſortir de ſon état d'inaction & d'engourdiſſement. Ce fut en Italie qu'on apperçut les premiers ſimptômes de cette renaiſſance. Les tribus ſeptentrionales qui s'emparerent de ce pays, ſe civiliſerent plus promptement que les peuplades qui s'étoient établies dans les autres parties de l'Europe. Différentes cauſes, que le plan de cet ouvrage ne me

permet ni d'expoſer ni de développer ; concoururent à rendre aux villes d'Italie l'indépendance & la liberté (1). L'acquiſition de ces avantages y excita l'induſtrie, & donna le mouvement & la vigueur à toutes les facultés actives de l'eſprit humain. Le commerce étranger ſe ranima ; on s'appliqua à la navigation, & elle ſe perfectionna. Conſtantinople devint le marché principal où ſe rendoient les négocians Italiens ; & non ſeulement ils y trouvoient un accueil favorable, mais encore ils y obtenoient des privileges qui les mettoient en état de faire le commerce avec un grand avantage. On leur fourniſſoit & les denrées précieuſes de l'Orient, & des productions de manufactures curieuſes, reſtes des arts anciens qui s'étoient conſervés chez les Grecs. La peine & la dépenſe qu'exigeoit le tranſport des productions de l'Inde juſqu'à Conſtantinople par la route longue & détournée que j'ai décrite, rendant ces marchandiſes extrêmement rares, & d'un prix exceſſif, l'induſtrie des Italiens découvrit bientôt d'autres moyens de ſe les procurer & en plus grande abondance, & à un prix plus modéré. Ils en achetoient quelquefois à Alep, à Tripoli, & en d'autres ports de la côte de Syrie, où elles arrivoient par une route qui n'étoit pas inconnue des Anciens. On les rapportoit de l'Inde par mer juſ-

(1) *Hiſt. de Charles V. Introd.*

qu'au golfe Perſique ; &, après avoir remonté l'Euphrate & le Tygre juſqu'à Bagdad, on les tranſportoit par terre, à travers les déſerts juſqu'à Palmyre, & delà aux villes ſituées ſur la Méditerranée. Mais la longueur du voyage, & les périls auxquels les caravanes étoient expoſées, rendoient encore cette opération pénible, & ſouvent incertaine. Enfin les Soudans d'Egypte ayant rétabli le commerce de l'Inde par l'ancienne route du golfe Arabique, les négocians Italiens, malgré la violente antipathie qui animoit alors les chrétiens & les mahométans les uns contre les autres, ſe rendirent à Alexandrie ; & l'amour du gain leur faiſant ſupporter l'inſolence & les exactions des mahométans, ils établirent dans ce port un commerce très-lucratif. A cette époque l'eſprit de commerce acquit une activité ſinguliere en Italie. Veniſe, Gènes, Piſe, qui n'étoient que des Bourgs peu conſidérables, devinrent des villes riches & peuplées. Leur puiſſance maritime s'étendit : leurs vaiſſeaux fréquenterent tous les ports de la Méditerrannée : ils oſerent même quelquefois franchir le détroit, & viſiter les places maritimes d'Eſpagne, de France, des Pays-Bas & d'Angleterre ; enfin, en diſtribuant partout leurs marchandiſes, ils donnerent aux différentes nations de l'Europe la connoiſſance des productions précieuſes de l'Orient, & quelque idée de

plusieurs arts & manufactures ignorées jusqu'alors.

Les croisades favorisent les progrès du commerce & de la navigation.

Tandis que les villes d'Italie étendoient ainsi leur commerce & leur industrie, un des plus extraordinaires événemens que nous offre l'histoire du genre humain, concourut à en accélérer les progrès. L'esprit guerrier des Européens, enflammé par un zele religieux, leur fit prendre la résolution de délivrer la Terre-Sainte de la domination des infideles. De vastes armées, composées de toutes les nations de l'Europe, se rassemblerent pour cette étrange entreprise, & marcherent vers l'Asie. Les Génois, les Pisans & les Vénitiens fournirent les bâtimens de transport sur lesquels s'embarquerent ces troupes, & les approvisionnerent de vivres & des munitions de guerre. Outre les sommes immenses que ces peuples reçurent pour cet objet, ils obtinrent encore des privileges & des établissemens de commerce de la plus grande importance, soit dans la Palestine, soit dans les autres parties de l'Asie dont les croisés s'emparerent. Ce furent des sources de richesses prodigieuses pour les villes commerçantes d'Italie. Elles acquirent en même tems un égal accroissement de pouvoir ; &, à la fin de la guerre sainte ; Venise en particulier, devint un état maritime, possesseur de vastes territoires, & jouissant d'un commerce fort

étendu (1). L'Italie ne fut pas le seul pays où les croisades contribuerent à ranimer & à répandre cet esprit d'activité qui préparoit l'Europe à de futures découvertes. Les expéditions en Asie firent connoître aux autres nations européennes des pays éloignés, qu'elles ne connoissoient auparavant que de nom, ou par les rélations infidelles de quelques pélerins ignorans & crédules : elles eurent par-là une occasion d'observer les mœurs, les arts & les usages d'un peuple plus civilisé qu'elles ne l'étoient encore elles-mêmes. Cette communication entre l'Orient & l'Occident subsista pendant près de deux siécles. Les aventuriers qui revenoient d'Asie, communiquoient à leurs concitoyens les connoissances qu'ils avoient acquises, & les habitudes qu'ils avoient contractées dans leur voyage. Les Européens commencerent à éprouver de nouveaux besoins ; les desirs furent excités par des objets nouveaux, & le goût des commodités & des arts des autres contrées se répandit bientôt parmi eux au point que non-seulement ils encouragerent les étrangers à venir dans leurs ports, mais qu'ils commencerent à sentir les avantages & la nécessité de s'adonner eux-mêmes au commerce (2).

Cette communication qui s'étoit ouverte entre l'Europe & les provinces occidenta- **Découvertes des voyageurs**

(1) *Essai sur l'hist. du comm. de Venise, pag. 52.*
(2) *Hist. de Charles V. Introd.*

les de l'Asie, encouragea différens voyageurs à s'avancer fort au-delà des pays où les croisés avoient porté leurs armes, & à pénétrer par terre jusques dans les régions les plus éloignées & les plus riches de l'Orient. Le bizarre fanatisme qui, dans ce période, semble avoir influé sur tous les projets des individus autant que sur les conseils des nations, fut le motif qui fit d'abord entreprendre ces longues & périlleuses expéditions : on les répéta ensuite pour des intérêts de commerce, ou par des motifs de pure curiosité. Un juif de Tudela dans le royaume de Navarre, nommé Benjamin, plein d'une superstition religieuse pour la loi de Moïse : se proposa d'aller visiter ses freres dans l'Orient, où il espéroit les trouver dans un état de crédit & d'opulence qui pourroit relever l'honneur de sa secte : dans ce dessein, il partit d'Espagne en 1160, alla par terre à Constantinople, & traversa les pays qui sont au nord du Pont-Euxin & de la mer Caspienne jusqu'à la Tartarie Chinoise. Delà il prit sa route vers le sud; &, après avoir traversé différentes provinces de l'intérieur de l'Inde, il s'embarqua sur l'Océan indien, visita plusieurs des isles qui s'y trouvent, & revint, au bout de treize ans, par l'Egypte, en Europe, avec de grandes connoissances sur une portion considérable du globe, inconnue alors

ANNÉE 1160.

aux peuples occidentaux (1). Le zèle du chef de l'Eglise chrétienne concourut avec 1160.
la superstition du juif Benjamin à faire découvrir les provinces intérieures & éloignées de l'Asie. Toute la chrétienté ayant été allarmée des bruits qui se répandoient sur les progrès des armes tartares sous Gengis-Kan : le pape Innocent IV, qui avoit la plus haute idée de la plénitude de son pouvoir, & de la soumission due à ses commandemens, envoya le pere Jean 1246.
de Plano de Carpini à la tête d'une mission de moines franciscains, & le P. Ascolino à la tête d'une autre mission de dominicains, pour exhorter Kayuk-Kan, petit-fils de Gengis, & qui lui avoit succédé au trône de Tartarie, à embrasser la foi chrétienne, & à cesser de désoler la terre par ses armes. Le fier descendant du plus grand conquérant que l'Asie eût jamais vu, étonné d'un message si étrange de la part d'un prêtre italien dont il ignoroit également & le nom & la puissance, reçut cette injonction avec le mépris qu'elle méritoit ; mais il renvoya les moines qui l'avoient apportée, sans leur faire de mal. Comme ces missionnaires étoient arrivés par différentes routes, & avoient suivi quelque-tems les camps des Tartares, qui étoient toujours en mouvement, ils avoient eu occasion de parcou-

(1) Bergeron, *Rec. des voyages, &c. tom.* I, *page* I.

rir une grande partie de l'Asie. Carpini,
1246. qui avoit pris la route de Pologne & de
Russie ; traversa les Provinces septentrionales de l'Asie jusqu'aux extrêmités du Tibet. Ascolino, qui paroît avoir débarqué sur la côte de Syrie, s'avança dans les provinces septentrionales jusque dans l'intérieur de la Perse (1).

1253. Peu de tems après cette époque, Louis IX, roi de France, contribua à étendre les connoissances que les Européens commençoient à acquérir sur ces contrées lointaines. Un imposteur adroit, tirant avantage des notions imparfaites que les chrétiens s'étoient formées sur l'état & le caractere des nations asiatiques, lui donna avis qu'un kan des Tartares, très-puissant, avoit embrassé la religion chrétienne : le monarque adopta ce conte avec une pieuse crédulité, & résolut à l'instant d'envoyer des ambassadeurs à cet illustre converti, pour l'engager à attaquer leurs ennemis communs les Sarazins, d'un côté, tandis que Louis tomberoit sur eux de l'autre. Comme il n'y avoit que des moines qui eussent les connoissances nécessaires pour exécuter une commission de cette espece, il en chargea un P. André, jacobin, auquel se joignit ensuite le P. Guillaume de Rubruquis, franciscain. Il n'est resté aucune rélation du voyage du premier ; mais on a publié le journal de Rubruquis. Ce moine

(a) Hakluyt, *tom.* 2I. Bergeron, *t.* I.

fut admis à l'audience de Mangu, le troisieme kan des Tartares depuis Gengis; il 1253.
fit ensuite un long circuit dans les parties intérieures de l'Asie, qu'il parcourut avec plus de détail qu'aucun autre Européen n'avoit fait avant lui (1).

Ces voyageurs, qu'un zele religieux avoit conduit en Asie, furent suivis par d'autres, que des intérêts de commerce ou des motifs de pure curiosité engagerent à voyager dans les pays lointains. Le premier & le plus célébre de ceux-ci fut
Marc Paul, noble Vénitien : engagé, 1269.
dès ses jeunes ans, dans le commerce, selon l'usage de son pays, son esprit entreprenant chercha une sphere d'activité plus étendue que celle qui lui étoit offerte par le trafic établi dans les différens ports d'Europe & d'Asie fréquentés par les Vénitiens. Ce motif le détermina à voyager dans des pays inconnus, dans la vue d'y former des rélations de commerce plus conformes aux espérances & aux idées hardies d'un jeune aventurier. Comme son pere avoit déjà porté des marchandises d'Europe à la cour du grand-kan des Tartares, & les y avoit vendues avec un bénéfice considérable, Marc Paul s'y rendit. Assuré de la protection de Kublay-Kan, le plus puissant de tous les successeurs de Gengis, il continua ses expéditions marcantiles en

(1) Hakluit, *tom.* 1, *page* 71 *Rec. de voyages*, *par* Bergeron, *tom.* 1.

Aſie pendant plus de vingt-ſix ans ; &,
1269. dans cet eſpace de tems, il s'avança dans les parties de l'eſt fort-au-delà des lieux où les autres voyageurs européens avoient pénétré avant lui. Au lieu de ſuivre la route de Carpini & de Rubruquis, le long des vaſtes déſerts de la Tartarie, il paſſa par les principales villes commerçantes des parties les plus cultivées de l'Aſie, & arriva à Cambalu ou Pekin, capitale du grand Royaume du Cathay ou de la Chine, ſoumiſe alors à la domination des ſucceſſeurs de Gengis. Il fit pluſieurs voyages ſur la mer des Indes ; il trafiqua dans pluſieurs des iſles d'où les Européens recevoient depuis long-tems les épiceries, & d'autres denrées dont ils faiſoient le plus grand cas, quoiqu'ils ne connuſſent pas les lieux particuliers où croiſſoient ces précieuſes productions ; il ſe fit donner des informations ſur différens pays qu'il ne put pas viſiter lui-même particuliérement ſur l'iſle de Zipangri, qui eſt probablement le Japon (1). A ſon retour, il excita l'admiration de ſes contemporains par la deſcription de ces vaſtes contrées dont le nom même étoit ignoré en Europe & par les récits pompeux qu'il fit de leur fertilité, de leur population, de leur opulence, de leurs diverſes manufactures, & de l'étendue de leur commerce ; récits

(1) *Viaggi di Marco Polo.* Ramus, *II*, 2. Bergeron, *tom. II.*

qui

qui furpafloient toutes les idées d'un peu- [redacted]
ple ignorant & groffier. 2322.

Environ un demi-fiécle après, le chevalier Jean Mandeville, Anglois, encouragé par l'exemple de Marc Paul, voyagea en orient, parcourut la plûpart des pays que celui-ci avoit décrit, &, comme lui, publia, à fon retour, la relation de fes voyages. Les récits des ces premiers voyageurs font pleins de contes abfurdes de monftres, de géants & d'enchanteurs; mais cela même ne les rendoit que plus intéreffans pour un fiécle ignorant, où tout ce qui étoit merveilleux ne pouvoit manquer de plaire. Les chofes extraordinaires qu'ils racontoient, vraifemblablement fur de fimples oui-dire, frappoient d'admiration le vulgaire, tandis que les faits qu'ils rapportoient d'après leurs propres obfervations, fixoient l'attention des hommes plus éclairés. Les premieres circonftances doivent être regardées comme les fables & les traditions populaires des pays où ils paffoient; & elles ont été rejettées à mefure que les lumieres fe font répandues en Europe; mais, quelque incroyables qu'euffent pu paroître, dans le tems, plufieurs des faits qu'ils ont rapportés, leurs récits ont été confirmés par l'autorité des voyageurs modernes. Toutes ces rélations, vraies ou fabuleufes, ne pouvoient manquer de tourner la curiofité des hommes vers la connoiffance des

parties éloignées du globe, d'étendre leurs
1322. idées fur cet objet, & non-feulement de les difpofer infenfiblement à tenter de nouvelles découvertes, mais encore de leur donner des lumieres & des moyens propres à les diriger dans le choix des routes qu'ils avoient à fuivre.

Invention de la bouffole.

Tandis que cet efprit de recherche fe développoit en Europe, il fe fit une découverte heureufe qui contribua plus que les efforts & l'induftrie des fiécles précédens à perfectionner & à étendre la navigation. On obferva cette merveilleufe propriété de l'aïman, par laquelle il communique à une légére verge de fer, ou aiguille, la vertu de fe diriger conftamment vers les pôles de la terre. On ne tarda pas à fentir l'ufage qu'on pouvoit en faire pour régler la navigation; & l'on conftruifit cet inftrument fi utile, quoique devenu fi commun, qu'on a appellé compas de marine, ou bouffole. Cette invention donnant aux navigateurs un moyen auffi sûr que facile de reconnoître, dans toutes les faifons & dans tous les lieux, le nord & le fud, ils ne furent plus réduits à fe guider par la lumiere des étoiles, ou par l'obfervation des côtes maritimes. Ils abandonnerent par degrés la méthode lente & timide de côtoyer le rivage; ils fe lancerent hardiment en pleine mer, &, fur la foi de leur nouveau guide, naviguerent au milieu de la nuit la plus fombre, & dans

le tems le plus nébuleux, avec une sécurité & une précision dont on n'avoit pas encore eu d'idée. On peut dire que la bouſſole a ouvert à l'homme l'empire de la mer, & qu'elle lui aſſure la poſſeſſion du globe, en le mettant à portée d'en parcourir toutes les parties. Flavio Gioïa, bourgeois d'Almaſi, ville conſidérable de commerce dans le royaume de Naples, fit cette grande découverte vers l'an 1302. Tel a été trop ſouvent le deſtin de ces illuſtres bienfaicteurs de l'humanité qui ont enrichi la ſcience & perfectionné les arts par leurs inventions, qu'ils ont retiré plus de gloire que d'avantage des heureux efforts de leur génie; mais le ſort de Gioïa a été encore plus cruel; car l'inattention ou l'ignorance des écrivains contemporains l'a privé même de la célébrité à laquelle il avoit de ſi juſtes droits. Ils ne nous ont laiſſé aucune lumiere ſur ſa profeſſion, ſur ſon caractere, ſur le tems précis où il fit cette importante découverte, & ſur les haſards ou les obſervations qui l'y ont conduit. Les annales de l'eſprit humain ne nous offrent aucun événement qui ait produit de plus grands effets que cette invention, dont la connoiſſance nous a été cependant tranſmiſe ſans aucune des circonſtances qui peuvent ſatisfaire la curioſité qu'elle doit naturellement exciter (1).

1322.

(1) Collinas & Trombellus, *de acûs nauticæ inventore. Inſtit. Bonon.* tom. II, part. III, pag. 372.

Quoique l'ufage de la bouffole mît les
1322. Italiens en état d'exécuter avec plus de promptitude & de fécurité les petits voyages qu'ils étoient accoutumés de faire, cependant cette nouveauté n'eut pas une influence affez fubite & affez générale pour exciter fur le champ l'efprit de découverte, & faire entreprendre des navigations hardies. Plufieurs caufes concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout fon effet. Les hommes n'abandonnent que lentement & avec répugnance leurs anciennes habitudes : ils craignent les nouvelles tentatives, & ne s'y livrent qu'avec timidité. Il eft probable auffi que la jaloufie de commerce engagea les Italiens à cacher aux autres nations l'heureufe découverte de leur compatriote. On n'acquit que par degré l'art de naviger avec la bouffole avec affez d'habileté & de précifion pour infpirer une entiere confiance dans fa direction. Les marins, accoutumés à ne jamais perdre de vue la terre, n'oferent pas tout d'un coup s'abandonner au milieu des mers inconnues : ainfi ce ne fut que près de cinquante ans après la découverte de Gioïa, que les navigateurs fe hafarderent à entrer dans les mers qui n'avoient pas encore été fréquentées.

La navigation prend un caractere plus hardi.

Les voyages des Efpagnols aux ifles Fortunées ou Canaries, fut la premiere époque où la navigation prit un effor plus har-

di. Les écrivains contemporains ne nous ont point appris quelles furent les circonstances qui préparerent la découverte de ces petites isles, situées à près de cinq cent mille de la côte d'Espagne, & à plus de cent cinquante mille de celles d'Afrique. Mais on sait que, vers le milieu du quatorzieme siecle, les habitans des différens royaumes dont l'Espage étoit composée, étoient dans l'habitude de faire des excursions dans ces isles, pour y piller les naturels, ou les amener en esclavage. Clément VI, en vertu du droit que le saint-Siege prétendoit avoir de disposer de tous les pays possédés par les infideles, érigea ces isles en royaume dans l'année 1344, & les donna en souveraineté à Louis de la Cerda, descendu de la famille royale de Castille; mais ce prince infortuné, manquant de forces suffisantes pour réaliser ce titre chimérique, n'alla jamais aux Canaries; & Jean de Bethencourt, Baron normand, en obtint la concession de Henri III, roi de Castille (1). Bethencourt, brave & heureux, comme l'étoient alors presque tous les aventuriers de son pays, entreprit la conquête de ces isles, & en vint à bout. Sa famille en resta quelque-tems en possession comme d'un fief relevant de la couronne de Castille. On prétend qu'avant cette expédi-

1322.

(1) Viera y Clavijo, *Notic. de la Hist. de Canaria*, liv. I. page 268, &c. Glas, *Hist. chap.* 1.

tion de Bethencourt, des navigateurs normands avoient déjà visité la côte d'Afrique, & s'étoient avancés fort loin vers le sud des isles Canaries, mais ces voyages ne paroissent pas avoir été entrepris sur un plan régulier & national, ni dans la vue d'étendre la navigation ou de tenter des découvertes. C'étoient ou des excursions suggérées par cet esprit de piraterie que les Normands tenoient de leurs ancêtres, ou des entreprises de quelques négocians pour leur commerce particulier, lesquels attiroient si peu l'attention publique, qu'à peine en trouve-t-on quelques traces dans les écrivains de ce tems-là. Il suffit, pour une esquisse générale du progrès des découvertes, d'indiquer cet événement : en les laissant au rang de ceux dont l'existence est douteuse & l'influence peu importante, nous pouvons conclure que, quoique les voyageurs qui ont visité par terre les parties de l'Orient les plus éloignées, aient apporté beaucoup de lumiere sur cet objet, la navigation, au commencement du quinzieme siécle, n'étoit pas plus avancée qu'elle l'avoit été avant la chûte de l'empire romain.

1365.

Premier plan régulier de découverte, conçu par les Portugais.

Enfin arriva l'époque fixée par la Providence, où les hommes devoient franchir les limites dans lesquelles ils avoient été si long-tems renfermés, & s'ouvrir un champ plus vaste, pour y déployer leurs talens, leur courage & leur activité. Les

premieres tentatives importantes qui se firent pour cet objet, ne furent pas l'ouvrage des états les plus puissans de l'Europe, ni de ceux qui avoient cultivé la navigation avec le plus de constance & de succès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carriere, étoit réservée au Portugal, l'un des royaumes les moins étendus & les moins considérables de l'Europe. Comme les entreprises des Portugais pour acquérir la connoissance des parties du globe qui étoient alors inconnues à notre hémisphere, ont non-seulement étendu & perfectionné l'art de la navigation, mais ont encore excité un esprit de curiosité & de recherche qui a conduit à la découverte du nouveau monde dont je me propose d'écrire l'histoire, il est nécessaire de jetter un coup d'œil sur la naissance, les progrès & les succès des différentes opérations navales de ce peuple. Ce fut à cette école que se forma l'homme qui découvrit l'Amérique ; &, à moins que nous ne suivions tous les pas par lesquels passerent ses maîtres & ses guides, il sera impossible de comprendre les circonstances qui ont suggéré l'idée, ou facilité l'exécution de ce grand dessein.

1365.

Différens motifs déterminerent les Portugais à diriger leur activité vers cette nouvelle route, & les mirent en état d'exécuter des entreprises supérieures, en apparence, à la force naturelle de leur état

politique. Les rois de Portugal ayant chassé
1365. les Maures de leurs domaines, avoient acquis du pouvoir en même-tems que de la gloire, par le succès de leurs armes contre les infidéles. Leurs victoires avoient étendu l'autorité royale au-delà des bornes étroites où elle étoit auparavant circonscrite en Portugal, ainsi que dans les autres monarchies féodales. Ils disposoient de la force nationale qu'ils purent exercer, avec autant d'unité dans les desseins, que de vigueur dans l'exécution; &, après l'expulsion des Maures, ils firent servir cette force à leurs vues, sans craindre d'être troublés par aucun ennemi domestique. Les hostilités continuelles dans lesquelles ils furent engagés pendant plusieurs siécles contre les mahométans, exalterent & perfectionnerent, parmi les Portugais, cet esprit militaire & aventurier qui distinguoit toutes les nations d'Europe dans les siécles du moyen âge. Une succession contestée alluma en Portugal, vers la fin du quatorzieme siécle, une guerre civile des plus cruelles, qui augmenta l'ardeur guerriere de la nation, & forma ou appella des hommes d'un génie actif, audacieux, & propre aux grandes entreprises. La situation du royaume, borné de tous côtés par les états d'un voisin plus puissant, ne laissoit pas aux Portugais la liberté d'exercer leur activité par terre; car la force de leur monarchie ne pouvoit pas balan-

cer celle du Royaume de Castille ; mais le Portugal étant un état maritime qui 1365. avoit plusieurs ports très-commodes, les habitans avoient déjà fait quelques progrès dans la science de la navigation, & la mer s'offroit à eux comme l'unique carriere où leur ambition pouvoit se signaler.

Premiere tentative des Portugais.

Telle étoit la situation du Portugal & la disposition du peuple, lorsque Jean Premier, surnommé le Batard, se trouva paisible possesseur de la couronne, par la paix conclue avec le roi de Castille en 1411. C'étoit un prince d'un grand mérite, & qui, par la supériorité de son courage & de ses talens s'étoit ouvert la route à un trone auquel sa naissance ne lui donnoit aucun droit. Il s'apperçut bientôt qu'il lui seroit impossible de maintenir l'ordre public & la tranquillité intérieure, s'il ne trouvoit pas un moyen d'occuper au-dehors l'activité inquiéte de ses sujets. Ce fut dans cette vue qu'il équippa à Lisbonne une flotte considérable, composée de tous les vaisseaux qu'il put rassembler dans son royaume, & d'un grand nombre d'autres, qu'il acheta des étrangers. Ce grand armement fut destiné à attaquer les Maures établis sur la côte de 1412. Barbarie. Pendant qu'on faisoit ces préparatifs, on détacha quelques vaisseaux chargés de naviguer le long de la côte occidentale de l'Afrique, bornée par l'océan

Atlantique, & de découvrir les pays in-
1412. connus qui s'y trouvoient ſitués. C'eſt à cette entrpriſe peu importante qu'on peut rapporter l'époque où l'eſprit de découverte briſa les barrieres qui avoient ſi long-tems dérobé aux hommes la connoiſſance de la moitié du globe terreſtre.

A l'époque où Jean expédia ſes vaiſſeaux pour ce nouveau voyage, l'art de la navigation étoit encore très-imparfait. Quoique l'Afrique fût très-près du Portugal, & que la fertilité des pays qu'on connoiſſoit déjà ſur ce continent invitât à y faire de nouvelles découvertes, les Portugais n'avoient jamais oſé paſſer le cap *Non*: ce promontoire, comme ſon nom l'indique, avoit été regardé juſque-là comme une borne qu'on ne pouvoit franchir; mais les nations de l'Europe avoient alors acquis aſſez de connoiſſance pour oſer enfin rejetter les préjugés & réformer les erreurs de leurs ancêtres. Le long regne de l'ignorance, cette ennemie conſtante de toute recherche & de toute entrepriſe nouvelle, touchoit à ſon dernier période; l'aurore de la ſcience jettoit ſes premiers rayons; les ouvrages des Grecs & des Romains commençoient à être lus avec admiration & utilité. Les ſciences cultivées par les Arabes avoient été introduites en Europe & par les Maures établis en Eſpagne & en Portugal, & par les Juifs, qui étoient en grand nombre dans ces deux

royaumes. La géométrie, l'astronomie & la géographie, qui sont la base de l'art de la navigation, devinrent des objets d'attention & d'étude. La mémoire des découvertes des anciens se ranima, & l'on rechercha les progrès de leur navigation & de leur commerce. Quelques-unes des causes qui, pendant le dernier siécle, & dans celui-ci ont arrêté la culture des sciences en Portugal, ou n'y existoient pas dans le quinzieme siécle, ou n'y produisoient pas les mêmes effets (1) ; les Portugais alors paroissent avoir marché dans la carriere des sciences & des lettres d'un pas égal avec les autres peuples qui habitent en-deçà des Alpes. 1412.

Comme l'esprit du siécle favorisoit l'exécution de la nouvelle entreprise à laquelle les Portugais se trouvoient invités par la situation particuliere de leur pays, elle ne pouvoit manquer d'avoir du succès. Les vaisseaux équipés pour cette expédition, doublerent ce cap formidable qui avoit borné la course des navigateurs précédens, & s'avancerent à cent soixante mille au-delà, jusqu'au cap Boyador. Les rochers qui forment ce cap, & qui s'étendent fort avant dans la mer, ayant paru plus dangereux aux Portugais que le promontoire qu'ils avoient déjà passé, ils n'oserent le tourner, & revinrent à Lisbonne

(1) Voyez la NOTE IX.

1415. Le Prince Henri dirige les découvertes des Portugais.

plus satisfaits d'être allés jusque là, que honteux de n'avoir pas tenté d'aller plus avant.

Quelque peu considérable que fût ce voyage, il ne fit que donner plus d'activité à ce goût pour les découvertes qui avoit commencé à se développer en Portugal. Le succès extraordinaire de l'expédition du roi contre les Maures de Barbarie, fortifia encore l'esprit entreprenant des Portugais, & les encouragea à de nouvelles tentatives. Mais, afin d'assurer le succès de leurs entreprises, ils avoient besoin d'être conduits par un homme qui, doué des qualités propres à démêler ce qui étoit praticable, eût le loisir de former un systême régulier d'opérations pour la poursuite des découvertes, & eût en même-tems assez d'ardeur & de persévérance pour se mettre au-dessus des revers & des obstacles. Heureusement pour le Portugal, ces qualités se trouverent réunies dans Henri duc de Viseo, quatrieme fils du roi Jean, qui l'avoit eu de Philippine de Lancastre, sœur de Henri IV, roi d'Angleterre. Ce prince avoit, dès sa premiere jeunesse accompagné son pere dans l'expédition de Barbarie, & s'y étoit signalé par différentes actions de bravoure. A l'esprit guerrier qui, dans ces tems de chevalerie, caractérisoit tout homme d'une naissance distinguée, Henri joignoit toutes les qualités d'un siécle plus poli & plus éclairé. Il cultivoit les arts & les sciences,

alors ignorés & méprisés des personnes de [redacted]
son rang. Il s'appliqua avec un goût par- 1415.
ticulier à l'étude de la géographie : ins-
truit par les leçons de maîtres habiles, &
plus encore par les rélations des voya-
geurs, il acquit bientôt assez de connois-
sance du globe habitable, pour apperce-
cevoir la probabilité de découvrir de nou-
velles & riches contrées en naviguant le
long de la côte d'Afrique. Cette espérance
étoit bien faite pour exciter l'ardeur &
l'enthousiasme d'un jeune homme ; &
il résolut de protéger de toutes ses forces
un projet qui pouvoit devenir aussi utile
qu'il paroissoit brillant & honorable. Afin
de pouvoir procéder sans interruption à
cette grande entreprise, il se retira de la
cour immédiatement après son retour d'A-
frique, & fixa sa résidence à Sagres, près
du cap Saint-Vincent, où la vue de l'o-
céan Atlantique portoit continuellement
ses pensées vers son projet favori, l'en-
courageoit à le mettre en exécution. Quel-
ques-uns des plus savans hommes de son
pays l'avoient accompagné dans sa retraite,
& l'aidoient dans ses recherches. Il de-
manda des éclaircissemens aux Maures de
Barbarie, qui étoient accoutumés à voya-
ger par terre dans les provinces intérieu-
res de l'Afrique, où ils alloient chercher
de l'ivoire, de la poussiere d'or, & d'au-
tres denrées précieuses. Il consulta les
Juifs établis en Portugal. Il fut, par des

1415. promesses, des récompenses, des marques d'estime & de confiance, attirer à son service plusieurs habiles navigateurs, tant étrangers que Portugais. Dans la disposition de ces préparatifs, les grands talens du prince étoient heureusement secondés par ses vertus personnelles. Sa probité, son affabilité, son respect pour la religion, & son zèle pour la gloire de son pays, engagerent des personnes de tous les rangs à donner des applaudissemens à son projet, & à en favoriser l'exécution. Ses compatriotes voyoient que ses vues n'étoient dirigées ni par l'ambition ni par le désir des richesses, mais par la bienveillance active d'une ame ardente à concourir au bonheur des hommes, & qui justifioit la devise qu'il avoit prise pour désigner la seule ambition de son ame : *Le desir de faire le bien.*

Découverte de Porto-Santo.

L'effet de sa premiere tentative ne fut pas d'une grande importance ; c'est le sort de toute entreprise nouvelle. Il équipa un seul vaisseau, dont il donna le commandement à Jean Gonsales Zarco, & à Tristan Vaz, deux gentils-hommes de sa maison, qui s'offrirent volontairement à diriger l'expédition : il leur recommanda d'employer tous leurs efforts pour doubler le cap Boyador, & de gouverner delà vers le sud. Fideles à la maniere de naviguer généralement adoptée, ils firent route en longeant la côte, & en suivant cette

direction, ils durent rencontrer des difficultés presque insurmontables pour doubler le cap; mais la fortune vint au secours de leur inexpérience, & empêcha leur voyage d'être entiérement infructueux. Un coup de vent qui s'éleva tout-à-coup, les jetta en pleine; & tandis qu'ils s'attendoient à tout moment à périr, ils toucherent à une isle inconnue, qu'ils nommerent Porto-Santo, en mémoire de l'heureuse délivrance du danger qu'ils venoient de courir. Dans l'état où étoit la navigation, la découverte de cette petite isle parut une affaire si importante, qu'ils retournerent sur le champ en Portugal, pour en porter la nouvelle à Henri, de qui ils reçurent les éloges & les distinctions que méritoient une expédition heureuse. L'ardeur avec laquelle ce prince suivoit son objet favori, lui fit trouver dans ce petit succès les motifs les plus encourageans pour en espérer de plus considérables, & pour faire de nouveaux efforts. L'année suivante Henri équippa trois vaisseaux sous le commandement des mêmes officiers, auxquels il associa Barthelemi Perestrello; & il ordonna de prendre possession de l'isle qu'ils avoient découverte. A peine commençoient-ils à s'établir à Porto-Santo, qu'ils observerent à l'horizon, vers le sud, une espèce de tache fixe, semblable à un petit nuage noir. Ils parvinrent peu à peu à conjecturer que ce

1418.

1419.

pouvoit bien être une terre, ils se remirent en mer pour s'en assurer, & ils arriverent à une grande isle inhabitée & couverte de bois, à laquelle ils donnerent, par cette raison, le nom de *Madeira* (1). Comme le principal objet de Henri étoit de rendre ses découvertes utiles à sa nation, il équipa sur le champ une flotte pour aller établir une colonie portugaise dans ces deux isles. Il eut soin d'y faire porter les semences, les plantes & les animaux domestiques communs en Europe; mais comme il prévit que la chaleur du climat & la fertilité du sol ne pouvoient manquer d'être favorables à d'autres productions, il se procura des plants de vigne de l'isle de Chypre, dont les vins étoient alors très-renommés, & des cannes de sucre; qu'il tira de Sicile, où l'on en avoit introduit depuis peu. Ces précieux végétaux prospérerent rapidement dans les deux nouvelles isles; on ne tarda pas à reconnoître les grands avantages de leur culture, & le sucre & le vin de Madere devinrent bientôt des articles considérables du commerce du Portugal. (2).

1419. De Madere.

1420.

Dès qu'on commença à sentir les avantages qui résultoient de ce premier éta-

(1) *Historical relation of the first discovery of Madeera, translad from the Portuguese of Franc. Alcafarano*, p. 15. *&c.*

(2) *Lud. Guicciardini, descrit. di Pasi Bassi*, p. 180, 181.

ment, pour les parties occidentales de l'Europe, l'esprit de découverte parut moins 1420.
chimérique, & augmenta d'audace & d'activité. Les Portugais, en continuant leurs voyages à Madere, s'étoient accoutumés, par dégrés, à une navigation plus hardie; &, au lieu de se traîner timidement le long de la côte, ils ne craignirent pas de se lancer en pleine mer. Gillianez, qui commandoit un des vaisseaux du prince Henri, doubla, par cette nouvelle route, le cap Boyador, qui, pendant plus de vingt ans, avoit arrêté la navigation portugaise, & étoit regardé comme une barriere impossible à franchir. 1433.
Cet heureux voyage, que l'ignorance du siécle comparoit aux plus fameux exploits transmis par l'histoire, ouvrit une nouvelle sphere aux navigateurs, parce qu'il leur découvrit le vaste continent de l'Afrique, qui, baigné par l'océan Atlantique, s'étendoit au loin vers le sud. On eut bientôt reconnu une partie de ce continent : les Portugais s'avancerent dans les tropiques; &, dans l'espace de quelques années, ils découvrirent la riviere de Sénégal, & toute la côte qui s'étend du cap Blanc au cap Verd.

Les Portugais sont étonné de ce qu'ils découvrent aux tropiques.

Jusque-là les Portugais avoient été guidés & encouragés, dans leurs découvertes, par les lumieres & les instructions qu'ils avoient trouvées dans les ouvrages des mathématiciens & géographes anciens.

1433. Mais, lorſqu'ils commencerent à entrer ſous la zone torride, le préjugé, reçu chez les Anciens, que la chaleur exceſſive & perpétuelle qui régnoit dans cette zone, la rendoit inhabitable à l'eſpèce humaine, leur ôta le courage d'aller plus avant. Les obſervations qu'ils firent eux-mêmes lorſqu'ils approcherent, pour la premiere fois, de cette région inconnue & redoutable, tendoient à confirmer l'opinion des Anciens ſur l'action violente des rayons directs du ſoleil. Juſqu'à la riviere de Sénégal, les Portugais avoient trouvé la côte d'Afrique habitée par des peuples à-peu-près ſemblables aux Maures de Barbarie; mais lorſqu'ils s'avancerent au ſud de cette riviere, l'eſpèce humaine ſe préſenta à eux ſous une nouvelle forme, ils virent des hommes qui avoient la peau noire comme de l'ébene, avec des cheveux courts & bouclés, des nés applatis, des lévres épaiſſes, & tous des traits particuliers qui diſtinguent la race des Negres. Ils durent naturellement attribuer ce changement extraordinaire à l'influence de la chaleur; & ils commencerent à craindre qu'en avançant plus près de la ligne, ils n'en reſſentiſſent des effets encore plus terribles. Des grands du royaume, qui, par ignorance, par envie, ou par cette froide & timide prudence qui rejette tout ce qui a l'air de la nouveauté, avoient juſqu'alors condamné les projets

du prince Henri, exagérerent les dangers qu'on couroit à porter ces recherches plus 1433.
loin, & propoferent d'autres objections contre l'idée de tenter de nouvelles découvertes. Ils repréfenterent qu'il étoit abfolument chimérique d'efpérer quelque avantage de la recherche de pays fitués dans une partie du monde que la fageffe & l'expérience des Anciens leur avoient fait reconnoître pour inhabitable; que leurs ancêtres, contens de cultiver le territoire qui leur avoit été affigné par la Providence, ne fongoient pas à prodiguer les forces du royaume en vains projets, pour chercher de nouveaux établiffemens; que le Portugal étoit déjà épuifé par les frais des tentatives qu'on avoit faites pour découvrir des terres qui n'exiftoient pas, ou que la nature avoit deftinées à refter inconnues; enfin, que ces tentatives avoient déjà caufé la perte d'un fi grand nombre d'hommes qui auroient pu être employés à des entreprifes dont le fuccès, beaucoup plus facile, auroit produit de plus grands avantages. Mais ni ces réclamations en faveur de l'autorité des Anciens, ni ces raifonnemens fur les intérêts du Portugal, ne purent faire aucune impreffion fur l'ame courageufe & vraiment philofophique du prince Henri. Les découvertes qu'il avoit déjà faites lui prouvoient que les Anciens n'avoient guere qu'une connoiffance conjecturale de la zone torride,

& il ſavoit que les frivoles argumens de
1433. ſes adverſaires, rélativement aux intérêts politiques du Portugal, n'avoient pour motifs que la malveillance, la jalouſie. Il fut puiſſamment ſecondé dans ces diſpoſitions par Dom Pedre, ſon frere, qui gouvernoit le royaume en qualité de tuteur
1438. de ſon neveu Alphonſe V, lequel avoit ſuccédé à la couronne étant mineur; loin de ſe relâcher de ſes efforts, Henri continua donc à pourſuivre avec un nouvelle ardeur l'exécution de ſes projets.

Le pape fait ceſſion aux Portugais des pays qu'ils pourroient découvrir.

Pour impoſer ſilence aux murmures de l'oppoſition, ce prince chercha à obtenir la ſanction d'une autorité reſpectable en faveur de ſes opérations. Dans cette vue, il s'adreſſa au pape, & lui expoſa en termes magnifiques le pieux & infatigable zèle avec lequel il s'occupoit, depuis vingt ans, à découvrir des pays inconnus dont les malheureux habitans, privés des lumieres de la véritable religion, étoient enſévelis dans les ténébres du paganiſme, ou ſéduits par les impoſtures de Mahomet. Il ſupplioit le ſaint-Pere, à qui, comme au vicaire du Chriſt, tous les royaumes de la terre étoient ſoumis, de conférer à la couronne du Portugal un droit ſur tous les pays appartenans aux Infideles, qui ſeroient decouverts par l'induſtrie de ſes ſujets, ou ſubjugués par la force de ſes armes. Il le conjuroit de défendre, ſous les peines les plus ſévéres, à toutes

les puissances chrétiennes de molester les
Portugais tandis qu'ils seroient engagés 1438.
dans cette louable entreprise, & de s'établir dans aucun des pays qu'ils auroient découverts. Henri promettoit que le principal objet des Portugais, dans toutes leurs expéditions, seroit de répandre la connoissance de la religion chrétienne d'établir l'autorité du saint-Siége, & d'accroître le troupeau du pasteur universel. Comme c'étoit en profitant avec adresse de toutes les conjonctures favorables pour acquérir de nouvelles forces, que la cour de Rome avoit, par degrés, étendu ses usurpations, le pape Eugene IV, à qui Henri s'adressa, saisit avidement l'occasion qui s'offroit à lui. Il sentit promptement qu'en accordant une pareille demande, il exerceroit une prérogative très-flatteuse par elle-même, & dont les suites pouvoient devenir fort avantageuses au saint-Siege. Il fit, en conséquence, expédier une bulle dans laquelle après avoir applaudi, dans dans les termes les plus énergiques aux tentatives des Portugais, & les avoir exhortés à poursuivre la glorieuse carriere où ils s'étoient engagés, il leur accordoit un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvriroient depuis le cap *Non* jusqu'au continent de l'Inde.

Quelqu'extravagante qu'une telle donation; qui comprenoit une si grande portion du globe, pût paroître aujourd'hui,

1438. même dans les pays catholiques, il n'y avoit personne, dans le quinzieme siécle, qui doutât que le pape n'eût droit de la faire, par la plénitude de son pouvoir apostolique. Le prince Henri sentit bientôt tous les avantages qu'il pouvoit en retirer : ses projets se trouvoient autorisés & sanctifiés par la bulle qui les approuvoit ; & l'esprit de découverte se lioit ainsi avec le zèle pour la religion, zèle qui alors étoit un principe puissant, dont l'activité influoit, sans cesse, sur la conduite des nations. D'ailleurs, tous les princes chrétiens auroient craint de disputer aux Portugais les pays que ceux-ci avoient découverts, & de troubler les progrès de leur navigation & de leurs conquêtes (1).

Célébrité & progrès des découvertes des Portugais

Le bruit des expéditions des Portugais ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Les peuples accoutumés, dès long-tems ; à circonscrire l'activité & les lumieres de l'esprit humain, dans les limites où elles avoient été jusques-là renfermées, furent étonnés de voir la sphere de la navigation s'agrandir ainsi, tout-à-coup, & de voir naître l'espérance de connoître des régions dont l'existence n'étoit pas même soupçonnée auparavant. Les savans & les philosophes formoient des raisonnemens, & combinoient des théories sur ces découvertes inattendues, tandis que le vulgaire faisoit des questions & s'é-

(1) Voyez la NOTE X.

tonnoit. Des aventuriers hardis vinrent, en foule ; de toutes les parties de l'Europe, pour solliciter le prince Henri de les employer à ce service honorable. Les Vénitiens & les Génois, qui surpassoient alors tous les autres peuples dans la connoissance & la pratique de la marine, fournirent, sur-tout, un grand nombre de marins qui entrerent à bord des vaisseaux portugais, & acquirent, à cette nouvelle école de navigation, une connoissance de leur art plus exacte & plus étendue. Les Portugais, animés par l'exemple de ces étrangers, s'empresserent d'exercer leurs propres talens & leur activité. La nation séconda les desseins du Prince. Des négocians formerent des associations pour concourir à la recherche des pays inconnus. On découvrit les isles du cap Verd, qui gissent à la hauteur de ce cap dont elles portent le nom, &, peu de tems après, celles qu'on a nommées Acores. Comme les premieres sont à plus de trois cents milles de la côte d'Afrique, & les dernieres, à neuf cents milles de tout continent, il est évident que les Portugais n'avoient pu s'abandonner ainsi dans les hautes mers, sans avoir déjà fait des progrès surprenans dans l'art de la navigation.

1438.

1446.

1449.

Cette passion pour les nouvelles découvertes étoit au plus haut degré de chaleur & d'activité, lorsqu'elle éprouva un revers funeste par la mort du prince Henri qui

Mort du prince Henri. 1463.

avoit, jusques-là, dirigé les entreprises des
1463. navigateurs par ses grandes connoissances, & qui les avoit encouragées & soutenues par son pouvoir & son crédit. Il est vrai que, pendant sa vie, les Portugais, dans leurs courses les plus avancées vers le sud, n'avoient pénétré qu'à cinq degrés de la ligne équinoxiale, & qu'après une suite d'expéditions continuées pendant un demi-siécle, à peine avoient-ils découvert quinze cents milles de la côte d'Afrique. Ces essais de l'art naissant doivent paroître bien foibles & bien timides aux hommes qui connoissent les progrès que la navigation a faits dans son état de maturité; mais quelque peu considérables que fussent ces premiers efforts, ç'en étoit assez pour diriger la curiosité des nations de l'Europe vers de nouveaux objets, pour y exciter le goût des entreprises, & pour frayer la route à d'autres découvertes.

L'ardeur des découvertes se ralentit pendant quelque-tems.

Alphonse, qui occupoit le trône à la mort du prince Henri, étoit alors fort occupé à soutenir ses prétentions à la couronne de Castille, & à poursuivre ses expéditions contre les Maures de Barbarie; les forces du royaume étant employées à d'autres opérations, ce prince ne put pas mettre beaucoup d'ardeur à suivre les découvertes en Afrique. Il en laissa la conduite à Fernand Gomez, négociant de Lisbonne: à qui il accorda le droit exclusif de commercer avec tous les pays dont le prince

prince Henri avoit pris possession. Les gênes & l'oppression de ce monopole ne pouvoient manquer de ralentir l'esprit de découverte, parce que, cessant d'être un objet national, ce n'étoit plus que l'affaire d'un particulier, plus occupé de l'intérêt de sa fortune que de la gloire de son pays. On fit cependant quelques nouveaux progrès. Les Portugais se hasarderent enfin à traverser la ligne, &, à leur grand étonnement, ils trouverent que cette région de la zone torride qu'on supposoit embrasée d'une chaleur intolérable, étoit non-seulement habitée, mais encore très-peuplée & très-fertile. 1471.

Elle se ranime avec une nouvelle force.

1481.

Jean II, qui succéda à son pere Alphonse, avoit tous les talens nécessaires pour former & pour exécuter de grands desseins. Comme une partie de ses revenus, tandis qu'il étoit prince royal, provenoit des droits établis sur le commerce qu'on faisoit avec les pays nouvellement découverts, son attention se tourna naturellement vers cet objet : il en sentit bientôt l'importance ; & à mesure qu'il acquit plus de connoissances sur ces nouvelles contrées, la possession lui en parut d'une plus grande conséquence. Tant que les Portugais côtoyerent les bords de l'Afrique, depuis le cap Non jusqu'à la riviere de Sénégal, ils ne trouverent, sur cette longue étendue de côte, qu'un terrein sabloneux, stérile, habité par des peuples

misérables & très-peu nombreux, professant la religion mahométane, & soumis au vaste empire de Maroc; mais au sud de cette même riviere, la puissance & la religion des Mahométans n'étoient plus connues. Le pays étoit divisé en petites principautés indépendantes; la population y étoit considérable, & le sol fertile (1), & les Portugais reconnurent bientôt qu'il produisoit de l'yvoire, des gommes, de l'or, & d'autres denrées précieuses. Cette découverte, en étendant le commerce, encourageoit à de nouvelles tentatives; & des hommes, dont le courage & l'activité étoient excités par la perspective d'un bénéfice certain, durent poursuivre leurs recherches avec plus d'ardeur que lorsqu'ils n'étoient animés que par l'espérance & la curiosité.

1481.

Cette disposition ne pouvoit manquer d'acquérir de nouvelles forces, par la protection d'un monarque tel que Jean II: il encouragea hautement toutes les entreprises, qui avoient pour but quelques découvertes, & en favorisa l'exécution avec tout le zèle de son grand oncle, le prince Henri, mais avec un degré supérieur de puissance. Les effets de ses soins ne tarderent pas à se faire sentir. Les Por-

1484.

(1) *Navigatio Aloysii Cadamusii apud novum orbem Gynei, page 1. 18. Navigat. all Isola di San Tome por un pilote Portuge Ramusio, 1, 115.*

tugais équiperent une flotte puissante qui, après avoir découvert les royaumes de Benin & de Congo, s'avança de plus de quinze cents milles au-delà de l'équateur, & les navigateurs européens, pour la premiere fois, virent un nouveau ciel, & observerent les étoiles d'un autre hémisphere. Jean étoit non-seulement jaloux de découvrir des terres nouvelles; il s'occupoit aussi à s'en assurer la possession. Il bâtit des forts sur la côte de Guinée, & y envoya des colonies; il établit une correspondance de commerce avec les états les plus puissans, & tâcha de rendre tributaires de sa couronne ceux qui étoient foibles ou divisés. Plusieurs petits princes d'Afrique se reconnurent volontairement vassaux du roi de Portugal; d'autres y furent contraints par la force des armes. Il se forma un systême régulier & bien réfléchi, relativement à ce nouvel intérêt de politique; & les Portugais, en l'observant invariablement, parvinrent à établir, sur un fondement solide, leur puissance & leur commerce en Afrique.

1484.

Une communication suivie, avec les peuples de l'Afrique, procura, par dégrés, aux Portugais, quelque connoissance des parties de ce continent qu'ils n'avoient pas visités. Les instructions qu'ils reçurent des habitants, jointes à ce qu'ils avoient observé eux-mêmes dans leurs voyages, commencerent à leur offrir des vues plus éten-

dues, & à leur ſuggérer l'idée d'entre-
1484. priſes plus importantes que celles qui les avoient occupés juſques-là. Ils avoient reconnu l'erreur des Anciens ſur l'état de la zone torride. En avançant plus avant vers le ſud, ils trouverent que le continent de l'Afrique, au lieu de s'étendre en largeur, ſelon la doctrine de Ptolomée (1), qui étoit alors l'oracle & le guide des géographes, paroiſſoit ſe reſſerer ſenſiblement, & ſe courber vers l'eſt. Cette obſervation leur inſpira quelque confiance dans les récits des voyages que les Phéniciens faiſoient anciennement autour de l'Afrique, & qu'on avoit regardés longtems comme fabuleux; ils conçurent l'eſpérance qu'en ſuivant la route des Phéniciens, ils pourroient arriver aux Indes orientales, & s'emparer du commerce, qui a toujours été la ſource de la richeſſe & du pouvoir des nations qui en ont joui. Le vaſte génie du prince Henri, autant qu'on peut le conjecturer par la teneur de la bulle du pape, avoit conçu, de bonne heure, l'idée de cette navigation. Tous les pilotes & mathématiciens Portugais s'accorderent alors à la regarder comme praticable. Le roi entra, avec chaleur, dans leurs idées, & commença à concerter les meſures néceſſaires pour cette grande & importante entrepriſe.

(1) *Vide Nov. Orbis Tabul. Geogr. ſecund. Ptolem. Amſt.* 1730.

Avant que les préparatifs de cette expédition fussent achevés, on apprit d'Afrique que différentes nations, établies le long de la côte, avoient indiqué un royaume puissant, situé à une grande distance, vers l'est de leur continent, & dont le souverain, suivant les détails qu'on en eut, professoit la religion chrétienne. Le roi de Portugal en conclud, sur le champ, que ce devoit être l'empereur d'Abyssinie, auquel les Européens, trompés par une méprise de Rubruquis, de Marc-Paul, & de quelques autres voyageurs, avoient ridiculement donné le nom de Prêtre-Jean; & comme il espéra de recevoir des lumieres, & des secours d'un prince chrétien, pour le succès d'un plan qui tendoit à propager leur doctrine commune, il résolut d'établir, s'il étoit possible, une correspondance avec cet empire. Il choisit, pour cet objet, Pedro de Covillam & Alphonse de Payva, qui entendoient parfaitement la langue arabe; il les renvoya à l'est du continent de l'Afrique; pour chercher la résidence de ce potentat inconnu, & lui faire des propositions d'alliance & d'amitié. Les deux députés étoient chargés aussi de se procurer dans les pays qu'ils visiteroient, tous les éclaircissemens qu'on pourroit leur donner sur le commerce de l'Inde, & sur le cours de navigation qu'on pourroit suivre pour y pénétrer (1). 1484.

(1) Faria y sousa *Port. Asia*, *vol.* 1, *page* 26. Lafitau *découv. des Port. l.* 4.

1486. Voyage de Barthelemi Diaz.

Tandis que Jean faisoit cette tentative, par terre, pour obtenir quelque connoissance d'un pays qu'il desiroit si ardemment de découvrir, il s'occupoit en même-tems, des moyens de suivre, par mer, ce grand dessein. La conduite de cette expédition, la plus difficile & la plus importante que les Portugais eussent encore projetée, fut confiée à Barthelemi Diaz, officier qui avoit toute la sagacité, l'expérience & le courage qu'exigeoit une pareille entreprise. Il s'avança hardiment vers le sud, & franchissant les limites, où, jusqu'alors, ses compatriotes avoient arrêté leur course, il découvrit plus de neuf cents milles de terres nouvelles. Ni les dangers, auxquels il se vit exposé, par une suite de tempêtes violentes, dans des mers inconnues, & par les fréquentes mutineries de son équipage; ni les détresses de la famine où il fut réduit, par la perte du vaisseau qui portoit ses provisions, ne purent l'empêcher de poursuivre son entreprise. Pour fruit de ses travaux & de sa persévérance, il reconnut enfin le promontoire élevé qui borne l'Afrique vers le sud; mais tout ce qu'il put faire, fut de le reconnoître. La violence des vents, le délabrement de ses vaisseaux, & l'esprit turbulent de son équipage le forcerent de revenir sur ses pas, après un voyage de seize mois, dans lequel il découvrit une étendue de pays beaucoup plus considérable que ce qu'avoit découvert,

avant lui, aucun autre navigateur. Diaz avoit appellé le promontoire qui terminoit son voyage, *Cabo tormentoso*, le cap des tempêtes; mais le roi, son maître, ne doutant plus qu'il n'eût enfin trouvé la route qu'il cherchoit, depuis si long-tems, pour passer dans l'Inde, donna à ce cap un nom plus encourageant & de meilleur augure; il l'appella le *Cap de Bonne-Espérance* (1). 1486.

Ces espérances de succès se trouverent confirmées par les nouvelles que le roi de Portugal reçut des députés qu'il avoit envoyés par terre en Abyssinie. Covillam & Payva, se conformant aux instructions de leur maître, se rendirent d'abord au grand Caire, d'où ils se mirent en route, avec une caravane de marchands Egyptiens, & arriverent à Aden sur la mer-Rouge. Là, ils se séparerent; Payva cingla directement vers l'Abissinie; Covillam s'embarqua pour les Indes orientales, &, après avoir visité Calicut, Goa, & d'autres villes sur la côte du Malabar, il retourna à Sofala sur la côte orientale d'Afrique, & de là au grand Caire, où les deux députés s'étoient donné rendez-vous pour se rejoindre. Malheureusement Payva avoit été assassiné en Abyssinie, mais Covillam trouva au Caire deux Juifs Portugais qui y avoient été envoyés par Jean, dont la sagacité prévoyante ne négligeoit aucun

(1) Faria y *sousa Port. Asia*, vol. 1, pag. 26.

1486. moyen propre à faciliter l'exécution de ses desseins ; il avoit chargé ces Juifs de recevoir des deux ambassadeurs, le détail de leurs opérations, & de leur remettre de nouvelles instructions. Covillam envoya en Portugal, par un de ces Juifs, un journal de ses voyages par mer & par terre, & ses remarques sur le commerce de l'Inde, avec les plans exacts des côtes où il avoit touché ; d'après ses propres observations, ainsi que d'après les éclaircissemens que lui avoient donnés d'habiles marins en différens pays, il concluoit qu'en tournant l'Afrique par mer, on devoit trouver un passage aux Indes Orientales (1).

Préparatifs pour un autre voyage.

L'heureuse conformité de l'opinion & du récit de Covillam avec les découvertes que Diaz venoit de faire, ne laissoit presque plus d'incertitude sur la possibilité d'aller par mer, de l'Europe dans l'Inde ; mais l'énorme longueur du voyage, & les tempêtes furieuses que Diaz avoit essuyées près du cap de Bonne-Espérance, avoient extrêmement intimidé les Portugais, quoiqu'une longue expérience en eût déjà fait alors d'habiles & hardis navigateurs : il fallut quelque-tems pour rassurer leur esprit, & les préparer à cette dangereuse & extraordinaire expédition. L'autorité & la fermeté du monarque dissiperent ce-

(1) Faria y Sousa *Port. Asia. vol.* 1, *pag.* 17. Lafitau *découv. tom.* 1, *p.* 48.

pendant, par degrés, les vaines terreurs de ses sujets, ou força de les cacher. Jean 1486.
se voyant à la veille d'accomplir le grand dessein qui avoit été le principal objet de son regne, l'ardeur qu'il mit à en poursuivre l'exécution fut si vive, que cette idée absorboit ses pensées pendant le jour, & le privoit du sommeil pendant la nuit. Tandis qu'il étoit occupé à prendre toutes les mesures que ses lumieres & l'expérience pouvoient lui suggérer, pour assurer l'effet d'une expédition qui devoit décider du destin de son projet favori, la renommée des grandes découvertes que les Portugais avoient déjà faites, le détail des instructions extraordinaires qu'ils avoient reçues de l'Orient, & les préparatifs du voyage qu'il méditoit alors, attirerent l'attention de toute l'Europe, & tinrent les autres peuples dans l'attente & dans l'incertitude. Les uns exaltoient l'habileté & les expéditions des Portugais fort au-dessus de celles des Phéniciens & des Carthaginois ; les autres formoient des conjectures sur les révolutions que le succès de ces entreprises pouvoit occasionner dans le cours du commerce, & l'état politique de l'Europe. Les Vénitiens commençoient à craindre de perdre le commerce de l'Inde, dont le monopole étoit la principale ressource de leur puissance ainsi que de leur richesse ; & les Portugais jouissoient déjà, en idée ; de tous

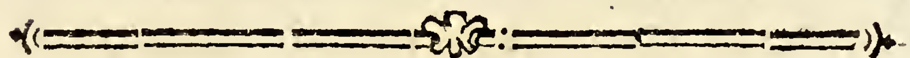
les trésors de l'Orient. Mais ; pendant cet
1486. intervalle , qui donnoit un si libre essor aux mouvemens divers de la curiosité , de l'espérance , & de la crainte , il se répandit , en Europe , le bruit d'un évènement aussi extraordinaire qu'inattendu ; c'étoit la découverte d'un nouveau monde situé à l'occident du globe ; & ce grand objet attira , sur le champ , les yeux & l'admiration de l'univers.

Fin du Livre premier.





HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE SECOND.

PARMI les étrangers que le bruit des découvertes faites par les Portugais avoit attirés au service de cette nation, se trouvoit Christophe Colomb, sujet de la république de Gênes. On ne connoît point, avec certitude, le tems ni le lieu de sa naissance (1); on sait seulement qu'il étoit d'une famille honnête, réduite à l'indigence par quelques événemens malheureux. Ses parens ayant embrassé, pour vivre, la profession de marins, Colomb laissa entrevoir, dès sa premiere jeunesse, les talens & le caractere qui peuvent distinguer un homme de cet état : au lieu de

Naissance & éducation de Colomb.

(1) Voyez la NOTE XI.

combattre les inclinations du jeune Colomb, ils les développerent, & les encouragerent par l'éducation. Après lui avoir fait acquérir quelque connoiſſance de la langue latine, la ſeule qui fût alors employée à l'enſeignement, on lui fit apprendre la géométrie, la coſmographie, l'aſtronomie & le deſſein. La liaiſon de ces ſciences avec l'art de la navigation, ſon objet favori, excitant ſon ardeur & ſon application, il y fit des progrès rapi-
1461. des. Avec de ſi heureuſes diſpoſitions il entra; à quatorze ans, dans la carriere qui devoit le conduire à tant de gloire. Ses premiers voyages furent aux ports de la
1467. Méditerranée que fréquentoient ſes compatriotes les Génois; mais cette ſphere étant trop étroite pour une ame auſſi active que la ſienne, il fit une excurſion dans les mers du Nord, & viſita les côtes de l'Iſſande, où la pêche commençoit à attirer les Anglois & quelques autres nations. Comme la navigation tentoit alors, dans tous les ſens, des entrepriſes nouvelles, il s'avança au-delà de cette iſle, la Thulé des Anciens, juſqu'à pluſieurs degrés endedans du cercle polaire. Après avoir ſatisfait ſa curioſité par un voyage qui, en augmentant ſes connoiſſances maritimes, ne ſervoit pas à ſa fortune, il s'attacha à un homme de ſon nom & de ſa famille, capitaine de vaiſſeau, qui jouiſſoit d'une grande réputation. Ce marin conduiſoit

une petite escadre armée à ses frais ; &, en faisant la course, tantôt contre les Turcs, & tantôt contre les Vénitiens, rivaux des Génois dans le commerce, il avoit acquis des richesses & de la célébrité. Colomb le suivit dans ses expéditions pendant plusieurs années, en se distinguant autant par son courage, comme homme de guerre, que par son habileté, comme homme de mer. A la fin, dans un combat opiniâtre sur la côte du Portugal avec quelques caravelles vénitiennes, qui retournoient richement chargées des pays-bas, le vaisseau sur lequel il étoit, prit feu, en même-tems que le vaisseau ennemi auquel le sien étoit fortement attaché par les grappins. Dans une si terrible extrémité, sa présence d'esprit & son intrépidité ne l'abandonnerent pas. Il se jetta à la mer; se saisit d'une rame flottante, & aidé de ce secours & de son adresse à nager, il gagna le rivage éloigné d'environ deux lieues, & sauva une vie réservée à de grandes choses (1). 1467.

Dès qu'il eut recouvré ses forces, il se rendit à Lisbonne, où plusieurs de ses compatriotes étoient établis. Ils conçurent bientôt une opinion si avantageuse de son mérite & de ses talens, qu'ils le presserent vivement de rester en Portugal, où son habileté dans la navigation ne pouvoit manquer de le faire connoître. Le service

Il entre au service des Portugais.

(1) *Vie de Colomb, chap. V.*

Portugais étoit alors plus attrayant qu'au-
1467. cun autre pour tout aventurier animé ou du desir de voir des pays nouveaux, ou de celui de se distinguer : Colomb se laissa facilement séduire par ses amis, & ayant gagné l'estime d'une Portugaise, il l'épousa, & fixa son séjour à Lisbonne. Son mariage, au lieu de le détacher du genre de vie qu'il avoit suivi jusqu'alors, contribua à étendre ses connoissances dans la navigation, & lui donna le desir de les augmenter encore. Sa femme étoit fille de Barthelemi de Perestrello, un des capitaines employés par le prince Henri dans ses premieres navigations, & qui avoit découvert & planté les isles de Ponto-Santo & de Madere. Colomb devint possesseur des journaux & des cartes de ce navigateur expérimenté. Il y apprit les routes qu'avoient tenues les Portugais dans leurs découvertes, & les diverses circonstances qui les avoient encouragés & guidés ; cette étude flattoit & enflammoit sa passion dominante. Les cartes de Perestrello, & les descriptions des nouvelles contrées que ce navigateur avoit vues, augmenterent tellement son impatience de voyager, qu'il ne put y résister. Pour la satisfaire il fit un voyage à Madere, & établit, pendant plusieurs années, un commerce avec cette isle, avec les Canaries, les Açores, & les divers établissemens que les Portugais avoient faits en Guinée

& dans le continent de l'Afrique (1).

1467.

Effets de leurs découvertes fur fon efprit.

L'expérience que Colomb avoit acquife par un fi grand nombre de voyages dans prefque toutes les parties du globe, alors connues par la navigation, l'avoit rendu lui-même un des meilleurs navigateurs de l'Europe; mais cette louange ne lui fuffifoit pas, & il ambitionnoit davantage. Les fuccès heureux des Portugais avoient excité un tel efprit de curiofité & d'émulation, que tous les favans de ce fiécle étoient occupés à étudier les moyens qui avoient préparé les découvertes déjà faites, & ceux dont on pouvoit fe promettre quelque réuffite dans des entreprifes encore plus hardies. Colomb, naturellement avide de connoître, capable de méditations profondes, & tourné vers les fpéculations de ce genre, s'étoit fouvent appliqué à remonter aux principes qui avoient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes nouvelles, & à la maniere dont ils en avoient conduit l'exécution, de forte qu'il arriva, par degrés, à fe perfuader qu'on pouvoit aller plus loin qu'eux en fuivant leur méthode, & exécuter des entreprifes qu'ils avoient jufqu'alors tentées inutilement.

Il forme le projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes.

Depuis que les Portugais avoient doublé le cap Verd, le grand objet, qui occupoit les navigateurs, étoit de trouver, par mer, un paffage aux Indes orienta-

(1) *Vie de Colomb., chap. IV*.

les. Les découvertes de cette nation en
1467. Afrique n'étoient rien auprès de celle-là. On connoiſſoit, depuis un grand nombre de ſiécles, la fertilité & les richeſſes des Indes. Les épiceries, & les autres marchandiſes précieuſes qu'on en apportoit, étoient recherchées dans toute l'Europe. Les Vénitiens, enrichis par la poſſeſſion excluſive de ce commerce, excitoient l'envie de toutes les autres nations; mais quelqu'avides que fuſſent les Portugais de ſe faire une route nouvelle à ces riches pays, ils ne l'avoient cherchée juſqu'alors qu'en ſe dirigeant vers le ſud, dans l'eſpérance qu'ils pouvoient arriver aux Indes, en portant à l'eſt, après qu'ils auroient fait le tour de l'extrêmité de l'Afrique. Cette route étoit cependant encore inconnue; &, au cas qu'on la découvrît, elle étoit ſi longue, qu'un voyage d'Europe dans les Indes paroiſſoit une entrepriſe d'une extrême difficulté, & d'un ſuccès très-incertain. On avoit employé plus d'un demi-ſiécle à avancer du cap Non à l'équateur. On penſoit qu'il faudroit plus de tems encore pour exécuter le projet des Portugais. L'incertitude & la longueur de cette route conduiſirent naturellement Colomb à rechercher s'il n'étoit pas poſſible de trouver quelque chemin plus court & plus droit. Après avoir réfléchi profondément ſur cette matiere, aidé des connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans la théorie & la

pratique de la navigation ; après avoir comparé attentivement les observations des pilotes modernes avec les indications & les conjectures que fournissent les anciens auteurs, il conclut qu'en naviguant directement à l'ouest, au travers de la mer Atlantique, on trouveroit infailliblement des pays nouveaux qui devoient être, selon lui une partie du vaste continent de l'Inde. 1467.

Principes sur lesquels sa théorie étoit fondée.

Cette opinion, aussi chimérique au premier coup d'œil qu'elle étoit extraordinaire & nouvelle, étoit appuyée, dans son esprit, par des motifs & des raisons de différens genres. La figure sphérique de la terre étoit connue, & la grandeur de son volume déterminée avec quelque exactitude. Il suivoit évidemment de là que les continens de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique ne faisoient qu'une très-petite portion de la superficie du globe terrestre. La sagesse & la bienfaisance de l'auteur de la nature ne permettoient pas de penser que le vaste espace qui étoit jusques-là demeuré inconnu, fût entiérement couvert des eaux d'un stérile océan, sans aucune terre habitée par l'homme. Il étoit très-vraisemblable que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, étoit balancé par une quantité à-peu-près égale de terres dans l'hémisphere opposé. Ces idées étoient confirmées par les observations & les conjectures des navigateurs. Un pilote Portugais, s'étant avancé à

l'oueſt plus qu'on ne le faiſoit en ce tems-
1467. là, avoit trouvé une piéce de bois ſculp-
tée, flottante ſur les eaux, & pouſſée vers
lui par un vent d'oueſt, ce qui lui avoit fait conclure qu'elle venoit de quelque terre inconnue ſituée vers ce même point. Un beau-frere de Colomb avoit trouvé, à l'oueſt de l'iſle Madere, une piece de bois, travaillée auſſi de main d'homme, & apportée par le même vent, & des roſeaux d'une groſſeur énorme reſſemblant à ceux que Ptolomée décrit comme une production particuliere des Indes orientales (1). Enfin, après des vents d'oueſt ſoutenus pendant quelque-tems, on avoit trouvé ſouvent, ſur les côtes des Açores, des arbres déracinés, & une fois les corps morts de deux hommes dont les traits ne reſſembloient point du tout à ceux des habitans de l'Europe & de l'Afrique.

En même-tems que la force de ces raiſons, puiſées dans les faits & la théorie, faiſoit eſpérer à Colomb qu'on trouveroit des terres nouvelles dans l'océan occidental, d'autres conſidérations lui faiſoient croire que ces terres devoient tenir au continent des Indes. Quoique les Anciens aient à peine pénétré dans l'Inde au-delà des rives du Gange, cependant quelques auteurs Grecs ſe ſont hazardés à décrire des provinces ſituées de l'autre côté de ce fleuve; & comme les hommes ſont natu-

(1) *Lib.* 1, *chap.* 17.

rellement disposés à exagérer les objets éloignés & inconnus sur lesquels on ne 1467.
peut les contredire, ces écrivains ont représenté ces régions comme étant d'une étendue immense. Ctésias assure que ce qu'il appelle l'Inde est un pays aussi vaste que tout le reste de l'Asie. Onesicrite, suivi par Pline le naturaliste (1), prétendoit qu'elle est égale à un tiers de la terre habitable, & Néarque dit que, d'une extrêmité à l'autre, en droite ligne, il y avoit pour quatre mois de chemin (2). Le journal de Marc-Paul qui voyagea en Asie au treizieme siécle : & qui s'étoit avancé à l'est beaucoup plus loin qu'aucun autre Européen avant lui, sembloit confirmer ces exagérations des anciens. Les descriptions magnifiques qu'il fait du royaume de Cathay & de Cipango, & de beaucoup d'autres pays dont les noms étoient inconnus en Europe, présentoient l'Inde comme une contrée immense. Ces notions, quelque défectueuses qu'elles fussent, étoient les plus exactes que les Européens eussent, en ce tems-là, de toute cette partie orientale de l'Asie. Colomb en tiroit une conséquence très-juste. Il prétendoit qu'à proportion que le continent de l'Inde s'étendoit vers l'est, il devoit, à raison de la figure sphérique de la terre, s'approcher davantage des isles nouvellement décou-

(1) *Nat. Hist. Lib. VI*, *chap.* 17.
(2) Strabo, *Lib. XV*, *pag.* 1011.

vertes à l'oueſt de l'Afrique ; que la diſtance de l'Aſie à ces iſles ne devoit pas être très-conſidérable, & que la route la plus droite, & en même tems la plus courte de l'Europe ; aux parties les plus orientales de ce grand pays, étoit de naviguer droit à l'oueſt (1). L'autorité de quelques écrivains anciens, ſecours néceſſaire alors pour faire recevoir une opinion dans quelque matiere que ce fût, appuyoit cette idée de la proximité de l'Inde aux parties occidentales de notre continent. Ariſtote penchoit à croire qu'elle n'étoit pas fort éloignée des colonnes d'Hercule ou du détroit de Gibraltar, & qu'on pouvoit aller, par mer, du détroit aux Indes (2). Seneque, s'exprimant encore d'une maniere plus poſitive, aſſure que, par un vent favorable, on peut aller, en peu de tems, d'Eſpagne aux Indes (3). La fameuſe Atlantide de Platon, que beaucoup de perſonnes ont regardée comme un pays réel, & au-delà de laquelle ce philoſophe place un vaſte continent, eſt repréſentée par lui comme peu éloignée de l'Eſpagne. Après avoir peſé toutes ces raiſons, Colomb, qui uniſſoit la modeſtie & la défiance du génie avec l'enthouſiaſme d'un créateur de projets, ne s'en repoſa entiérement ni ſur la force de

1467.

(1) Voyez la NOTE XII.
(2) Ariſtot. *de cœlo, Lib. II, chap. 14.*
(3) Seneca, *Natur. Quæſt. Lib. I, in præm.*

ces preuves, ni ſur l'autorité des Anciens. Il crut devoir encore conſulter ceux de ſes contemporains qui étoient capables d'apprécier les argumens ſur leſquels il appuyoit ſon opinion. Dès l'an 1474 il communiqua ſes idées ſur la probabilité de découvrir de nouvelles terres à l'oueſt, à Paul, médecin florentin, célebre pour ſes connoiſſances dans la coſmographie, & qui, dans ſes réponſes, montre un ſavoir & une candeur qui le rendoient bien digne de la confiance de Colomb. Ce ſavant approuva fort le projet, l'appuya de beaucoup de faits, & encouragea Colomb à ſuivre une entrepriſe ſi louable, qui devoit apporter tant de gloire à ſa patrie, & à l'Europe des avantages ſi grands (1).

1467.

Moyens dont il ſe ſert pour la mettre en exécution.

Un eſprit, moins capable de former & d'exécuter de grands deſſeins, n'auroit été conduit par ces raiſonnemens, ces obſervations & ces autorités, qu'à une théorie ſtérile qui auroit fourni matiere à des diſcours ingénieux ou à des conjectures chimériques ; mais le caractere de Colomb, entreprenant & plein d'ardeur, le faiſoit paſſer immédiament de la ſpéculation à l'action. Pleinement convaincu de la vérité de ſon ſyſtême, il étoit impatient de la confirmer par l'expérience, & de faire un voyage dans cette unique vue. Le premier pas qu'il avoit à faire étoit de s'aſſurer la protection de quelque puiſ-

(1) *Vie de Colomb, chap. VIII.*

fance de l'Europe qui pût fournir aux frais de l'entreprife. Son amour pour fa patrie s'étoit confervé, malgré une longue abfence, & lui faifoit fouhaiter qu'elle recueillît le fruit de fes découvertes & de fes travaux. Il propofa fon projet au fénat de Gênes, & faifant, du fervice de fon pays, le premier but de fon ambition, il offrit de naviguer fous le pavillon de la république, à la recherche des pays nouveaux qu'il efpéroit de découvrir. Mais Colomb habitoit depuis fi long-tems des pays étrangers que fes compatriotes connoiffoient mal fon habileté & fon caractere, quoique gens de mer, ils étoient fi peu accotumés à de grands voyages, qu'ils ne purent fe former aucune idée jufte des principes fur lefquels Colomb fondoit fes efpérances de fuccès. Ils rejeterent inconfidérément fes propofitions comme le fonge d'un homme à projets chimériques, & perdirent pour toujours l'occafion de rendre à leur république fon ancienne fplendeur (1).

1467.

Il le propofe aux Génois.

Il fe préfente au roi de Portugal.

Après avoir rempli fes obligations envers fa patrie, Colomb, loin de fe décourager par le refus qu'il venoit d'effuyer, pourfuivit fon projet avec une nouvelle ardeur. Il le propofa à Jean II, roi de Portugal, dans les états duquel il avoit été établi long-tems, & qu'il confidéra,

(1) Herrera, *Hift. de las Indias decad.* 1, *Lib.* I *chap. pag.* 7.

par cette raiſon, comme ayant, après Gênes ſa patrie, un droit à ſes ſervices. 1467.
Les circonſtances paroiſſoient lui promettre que ſes offres ſeroient goûtées. Il s'adreſſoit à un monarque d'un génie actif, aſſez bon juge lui-même d'une entrepriſe maritime, & flatté de protéger toutes les tentatives qui avoient pour objet de découvrir de nouvelles terres. Ses ſujets étoient les plus habiles navigateurs de l'Europe, & les moins capables de ſe laiſſer effrayer par la nouveauté ou la hardieſſe d'une expédition maritime. L'habileté de Colomb dans la navigation, & ſes qualités perſonnelles étoient bien connues en Portugal ; l'une ſuffiſoit pour empêcher qu'on ne regardât ſon projet comme tout-à-fait chimérique, & les autres ne permettoient pas de ſe défier de la droiture de ſes intentions. Le roi l'écouta donc avec bonté, & renvoya l'examen de ſon plan à Diégo Ortiz, évêque de Ceuta, & à deux médecins juifs, eſtimés pour leurs connoiſſances dans la coſmographie, & qu'il avoit coutume de conſulter dans les affaires de ce genre. L'ignorance avoit empêché les Génois d'adopter le projet de Colomb, à Liſbonne ; il eut à combattre un ennemi non moins redoutable, le préjugé. Les perſonnes, dont les ſuffrages devoient décider cette queſtion, dirigeoient, depuis long-tems, tous les projets de la navigation des Portugais, &

avoient donné le conseil de chercher pas-
1467. sage aux Indes par la route opposée à celle que Colomb indiquoit comme la plus courte & la plus sûre. Ils ne pouvoient par conséquent approuver son plan, sans recevoir la double mortification de condamner leur propre théorie, & de reconnoître la supériorité de l'étranger. Après l'avoir fatigué de questions insidieuses, & d'objections sans nombre, dans la vue de lui faire expliquer son projet, avec assez de détail pour le connoître à fonds, ils différerent de prononcer un jugement définitif, & en même-tems ils conspirerent pour lui enlever la gloire & les avantages qui pouvoient lui revenir du succès de son entreprise, en conseillant au roi de faire partir un vaisseau qui devoit l'exécuter, en suivant la route que Colomb avoit indiquée. Le roi Jean, oubliant en cette occasion les sentimens d'un souverain, eut la bassesse d'adopter ces perfides conseils ; mais le pilote choisi pour suivre le plan de Colomb, n'avoit ni le génie, ni le courage de l'inventeur. Ayant trouvé des vents contraires, & n'appercevant aucune marque du voisinage de terres, il se laissa effrayer, & retourna à Lisbonne, décriant le projet comme extravagant autant que dangereux (1).

(1) *Vie de Colomb*, *chap. XI.* Herrera, *decad.* 1, *Lib. I*, *chap.* 7.

Colomb

Colomb ayant découvert cette trahiſon, en reſſentit l'indignation naturelle à une ame franche ; & dans la chaleur de ſon reſſentiment, il ſe détermina à n'avoir plus aucune rélation avec une nation capable d'un ſi indigne procédé. Il quitta ſur le champ le Portugal, & aborda en Eſpagne vers la fin de l'année 1484. Comme il pouvoit déſormais choiſir en liberté le patron qu'il croiroit le plus diſpoſé à approuver & à exécuter ſon plan, il réſolut de le propoſer lui-même à Ferdinand & Iſabelle qui gouvernoient alors les royaumes unis de Caſtille & d'Arragon. Mais connoiſſant déjà, par ſon expérience, toute l'incertitude du ſuccès d'une pareille démarche auprès des rois & de leurs miniſtres, il prit la précaution d'envoyer en Angleterre ſon frere Barthelemi à qui il avoit communiqué toutes ſes idées, pour négocier en même-tems l'exécution de ſon projet auprès d'Henri VII, un des princes de l'Europe les plus inſtruits & les plus puiſſans.

1467.

Il quitte le Portugal, & paſſe en Eſpagne.

1484.

Il envoie ſon frere en Angleterre.

Ce n'étoit pas ſans raiſon que Colomb craignoit que ſes propoſitions ne fuſſent pas admiſes à la cour d'Eſpagne. Cette puiſſance étoit alors engagée dans une guerre difficile avec le royaume de Grenade, le ſeul état qui reſtât aux Maures ſur le continent. Le caractere circonſpect & défiant de Ferdinand donnoit à ce prince de l'éloignement pour les projets hardis

Obſtacles qu'il trouve en Eſpagne.

& ſinguliers. Iſabelle, avec un eſprit plus
1484. élevé & plus entreprenant, étoit obligée de ſuivre les impreſſions de ſon époux. Les Eſpagnols n'avoient fait juſques-là aucun effort pour étendre leur navigation au-delà de ſes anciennes limites. Ils avoient vu les découvertes étonnantes des Portugais ſans chercher à les imiter. La guerre avec les Maures fourniſſoit un champ vaſte à l'activité de la nation, & à ſon amour pour la gloire. Avec des circonſtances ſi défavorables il étoit impoſſible à Colomb d'obtenir une déciſion prompte chez un peuple lent & circonſpect. Son caractere étoit cependant admirablement aſſorti à celui de la nation dont il ſollicitoit la confiance & la protection. Il étoit grave & poli dans ſon maintien, réſervé dans ſes paroles & ſes actions, irréprochable dans ſes mœurs,
1467. & obſervateur exact de tous les devoirs & de toutes les pratiques de la religion. Des qualités ſi reſpectables lui concilierent pluſieurs amis, & lui acquirent une eſtime ſi générale, que malgré la ſimplicité de ſon extérieur, convenable à la médiocrité de ſa fortune, il ne fut pas regardé comme un aventurier à qui l'indigence eût fait imaginer quelque projet chimérique, mais comme un homme dont les propoſitions méritoient une ſérieuſe attention.

Son projet eſt examiné par des juges ignorans.

Ferdinand & Iſabelle, quoiqu'entiérement occupés de la guerre contre les Maures écouterent Colomb avec aſſez d'intérêt

pour ſe déterminer tout de ſuite à charger Ferdinand de Talavera, confeſſeur de la reine, de l'examen de ſon projet. Le confeſſeur conſulta ceux de ſes compatriotes qu'il jugeoit les plus capables de prononcer ſur un pareil ſujet. Mais les connoiſſances avoient fait alors ſi peu de progrès en Eſpagne que ces prétendus philoſophes, choiſis pour décider d'une affaire de cette importance, ignoroient juſqu'aux premiers principes ſur leſquels Colomb fondoit ſes conjectures & ſes eſpérances. Quelques-uns d'entr'eux, égarés par de fauſſes notions ſur la fignre & la grandeur de la terre, prétendirent qne le voyage qu'on propoſoit ne pouvoit s'exécuter en moins de trois années. D'autres ſoutenoient ; ou que Colomb trouveroit l'Océan ſans bornes, ſelon l'opinion de quelques Anciens, ou qu'en marchant toujours droit à l'oueſt il arriveroit à un point où la figure convexe de la terre le mettroit dans l'impoſſibilité de revenir ſur ſes pas, & qu'il périroit infailliblement, en tentant vainement d'ouvrir une communication entre les deux hémiſpheres que la nature avoit ſéparés pour toujours. Quelques-uns mêmes de ces juges, ſans daigner entrer dans aucune diſcuſſion, rejeterent le projet d'après la maxime par laquelle l'ignorance & la puſillanimité ſe ſont excuſées dans tous les tems, « que c'eſt une grande » préſomption à un particulier de ſuppo-

1467.

» ser qu'il posséde lui seul des connoissan-
1467. » ces supérieures à celles de tout le reste » du genre humain. » Ils ajoutoient que si les contrées que Colomb se proposoit de découvrir existoient réellement, elles n'auroient pu demeurer ignorées depuis si long-tems, & que les lumieres & la sagacité des siécles précédents n'auroient pas laissé la gloire de les découvrir à un pilote obscur & à un Génois.

Il falloit toute la patience & toute l'adresse de Colomb pour suivre sa négociation avec des hommes si prévenus. Il avoit à combattre non-seulement l'obstination de l'ignorance, mais l'orgueil du faux savoir, avec lequel il est bien plus difficile de traiter. Après beaucoup de conférences, & cinq années inutilement employées à instruire ses juges, & à répondre à leurs objections, Talavera fit enfin à Ferdinand & Isabelle un rapport si peu favorable, que l'un & l'autre déclarerent à Colomb que, jusqu'à ce que la guerre avec les Maures fût tout-à-fait terminée, il leur étoit impossible de s'engager dans aucune autre entreprise qui demandât quelque dépense.

Quelque précaution qu'on prît pour adoucir la dureté de ce refus, Colomb crut son projet rejetté pour toujours. Mais, heureusement pour le genre humain, la supériorité de génie qui rend un homme capable de former une entreprise extraordinaire & hardie est communé-

ment accompagnée d'un enthousiasme assez ardent pour n'être ni refroidi par les délais, ni rebuté par les obstacles. C'étoit-là le caractere de Colomb. Il sentit vivement le coup qu'on venoit de lui porter; mais en se retirant, sur le champ, d'une cour qui l'avoit amusé si long-tems de vaines espérances, sa confiance dans la vérité de son systême ne diminua point, & son desir de la démontrer par l'expérience n'en fut que plus ardent. Après avoir sollicité, sans succès, la protection des souverains, il s'adressa aux ducs de Medina Sidonia, & de Medina Celi qui, quoique simples sujets, étoient assez puissans & assez riches pour mettre son projet à exécution. Mais cette tentative ne lui réussit pas mieux; car ces seigneurs, soit qu'ils ne fussent pas plus convaincus, par les argumens de Colomb, que leurs souverains, soit qu'ils craignissent de blesser l'orgueil de Ferdinand, refuserent de seconder une entreprise que le monarque avoit rejettée (1).

1467.

Négociation de son frere en Angleterre.

Au chagrin que Colomb ressentoit du mauvais succès de ses tentatives, se joignit l'inquiétude que lui causoit l'ignorance où il étoit du destin de son frere Barthelemi, qu'il avoit envoyé à la cour de Londres, & dont il n'avoit aucune nouvelle. Le vaisseau qui portoit Barthelemi

(1) *Vie de Colomb, chap. 13.* Herrera, *decad. 1, Lib. 1, c. 7.*

avoit été pris par des pirates, & lui-
1467. même dépouillé de tout, étoit demeuré captif pendant plusieurs années. A la fin il avoit trouvé le moyen de s'échapper, & étoit arrivé à Londres, mais dans une telle indigence, qu'il fut obligé, pendant long-tems, de dessiner, & de vendre des cartes, jusqu'à ce qu'il eût gagné assez d'argent pour s'habiller décemment, & se présenter à la cour. Enfin il parvint à mettre les offres de son frere sous les yeux du roi qui, malgré son extrême économie, & sa défiance pour toute entreprise dispendieuse & nouvelle, accueillit le projet de Colomb plus favorablement que n'avoit fait jusques-là aucun des princes à qui il avoit été présenté.

Colomb entrevoit quelque espérance en Espagne.

Cependant Colomb, ignorant ce qu'étoit devenu son frere, & n'ayant plus aucune espérance de la part de l'Espagne, étoit déterminé à aller lui-même en Angleterre. Il se préparoit à partir, & avoit disposé de ses enfans pour le tems de son absence, lorsque Juan Perès, prieur du couvent de Rabida, près de Palos, où les fils de Colomb avoient été élevés, le sollicita vivement de différer son voyage de quelques jours. Ce religieux étoit très-attaché à Colomb, dont il avoit eu plusieurs occasions de connoître les talens & la vertu. Soit par curiosité, soit par amitié, il se livra à un examen suivi de son systême, conjointement avec un médecin du voisi-

nage, habile dans les mathématiques. Cet examen les convainquit si pleinement de la solidité des principes d'où partoit Colomb, & de la probabilité du succès, que Perès, voulant conserver à sa patrie la gloire & les avantages de cette grande entreprise, se hasarda d'écrire à Isabelle, la conjurant d'examiner l'affaire de nouveau avec l'attention qu'elle méritoit. 1467.

Isabelle fut frappée des représentations d'un homme qu'elle respectoit. Elle fit dire à Perès de se rendre, sur le champ, au bourg de Santa-Fé, où la Cour s'étoit établie pendant le siége de Grenade, & où elle vouloit conférer avec lui, sur le sujet important auquel Perès la rappelloit. Le premier effet de cette entrevue fut une invitation obligeante à Colomb de revenir à la Cour, & un présent d'une petite somme pour les dépenses de son voyage. On flattoit alors que la guerre avec les Maures seroit bientôt heureusement terminée par la prise de Grenade, & que la nation alloit être plus en état de s'engager dans de nouvelles entreprises. Cette circonstance, jointe aux marques de bonté que la reine venoit de donner à Colomb, encouragea ses amis à se montrer avec plus confiance, & à favoriser son projet plus ouvertement qu'auparavant. Les principaux de ses protecteurs étoient Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances de Castille, & Louis Santangel, receveur des 1491.

revenus eccléſiaſtiques en Arragon. Leur
1491. zèle à ſeconder cette grande entrepriſe mérite, à leur nom, une place honorable dans l'hiſtoire. Ils firent connoître Colomb à pluſieurs perſonnes du haut rang, qu'ils intéreſſerent vivement en ſa faveur.

Il eſt de nouveau découragé.

Mais il n'étoit pas aiſé de perſuader Ferdinand. Sa froide & défiante prudence lui faiſoit encore regarder le projet comme extravagant; & pour rendre inutile le zèle des partiſans de Colomb, il employa, dans cette nouvelle négociation, quelques-uns des perſonnes qui avoient déjà prononcé contre lui. Au grand étonnement de ces juges prévenus, Colomb parut devant eux, avec la même confiance, & auſſi peu diſpoſé à ſe relâcher en rien de ſes premieres demandes. Il propoſoit d'armer une petite flotte, ſous ſon commandement, & vouloit le titre de vice roi perpétuel, & héréditaire de toutes les mers & de toutes les terres qu'il découvriroit, avec le dixieme des profits qu'elles rapporteroient, en propriété pour lui & ſes deſcendans. En même tems il offrit d'avancer le huitieme de la dépenſe de l'armement, à condition qu'il auroit une portion porportionnelle dans les bénéfices de l'entrepriſe. Si elle échouoit, il ne demandoit aucune récompenſe. Au lieu d'enviſager cette conduite comme une forte preuve de la conviction où il étoit de la vérité de ſon ſyſtême, & d'admirer la magnanimité qui après tant

de délais & de refus, lui faisoit soutenir ses demandes à la même hauteur, les personnes qui traitoient avec Colomb se mirent à calculer mesquinement les frais de l'expédition & la valeur de la récompense. La dépense quelque modérée qu'elle fût, étoit, disoient-ils, considérable pour l'état des finances du royaume. Les honneurs, & les émolumens que demandoit Colomb, étoient exorbitants, quelqu'heureux que fût le succès; & si ses espérances étoient trompées, de si magnifiques dons, faits à un aventurier, paroîtroient inconsidérés & ridicules. Sous ces dehors imposans de prudence & de précaution, leur opinion parut si plausible, & fut si vivement soutenue par Ferdinand, qu'Isabelle abandonna tout-à-fait Colomb, & rompit brusquement la négociation qu'elle avoit reprise avec lui. 1491.

Cet événement fut plus mortifiant pour Colomb, que tous les dégoûts qu'il avoit éprouvés jusqu'alors. Son rappel à la Cour avoit fait renaître ses espérances, & lui avoit fait croire que ses travaux touchoient à leur fin. Il retomboit dans l'incertitude. Toute la fermeté de son esprit lui suffit à à peine pour soutenir ce revers inattendu; il se retira le cœur navré, & ne vit plus d'autre ressource que de partir pour l'Angleterre, comme il l'avoit d'abord projeté.

Vers ce tems-là Grenade se rendit. Ferdinand & Isabelle y firent leur entrée en

triomphe, & prirent ainſi poſſeſſion d'une
1492. ville, dont la conquête chaſſoit, du cœur
de leurs royaumes, une puiſſance ennemie, & les rendoit maîtres de toutes les provinces qui s'étendent du pied des Pyrénées juſqu'aux frontieres du Portugal. Comme les ſuccès donnent aux eſprits une ardeur qui les éleve & les enhardit, Quintanilla & Santangel, les patrons de Colomb, toujours vigilants & adroits, ſaiſirent ce moment favorable pour faire un dernier effort auprès d'Iſabelle. Après avoir témoigné quelque ſurpriſe de la voir héſiter ſi long-tems à encourager le plus beau projet qui eût jamais été propoſé à aucun monarque, elle qui avoit toujours protégé toutes les grandes entrepriſes, ils lui repréſenterent que Colomb étoit un homme d'un jugement ſain, & d'un caractere irréprochable, parfaitement capable, par ſon expérience dans l'art de la navigation, & par ſes connoiſſances dans la coſmographie, de ſe faire des idées juſtes de la ſtructure du globe & de la ſituation de ſes différentes parties; qu'en offrant de riſquer lui-même ſa vie & ſa fortune dans l'exécution de ſon plan, il donnoit la preuve la plus déciſive de la force de ſa conviction, & de la réalité de ſes eſpérances; que la ſomme qu'il demandoit, pour équiper une flotte, étoit fort peu de choſe, & que les avantages qui pouvoient en revenir étoient immenſes;

qu'il n'exigeoit d'autres récompenses de sa découverte & de ses travaux que celles 1492.
que fourniroient les contrées mêmes qu'il espéroit de découvrir ; qu'autant étoit digne de la magnanimité d'Isabelle d'étendre la sphere des connoissances humaines, & d'ouvrir une route à des pays inconnus, autant sa piété trouveroit de satisfaction après avoir rétabli la foi chrétienne dans les provinces d'où elle avoit été si long-tems bannie, à découvrir un nouveau monde auquel elle feroit porter la lumiere des célestes vérités, & le bonheur qui en est la suite ; que si elle ne se décidoit pas sur le champ, l'occasion seroit pour jamais perdue : enfin, que Colomb se disposoit à porter ailleurs ses offres ; que quelqu'autre prince, plus heureux ou plus hardi, les accepteroit, & que l'Espagne déploreroit éternellement la fatale timidité qui l'avoit privée de la gloire & des avantages qui lui étoient offerts.

Ces puissantes raisons, présentées par des personnes d'un si grand poids, & dans un moment si choisi, produisirent tout leur effet. L'incertitude & les craintes d'Isabelle se dissiperent. Elle ordonna, tout de suite, qu'on fît revenir Colomb, annonça la résolution où elle étoit d'accepter toutes les conditions qu'il avoit mises lui-même à son traité ; &, regretant que le mauvais état de ses finances ne lui permît pas d'y puiser, elle offrit généreuse-

1492. ment ses diamans en gage, pour se procurer l'argent nécessaire aux préparatifs de l'expédition. Santangel, dans le transport de sa reconnoissance, baisa la main de la reine : &, pour la dispenser d'avoir recours à l'expédition désagréable quelle proposoit, il s'engagea à avancer, sur le champ, la somme dont on auroit besoin (1).

Conditions de l'accord qu'il fait avec l'Espagne.

Colomb avoit déjà fait plusieurs lieues dans la route qui alloit l'éloigner, pour toujours, de l'Espagne, lorsque le courier d'Isabelle l'atteignit. A la nouvelle de cette révolution inespérée, en sa faveur, il retourna, sur le champ, à Santa-Fé, conservant cependant quelques restes de défiance mêlée avec la satisfaction que lui donnoit son rappel. Mais l'accueil obligeant que lui fit la reine, joint à l'espérance prochaine d'exécuter enfin ce voyage qui étoit, depuis si long-tems, l'objet de ses pensées & de ses desirs, effacerent bientôt le souvenir de tout ce qu'il avoit offert pendant huit années d'incertitudes & de sollications. La négociation fut dès-lors suivie avec autant de promptitude que de facilité, & on signa, le 17 Avril 1492, un traité, dont voici les principaux articles.

1°. Ferdinand & Isabelle, comme souverains de l'Océan, créoient Colomb, grand amiral dans toutes les mers, isles & con-

(1) Herrera, *decad. Lib. I*, *chap.* 8.

tinens qui feroient découvers par lui, office dont il jouiroit, lui & fes héritiers, avec les mêmes droits & prérogatives qui appartenoient à celui de grand amiral de Caftille, dans les limites de fa nouvelle jurifdiction 2°. Colomb étoit nommé vice-roi de toutes les ifles & continens qu'il découvriroit ; mais fi, pour le bien des affaires, il étoit néceffaire d'établir, par la fuite, d'autres gouverneurs, dans chacune de ces contrées, Colomb étoit autorifé à nommer trois perfonnes, dont l'une feroit choifie par Ferdinand & Ifabelle. L'office de vice-roi devoit auffi être héréditaire dans la famille de Colomb 3°, Ferdinand & Ifabelle accordoient à Colomb & à fes héritiers, à perpétuité, le dixieme de tous les profits provenans des productions & du commerce des pays qu'il découvriroit 4°. Si quelque querelle ou procès s'élevoit fur des matieres de commerce dans les pays nouvellement découverts, l'affaire feroit terminée par la feule autorité de Colomb, ou des juges défignés par lui. 5°. Il étoit permis à Colomb d'avancer un huitieme des frais de l'expédition & des fonds du commerce qui s'établiroit ; &, à raifon de cette avance, il retireroit un huitieme du profit (1). 1492.

Quoique le nom de Ferdinand foit joint, dans ce traité, à celui d'Ifabelle, la dé-

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 15. Herrera, *decad.* *Lib. I*, *chap.* 9.

1492. fiance de ce prince étoit encore si forte, qu'il refusa de prendre aucune part à l'entreprise, en sa qualité de roi d'Aragon ; & comme toute la dépense devoit être fournie par la couronne de Castille, Isabelle réserva à ses sujets un droit exclusif sur tous les profits que pouvoit procurer, dans la suite, un heureux succès.

Préparatifs pour son voyage.

Dès que le traité fut signé, Isabelle sembla vouloir, non-seulement faire oublier à Colomb les dégoûts qu'il avoit essuyés, mais encore réparer le tems qu'on lui avoit fait perdre, en pressant elle-même les préparatifs de l'expédition avec la plus grande activité. Le 12 mai, tout ce qui dépendoit de ses ordres se trouva prêt, & Colomb se rendit chez le roi & la reine, pour recevoir leurs dernieres instructions. Ils s'en remirent à sa sagesse pour les détails de l'exécution ; mais, afin d'éviter de donner aucun ombrage au Portugal, ils lui défendirent absolument d'approcher d'aucun des établissemens Portugais sur la côte de Guinée, ni d'aucun des pays sur lesquels cette nation réclamoit quelque droit pour les avoir découverts. Isabelle avoit fait armer les vaisseaux dont Colomb devoit prendre le commandement, dans le port de Palos, petite ville maritime de la province d'Andalousie. Comme le prieur Perès, à qui Colomb avoit déjà tant d'obligations, résidoit dans le voisinage, ce bon ecclésiastique le servit enco-

re utilement de son crédit, auprès des habitans, non-seulement en obtenant d'eux ceux qui lui manquoit des fonds qu'il s'étoit engagé à fournir, mais en déterminant plusieurs d'entr'eux à faire le voyage. Les principaux de ces associés de Colomb furent trois freres du nom de Pinson, riches & bons marins, qui voulurent bien risquer leur vie & leur fortune avec lui. 1492.

Cependant, malgré tous les efforts d'Isabelle & de Colomb, l'armement ne répondit guere ni à la dignité de la nation, ni à l'importance de l'objet. Il consistoit en trois vaisseaux seulement, dont le plus grand étoit d'un port très-peu considérable. Il étoit commandé par Colomb, comme amiral, qui lui donna le nom de *Sainte-Marie*, en l'honneur de la Vierge, pour laquelle il avoit une dévotion particuliere. Martin Pinson commandoit le second, appellé *la Pinta*, & avoit son frere François pour pilote. Le troisieme, appellé *la Nigna*, avoit pour capitaine Yanes Pinson. Ces deux derniers étoient très-petits, & n'étoient plutôt que de grandes chaloupes. Cette escadre, si on peut lui donner ce nom, étoit approvisionnée pour douze mois, & portoit quatre vingt-dix hommes, la plûpart matelots, avec quelques aventuriers qui suivoient la fortune de Colomb, & quelques gentilshommes de la Cour d'Isabelle, chargés de l'accom-

pagner. Enfin toute cette dépenſe, qui avoit
1492. ſi fort effrayé la Cour d'Eſpagne, & qui avoit retardé ſi long-tems la négociation de Colomb, ne paſſoit pas quatre mille livres ſterling (environ quatre vingt-dix mille livres de France.)

L'art de la conſtruction étoit encore dans l'enfance au quinzieme ſiécle. Les vaiſſeaux n'étoient faits que pour des voyages très-courts où l'on ne s'écartoit point des côtes. On peut dire que le courage & le génie entreprenant de Colomb éclata ſurtout dans la confiance avec laquelle il ſe haſardoit, avec des navires ſi peu propres à une longue navigation, dans des mers inconnues, ſans cartes pour le guider, ſans connoiſſance des courans, ſans expérience antérieure des dangers qu'il avoit à craindre. Mais ſon empreſſement à accomplir le grand projet, qui depuis ſi long-tems, occupoit toutes ces penſées, lui fit oublier, ou compter pour rien toutes ces circonſtances qui auroient arrêté un eſprit moins audacieux que le ſien. Il preſſa les préparatifs de ſon voyage avec tant d'ardeur, & fut ſi bien ſecondé par les perſonnes qu'Iſabelle avoit chargées de cette affaire, qu'il fût bientôt en état de partir. Mais, comme il étoit plein de ſentiments de religion, il ne voulut pas s'embarquer pour une expédition ſi dangereuſe, & dont un des grands objets étoit d'étendre la foi chrétienne, ſans avoir imploré par un acte

public de dévotion, la direction & la protection du ciel. Pour accomplir ce devoir, lui-même, & tous ceux qui partoient avec lui, allerent en procession solemnelle, à l'église du monastere de Rabida, où, après s'être confessés, & avoir reçu l'absolution, ils communierent des mains du prieur Perès, qui joignit ses prieres aux leurs, pour le succès d'une entreprise qu'il avoit protégée avec un zèle si actif. 1492.

Son départ d'Espagne.

Le lendemain, au matin, mardi, 3 d'août 1492; un peu avant le lever du soleil, Colomb mit à la voile, en présence d'une foule de spectateurs qui levoient leurs mains au ciel, pour en obtenir une réussite heureuse, qu'ils souhaitoient plus qu'ils ne l'espéroient. Colomb cingla droit aux Canaries, & y arriva sans aucun événement, qui, dans toute autre circonstance, fut digne d'être remarqué; mais dans un voyage dont les suites devoient être si intéressantes, tout attiroit l'attention. Le gouvernail de *la Pinta* se rompit le deuxieme jour de la route. Cet accident allarma les équipages, aussi superstitieux que peu habiles à réparer cet accident, & fut regardé comme un augure assuré du mauvais succès de l'expédition. D'ailleurs, dans le court trajet d'Espagne aux Canaries, on éprouva que les navires étoient si mauvais & si mal en ordre, qu'on jugea qu'ils résisteroient difficilement à une navigation qu'on s'attendoit de- 13 Août.

voir être en même-tems longue & dange-
1492. reuse. Colomb les fit rétablir, de son mieux; &, ayant embarqué des provisions fraîches, il partit de Gomera, l'une des plus occidentales des Canaries, le sixieme jour de septembre.

La route qu'il suit. C'est à cette époque que commence proprement le voyage entrepris pour la découverte du nouveau monde. Car, dès ce moment, Colomb, faisant voile directement à l'ouest, abandonna toutes les routes suivies, jusques-là, par les navigateurs, & se jetta dans mer inconnue jusques-là. Il fit peu de chemin le premier jour, faute de vent; mais le second il perdit de vue les Canaries. Aussi-tôt plusieurs de ses matelots, abattus & consternés, en considérant la hardiesse de leur entreprise, commencerent à déplorer leur sort, & à verser des larmes, comme s'ils ne devoient plus revoir la terre dont ils s'éloignoient. Colomb les rassura par les raisons qui lui faisoient espérer une heureuse réussite, & par la vue des richesses qui les attendoient dans les régions opulentes auxquelles il les conduisoit. Ce découragement, qui se montroit de si bonne heure, fit connoître à Colomb qu'il auroit à combattre, non-seulement les difficultés inséparables d'une entreprise de la nature de celle qu'il tentoit, mais encore celles qui naîtroient de l'ignorance & de la pusillanimité des hommes à qui il avoit affaire; & il reconnut que

l'art de manier les esprits ne lui étoit pas moins nécessaire pour réussir, que tout son courage & toute son habileté dans la navigation. Heureusement pour lui-même, & pour le pays qui l'employoit, il joignoit, à la chaleur d'un homme à projets, des qualités d'une autre espece qui s'y trouvent rarement unies, une grande connoissance des hommes, un esprit insinuant, une persévérance infatigable à suivre un plan, un grand empire sur lui-même; & le talent de diriger & de maîtriser les passions des autres. Ces qualités, qui le rendoient très-propre à commander, étoient accompagnées de toutes les connoissances de son art qui inspirent la confiance dans les dangers. Des navigateurs Espagnols, accoutumés seulement à suivre les côtes de la Méditerranée; ne pouvoient s'empêcher de regarder comme prodigieuse la supériorité que lui donnoient sur eux trente ans d'expérience & d'habitude des pratiques industrieuses des Portugais. Dès qu'il fut en mer, rien ne se fit que par ses ordres. Il veilloit lui-même à l'exécution de toutes les manœuvres; il ne prenoit que quelques heures de sommeil, & ne quittoit pas le pont. Comme il naviguoit dans des mers inconnues avant lui, la sonde, & tous les autres instrumens d'observation, étoient, sans cesse, entre ses mains. D'après l'exemple des navigateurs Portugais, il étoit attentif au mouvement des marées, à la direc-

1492.

Vigilance & attention de Colomb.

1492. tion des courans, au vol des oiseaux ; il observoit les poissons, les plantes marines, & tous les corps flottans sur la mer ; & il receuilloit, dans un journal, toutes ses remarques, avec une exactitude scrupuleuse. Ses équipages ; accoutumés seulement à des voyages très-courts ; ne pouvoient manquer de s'effrayer, à mesure qu'ils s'éloignoient davantage des terres. Colomb s'efforça de leur cacher une partie du chemin qu'ils faisoient. Dans cette vue, quoique le deuxieme jour, après leur départ de Goméra, ils eussent fait dix-huit lieues, Colomb ne leur en compta que quinze, & employa constamment le même artifice. Le 14 septembre, la petite flotte se trouvoit à plus de deux cents lieues à l'ouest des isles Canaries, plus loin de terre qu'aucun vaisseau Espagnol n'avoit été jusqu'alors. Là, nos navigateurs furent frappés d'un phénomene aussi étonnant que nouveau pour eux. L'aiguille aimantée ne se dirigeoit plus exactement à l'étoile polaire, mais à un degré plus ouest, différence qui croissoit à mesure qu'ils avançoient. Cet effet, aujourd'hui familier, quoique sa cause soit demeurée parmi les mysteres de la nature que l'homme n'a pas encore expliqués, remplit de terreur les compagnons de Colomb. Ils se voyoient perdus dans un Océan inconnu & sans bornes, loin de toutes les routes fréquentées. Là, les loix de la nature sem-

Craintes & allarmes de son équipage.

bloient s'altérer, & le ſeul guide qu'elle leur eût donné alloit leur manquer tout-à fait. Colomb, avec autant de préſence d'eſprit que d'adreſſe, inventa, ſur le champ, une explication de ce phénomene qui, ſans le contenter lui-même, parut ſi plauſible à ſes gens que leurs murmures s'appaiſerent, & leur crainte ſe diſſipa. 1492.

Il continua de porter droit à l'oueſt, à-peu-près, ſous la latitude des Canaries. En ſuivant cette route, il trouva les vents aliſés qui ſoufflent conſtamment de l'eſt à l'oueſt entre les tropiques, & ſous quelques degrés de latitude en dehors. Ces vents, toujours fixes, le poufferent, avec une rapidité ſi ſoutenue, qu'il fut rarement néceſſaire d'employer la voile. A environ quatre cents lieue des Canaries, il trouva la mer ſi couverte de plantes, qu'elle reſſembloit à une prairie d'une vaſte étendue, & elles étoient, en quelques endroits, ſi épaiſſes que la marche du vaiſſeau en étoit retardée. Les inquiétudes & les allarmes recommencerent de nouveau. Les matelots imaginerent qu'ils étoient arrivés aux dernieres bornes de l'Océan navigable; que ces herbes épaiſſes alloient les empêcher de pénétrer plus avant; qu'elles cachoient des écueils dangereux, ou une grande étendue de terres ſubmergées. Colomb s'efforça de leur perſuader que l'objet qui les effrayoit devoit plutôt les encourager, comme étant le ſigne du voi-

1492. ſinage de quelque terre. En même-tems un vent frais les dégagea de ces herbes. On vit pluſieurs oiſeaux voltiger autour du vaiſſeau, & diriger leur vol vers l'Oueſt. La troupe abattue reprit courage, & conçut quelque eſpérance.

Ces craintes s'augmentent.

Le premier octobre, l'amiral ſe trouva, ſelon ſon eſtime, à ſept cent ſoixante-dix lieues, à l'oueſt des Canaries ; mais, de peur que ſes compagnons ne fuſſent effrayés de l'étendue du chemin qu'il avoit dejà parcouru, il leur annonça qu'il n'y avoit que cinq cent quatre vingt-quatre lieues de faites, & heureuſement pour Colomb, ſon propre pilote, & ceux des autres vaiſſeaux n'étoient pas aſſez inſtruits, pour pouvoir reconnoître qu'on les trompoit. Ils étoient, depuis trois ſemaines, en mer, toujours avançant ſur la même direction, ſans voir aucune terre, & ils avoient fait beaucoup plus que tous les navigateurs, avant eux, n'avoient tenté ou même jugé poſſible. Leurs pronoſtics de découvertes, tirés du vol des oiſeaux, & d'autres circonſtances les avoient trompés. Les eſpérances de trouver la terre, dont l'artifice de leur commandant les avoit amuſés, ou que leur propre crédulité leur inſpiroit, s'étoient toutes diſſipées, & ſembloient s'éloigner plus que jamais : ces réflexions ſe préſentoient ſouvent à des hommes qui n'avoient d'autre objet d'occupation, ni d'autre matiere de diſcours & de raiſonnement,

que le but & les circonstances de leur expédition. Elles firent, à la fin, une forte impression, d'abord sur les plus ignorans les plus timides, & passant, par dégres, aux plus instruits & aux plus résolus, la terreur se répandit dans les trois vaisseaux. Des murmures sourds on en vint bientôt à des plaintes ouvertes & à une cabale déclarée. Ils s'éleverent contre la crédulité inconsidérée de leurs souverains, qui avoient eus assez de confiance aux vaines promesses, & aux conjectures hasardées d'un misérable étranger, pour risquer la vie d'un grand nombre de leurs sujets à la poursuite d'un plan chimérique. Ils protestoient qu'ils avoient pleinement satisfait à leur devoir, en s'avançant si loin dans une route dont le terme étoit inconnu, & qu'on ne pouvoit les blâmer s'ils refusoient de suivre plus long-tems un aventurier qui les menoit, tête baissée; à une perte certaine; qu'il étoit néceffaire de penser au retour pendant que leurs méchans vaisseaux étoient encore en état de tenir la mer; en même-tems ils annonçoient la crainte où ils étoient que ce retour ne fût désormais fermé, le vent, qui avoit été jusqu'alors favorable à leur route, rendant impossible une navigation dans la direction opposée. Tous convenoient qu'il falloit contraindre Coloub de prendre un parti auquel tenoit le salut commun. Quelques-uns des plus audacieux proposerent, 1492.

1492. comme un moyen de se débarrasser de ses remontrances, de le jetter à la mer, persuadés qu'à leur retour en Espagne, la mort d'un aventurier, qui avoit manqué son projet, n'exciteroit ni intérêt ni curiosité.

Adresse de Colomb à les calmer.

Colomb sentit parfaitement tout le danger de sa situation. Il avoit remarqué, avec douleur ; les funestes effets de l'ignorance & de la crainte, dans le mécontentement de sa troupe, & il voyoit une révolte près d'éclater. Il conserva cependant toute sa présence d'esprit. Il feignit d'ignorer leurs complots. Malgré l'agitation & l'inquiétude de son ame, il se montra toujours avec un visage gai, & affecta la satisfaction d'un homme content des succès qu'il a déjà eus, & qui en attend de plus grands encore. Quelquefois il employoit l'adresse & les insinuations pour adoucir les esprits. D'autres fois il les attaquoit par l'ambition ou l'avarice, en leur faisant de magnifiques peintures de la renommée & des richesses qu'ils alloient acquérir. En d'autres momens il prenoit le ton de l'autorité, & les menaçoit de l'indignation de leurs souverains, si, par leur lâche conduite, ils faisoient avorter une entreprise si noble, dont le but étoit d'étendre la gloire de Dieu, & d'élever le nom Espagnol au-dessus de toutes les nations de la terre. Ces gens grossiers, au milieu même de leurs emportemens séditieux,

ditieux, étoient contenus puissamment par les paroles d'un homme qu'ils étoient accoutumés à respecter. Non-seulement il réprima ainsi les excès auxquels ils étoient près de s'emporter, mais il leur persuada de s'abandonner encore quelque-tems à sa conduite. 1492.

Nouvelles alarmes.

A mesure qu'ils avançoient, les apparences du voisinage de la terre sembloient plus certaines, & rendoient l'espérance plus vive. Des oiseaux commençoient à paroître en troupe, volant au sud-ouest. Colomb, suivant encore en cela l'exemple des navigateurs portugais que le vol des oiseaux avoit guidés dans leurs découvertes, changea sa direction, & porta au sud-ouest. Mais, après avoir tenu plusieurs jours cette nouvelle route, sans succès, & ne voyant, depuis un mois entier, que le ciel & l'eau, les matelots perdirent tout-à-fait l'espérance. La crainte se réveilla avec plus de force; l'impatience, la rage, le désespoir éclaterent sur tous les visages. Toute subordination fut perdue. Les officiers qui avoient, jusques-là, partagé la confiance de Colomb dans le succès de l'entreprise, & avoient soutenu son autorité, se rangerent du côté de l'équipage. On s'assemble tumultueusement sur le pont; on fait des plaintes & des menaces à l'amiral; on exige qu'il reprenne, sur le champ, la route d'Europe. Colomb vit bien qu'il seroit inutile d'essa-

Dangers d'une révolte.

1492. yer encore & les insinuations, & les raisons qui n'auroient point d'effet, après avoir été employées si souvent, & qu'il étoit impossible de ramener, par le motif de la gloire, des hommes en qui la crainte avoit éteint tout sentiment généreux. Il sentit que ni la douceur ni la sévérité ne pouvoient plus appaiser une révolte devenue si violente & si générale. Il se vit donc forcé de composer avec des passions auxquelles il ne pouvoit plus commander, & de laisser un libre cours à un torrent trop impétueux, pour être arrêté par aucune digue. Il promit solemnellement à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigoient de lui, pourvu qu'ils continuassent de le suivre, & de lui obéir encore trois jours, les assurant que si, dans cet intervalle, on ne voyoit point terre, il abandonneroit son entreprise pour retourner en Espagne (1).

Situation critique où se trouve Colomb.

Quelqu'animés que fussent les gens de Colomb, & quelqu'impatience qu'ils eussent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables. Mais Colomb lui-même ne hasardoit pas beaucoup, en se bornant à un terme si court. Les signes les moins équivoques & les plus nombreux annonçoient la terre. Depuis quelques jours la ligne prenoit fond, & rapportoit des matieres qui donnoient la même indication.

Apparences flatteuses du succès.

(1) Oviedo, *Hist. apud Ramusium*, vol. 3 p. 81.

Les troupes d'oiseaux étoient en plus grande quantité, & composées non-seulement d'oiseaux de mers ; mais encore d'espèces qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de terre. L'équipage de *la Pinta* apperçut un roseau flottant qui sembloit fraîchement coupé, & une piéce de bois travaillée de main d'homme. Les gens de *la Nigna* pêcherent une branche d'arbre flottante avec des baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du soleil prenoient un aspect différent. L'air étoit plus doux & plus chaud, & durant la nuit le vent devenoit inégal & variable. Colomb fut si persuadé, par toutes ces remarques, qu'il étoit près de terre, que le soir du onzieme jour d'octobre, après une priére générale, pour obtenir de Dieu un heureux succès, il fit carguer toutes les voiles, tenir les trois vaisseaux en panne, & veiller toute la nuit, de peur d'être jetté à la côte. Dans ce moment de crise & d'attente, personne ne ferma les yeux. Tous resterent sur le pont, le regard attaché sur le côté où l'on espéroit découvrir cette terre desirée depuis si long-tems.

1492.

Vers les dix heures du soir, Colomb, étant sur le château-d'avant, observa une lumiere, à quelque distance, & tirant à part Pierre Guttieres, page de la reine, il la lui montra. Guttieres la distingua fort bien, & appellant Salcedo commissaire de l'escadre, tous trois reconnurent qu'elle

On découvre la terre.

étoit en mouvement comme fi elle étoit
1492. portée d'un lieu à un autre. Un peu après minuit on entendit crier *terre*, *terre* de *la Pinta*, qui étoit toujours en tête des autres navires ; mais on avoit été fi fouvent trompé par des apparences, qu'on y croyoit plus difficilement, & qu'on attendoit le jour, dans toute l'agitation que donnent à la fois l'inquiétude & l'impatience. Le jour arriva enfin, & les doutes & les
Vendredi, 12 d'Octobre. craintes s'évanouirent. On vit diftinctement à deux lieues au nord une ifle plate & verdoyante, garnie de bois, arrofée de plufieurs ruiffeaux, & qui préfentoit tous les fignes d'un pays délicieux. La troupe de *la Pinta* commença à chanter le *Te Deum*, pour remercier Dieu, & les équipages des deux autres navires fe joignirent à elle dans cet acte de piété. On verfoit des larmes de joie ; on fe félicitoit mutuellement. Les actions de graces qu'on rendit au ciel furent fuivies de la réparation qu'on devoit au commandant. Les Efpagnols fe jetterent aux pieds de Colomb avec toutes les marques du repentir qu'ils avoient de leur faute, & du refpect qu'il leur infpiroit. Ils lui demanderent pardon de leur ignorance, de leur incrédulité & de leur infolence, qui lui avoient caufé tant de peines & d'inquiétudes, & qui avoient mis tant d'obftacles à l'exécution d'un plan auffi bien concerté que le fien ; paffant enfin d'une extrémité

à l'autre, l'homme que, tout à l'heure, ils avoient menacé & insulté, ils le regarderent, dans la chaleur de leur admiration, comme inspiré par le ciel, & doué d'une sagacité & d'un courage plus qu'humains pour l'accomplissement d'un dessein si fort audessus des idées de tous les siécles précédens. 1492.

Premiere entrevue avec les Naturels du pays.

Au lever du soleil, toutes les chaloupes garnies d'hommes, & armées, s'avancerent vers l'isle, enseignes déployées, au son d'une musique militaire, & avec tout l'appareil guerrier. A mesure qu'on approchoit de la côte, on la voyoit se couvrir d'habitans, attirés par la nouveauté du spectacle, & dont les attitudes & les gestes exprimoient l'étonnement & l'admiration des objets extraordinaires qui frappoient leurs yeux. Colomb fut le premier Européen qui mit le pied dans le nouveau monde qu'il venoit de découvrir. Il débarqua richement habillé, l'épée à la main, ses compagnons à sa suite; tous baiserent la terre, après laquelle ils soupiroient depuis si long-tems. Ils éleverent un crucifix, & se prosternant, remercierent Dieu du succès heureux de leur voyage. Ils prirent ensuite solemnellement possession du pays pour la Couronne de Castille & de Léon, avec toutes les formalités que les Portugais avoient coutume d'observer dans les découvertes qu'ils faisoient (1).

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 22, 23. Herrera, *decad* 1, *Lib.* I, *chap.* 13.

1492. Leur étonnement réciproque.

Pendant toutes ces cérémonies les Espagnols étoient environnés d'un grand nombre de naturels du pays, qui regardoient en silence, & avec admiration, des actions auxquelles ils ne comprenoient rien, & dont ils ne prévoyoient pas les suites. L'habillement des Espagnols, la blancheur de leur peau, leur barbe, leurs armes, tout les étonnoit. Ces grandes machines sur lesquelles ces étrangers venoient de traverser l'Océan, qui sembloient se mouvoir sur les eaux avec des aîles, & qui portoient au loin un bruit terrible, semblable à celui du tonnerre, & accompagné d'éclairs & de fumée, les frapperent d'une telle terreur, qu'ils commencerent à respecter leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur; & comme des enfans du soleil descendus pour visiter la terre.

Les Européens n'étoient guere moins étonnés des objets qu'ils avoient sous les yeux. L'herbe, les arbustes, les arbres étoient différens de ceux d'Europe. Le sol paroissoit de bonne qualité, mais ne présentoit presqu'aucune marque de culture. Le climat sembloit chaud aux Espagnols eux-mêmes, quoiqu'extrêmement agréable. Les habitans étoient dans toute la simplicité de la nature, entiérement nuds; leurs cheveux noirs, longs & droits flottoient sur leurs épaules, ou étoient attachés en tresses autour de leur tête. Ils n'avoient point de barbe, & tout le reste de leur

corps étoit abfolument fans poil. Leur teint étoit de couleur de cuivre foncé ; leurs traits finguliers plutôt que défagréables ; leur phyfionomie douce & timide. Leurs vifages, & d'autres parties de leur corps étoient bizarrement peints de couleurs éclatantes. La crainte les tint d'abord dans la réferve ; mais bientôt ils fe familiariferent avec les Efpagnols, & reçurent d'eux, avec des tranfports de joie, des grelots, des grains de verre, & d'autres bagatelles, pour lefquelles ils donnerent, en échange, quelques provifions, & du fil de coton, la feule marchandife, de quelque valeur, qu'ils puffent fournir. Vers le foir, Colomb retourna à fes vaiffeaux, accompagné par un grand nombre d'infulaires, dans leurs bâteaux, qu'ils appelloient *canots*, fait d'un feul tronc d'arbre, mais qu'ils manioient avec une adreffe furprenante. Ainfi, dans cette premiere entrevue des habitans du nouveau monde avec ceux de l'ancien, tout fe paffa en témoignages d'amitié, & à la fatisfaction des uns & des autres ; ceux-ci éclairés & ambitieux, fe formant déjà de grandes idées des avantages qu'ils pouvoient retirer de ces nouvelles régions ; les premiers, fimples & fans défiance, ne prévoyant pas les calamités & la défolation qui s'approchoient de leur contrée.

1492.

Colomb, qui prit, dès-lors, les titres & l'autorité d'amiral & de vice-roi, ap-

Colomb prend les

1492. pella l'isle qu'il venoit de découvrir ; *San-Salvador*. Elle est plus connue sous le nom de *Guanahani*, que les Naturels lui donnoient. C'est l'une des isles *Lucayes* ou de *Bahama*. Elle est située à plus de trois milles à l'ouest de Gomera, d'où la petite escadre avoit pris son point de départ ; & seulement de quatre degrés plus méridionale, ce qui prouve combien peu Colomb s'étoit écarté de la route à l'ouest qu'il avoit voulu suivre comme la plus propre à le conduire au but qu'il se proposoit.

titres d'amiral & de vice-roi.

Il s'avance vers le sud.

L'Amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'isle. La pauvreté des habitans lui fit juger que ce n'étoit pas là le riche pays qu'il cherchoit. Mais toujours, d'après la théorie qu'il s'étoit faite sur la situation des régions les plus orientales de l'Asie, il conclud que San-Salvador étoit une des isles que les géographes décrivoient comme située dans le vaste Océan qui baigne les côtes de l'Inde (1). Ayant observé que la plûpart de ces insulaires portoient de petites plaques d'or comme ornement à leurs narines, il s'enquit soigneusement du lieu d'où ils tiroient ce précieux métal. Ils lui montrerent le sud, & lui firent comprendre, par signes, que l'or abondoit dans les pays situés dans cette direction. Il se détermina donc à y diriger sa route, ne doutant pas qu'il ne trouvât ces opulentes régions, qui étoient le but de son voyage, & qui pouvoient le dédomma-

(1) Pet. Mart. *Epist.* 135.

ger des peines qu'il avoit ſoufferte, & des dangers qu'il avoit courus. Il prit avec lui, ſept des Naturels de San-Salvador, pour lui ſervir de guides & d'interpretes, lorſqu'ils auroient appris un peu d'eſpagnol, & ces hommes ſimples regarderent comme une diſtinction le choix qu'il fit d'eux pour l'accompagner. 1492.

Il découvrit différentes iſles, & prit terre à trois des plus conſidérables auxquelles il donna les noms de *Sainte-Marie de la Conception*, *de Ferdinand & d'Iſabelle*. Mais comme le ſol, les productions, les habitans y étoient les mêmes qu'à San-Salvador, il ne s'arrêta dans aucune. Il s'informoit par-tout d'où venoit l'or, & recevoit par-tout la même réponſe, qu'il étoit apporté du ſud. En ſuivant la même direction, il découvrit, bientôt après, une contrée d'une grande étendue, non plate comme les iſles qu'il avoit déjà viſitées, mais d'un terrein inégal, ſemé de collines & de montagnes, de rivieres, de bois & de plaines; de ſorte qu'il douta ſi c'étoit une iſle ou un continent. Les habitans de San-Salvador qu'il avoit pris ſur ſon bord, lui donnoient le nom de *Cuba*. Colomb l'appella *Juanna*. Il entra dans l'embouchure d'une grande riviere avec ſa petite eſcadre, & tous les habitans s'enfuirent dans dans les montagnes, à ſon approche. Comme il avoit réſolu de carener ſes vaiſſeaux en cet endroit, il envoya quelques Eſpa-

Il découvre Cuba.

gnols avec un des insulaires de San-Salva-
1492. dor pour reconnoître l'intérieur du pays. Ses gens s'étant avancés à environ soixante milles du rivage, lui rapporterent que le sol étoit meilleur, & mieux cultivé que dans les isles qu'on venoit de découvrir; qu'outre beaucoup de huttes éparses, ils avoient trouvé un village contenant plus d'un millier d'habitans; que les Naturels, quoique nuds, leur paroissoient avoir plus d'intelligence que ceux de San-Salvador; qu'ils en avoient été reçus avec le même respect; qu'on leur avoit baisé les pieds, & qu'on les avoit honorés comme des êtres descendus du ciel; qu'on leur avoit fait manger d'une certaine racine, dont le goût ressembloit à celui de la chataigne rôtie, & une espèce particuliere de bled appellé *maïz*, qui paroissoit pouvoir fournir une très-bonne nourriture, soit rôtie, soit en farine; qu'ils n'avoient vu dans le pays d'autre quadrupede qu'une espece de chien qui ne pouvoit pas aboyer, & un animal ressemblant à un lapin, mais beaucoup plus petit: enfin, qu'ils avoient observé, parmi ces peuples, quelques ornemens d'or, mais de peu de valeur (1).

Ses conjectures à cet égard.

Ces députés avoient déterminé quelques-uns des Naturels du pays à les suivre. Ceux-ci firent entendre à Colomb que l'or qui leur servoit de parure se trouvoit à

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 24, 28. Herrera, *decad.* 1, *Lib. I*, *chap.* 14.

Cubanacan. Ils entendoient par-là l'inté-
rieur de Cuba. Mais l'amiral ignorant leur 1492.
langage, sans habitude de leur prononciation, & d'ailleurs, toujours conduit dans ses conjectures par son système de découverte, & son opinion sur la situation des Indes, supposa que ces gens lui parloient du grand Kan, & imagina que le grand royaume de *Cathay*, décrit par Marc Paul, n'étoit pas fort éloigné. Il résolut, en conséquence, d'employer quelque-tems à visiter le pays. Il parcourut tous les havres, depuis le Port-au-Prince, au nord de Cuba, jusqu'à l'extrêmité orientale de l'isle; mais, quoique ravi de la beauté des aspects qu'il rencontroit à chaque pas, & de la fertilité prodigieuse du sol, circonstances qui, par leur nouveauté frappoient vivement son imagination (1), il n'y trouva pas l'or en assez grande quantité pour satisfaire l'avidité de ses compagnons, & remplir l'attente des souverains qui l'employoient. Les Naturels, aussi étonnés de l'empressement extrême que les Européens mettoient à la recherche de ce métal, que ceux-ci l'étoient de l'ignorance & de la simplicité des insulaires, indiquerent à l'est une isle qu'ils appelloient *Hayti*, en faisant entendre que l'or y étoit plus abondant que chez eux. Colomb se disposa à faire voile vers cet endroit avec son escadre; mais Martin Alonzo Pinson, voulant

(1) Voyez la NOTE XIV.

1492. prendre le premier, possession des trésors que cette contrée promettoit, quitta les deux autres vaisseaux, sans s'embarrasser des signaux que lui fit l'amiral, pour lui ordonner de diminuer de voiles jusqu'à ce que ses vaisseaux l'eussent joint.

Il découvre l'isle Hispaniola.

Colomb, retardé par des vents contraires, ne put pas gagner Hayti avant le 6 Décembre. Il donna au premier port où il aborda, le nom de *Saint-Nicolas*, & à l'isle même celui d'*Hispaniola* en l'honneur de la nation qu'il servoit : c'est la seule contrée, parmi celles qu'il a découvertes, qui ait conservé le nom qu'il lui avoit donné. Comme il ne put ni rejoindre la *Pinta*, ni rétablir aucun commerce avec les habitans, qui s'étoient enfuis dans les bois, en montrant une grande frayeur, il quitta tout de suite Saint-Nicolas, & suivant le côté du nord de l'isle, il entra dans un havre qu'il appella la *Conception*. Là il fut plus heureux. Ses gens se saisirent d'une femme qui s'enfuyoit. Après l'avoir traitée avec beaucoup de douceur, Colomb la renvoya avec quelques-unes des bagatelles qu'il s'étoit apperçu déjà qu'on estimoit beaucoup dans ce pays. Le compte que cette femme rendit à ses compatriotes, de l'humanité de ces étrangers, & de tout ce qu'ils avoient d'extraordinaire, l'admiration qu'exciterent en eux les petits présens qu'elle avoit rapportés & qu'elle leur montroit avec transport, le desir d'en ob-

tenir de pareils, toutes ces circonſtances diſſiperent leurs craintes, & déterminerent pluſieurs d'entr'eux à venir juſqu'au havre. Leur curioſité & leurs deſirs furent ſatisfaits. Ces peuples reſſembloient beaucoup à ceux de Guanahani & de Cuba. Même nudité, même ignorance, même ſimplicité. Ils paroiſſoient également privés des arts qu'on regarde comme les plus néceſſaires dans les ſociétés policées; mais ils étoient doux, crédules, & ſi timides, qu'il étoit aiſé de prendre un grand aſcendant ſur eux, d'autant que leur étonnement les conduiſit à la même illuſion qui avoit fait regarder aux autres inſulaires les Eſpagnols comme une eſpece d'êtres au-deſſus de l'eſpece humaine, & deſcendus immédiatement du ciel. Ils avoient beaucoup d'or, qu'ils recevoient de leurs voiſins; & ils l'échangerent, avec un grand empreſſement contre des ſonnettes, des grains de verre, & des épingles, commerce inégal, mais dont les deux parties contractantes étoient également ſatisfaites, chacune regardant l'échange très-avantageux pour elle. Colomb reçut la viſite d'un cacique ou prince du pays, qui arriva avec toute la pompe que pouvoit connoître ce peuple ſimple, porté, dans un palanquin, ſur les épaules de quatre hommes, & ſuivi d'un grand nombre de ſes ſujets, qui montroient pour lui beaucoup de reſpect. Son maintien étoit

1492.

1492. grave & compofé. Il avoit de la dignité avec fes gens, & une grande politeffe avec Colomb & les Efpagnols. Il donna à l'amiral quelques plaques d'or affez minces, & une ceinture d'un travail curieux ; & il en reçut, avec une grande fatisfaction, quelques petits préfens (1).

Colomb toujours occupé à découvrir les mines d'or, continua d'interroger tous les naturels du pays avec lefquels il put avoir quelque communication, pour favoir où elles étoient fituées. Ils s'accordoient tous à lui montrer un pays de montagnes qu'ils appelloient *Cibao*, à quelque diftance de la mer, & à peu près vers l'eft. Frappé de ce mot, qui lui parut être le même que *Cipango*, nom donné aux ifles du Japon par Marc Paul & par quelques autres voyageurs, il ne douta plus que les pays qu'il avoit découverts ne fuffent voifins des parties les plus orientales de l'Afie ; & fe tenant affuré d'arriver à ces régions, qui étoient le but de fon voyage, il porta à l'eft. Il entra dans un havre commode, qu'il appella *Saint-Thomas*, & trouva cette partie du pays fous le gouvernement d'un cacique puiffant, appellé *Guacanahari*, qui, comme il l'apprit dans la fuite, étoit un des cinq fouverains qui fe partageoient l'ifle. Guacanahari envoya fur le champ des députés à Colomb, qui lui préfenterent un mafque travaillé avec

(1) *Vie de Colomb chap.* 32. Herrera, *decad.* I, *lib I*, *chap.* 15, *&c.*

beaucoup d'art, dont les oreilles, le nez & la bouche étoient d'or battu; le cacique le faisoit inviter en même-tems à venir au lieu de sa résidence, après du havre appellé aujourd'hui *Cap-François*, à quelques lieues plus loin du côté de l'est. Colomb envoya quelques-uns de ses officiers pour visiter ce prince, qui, se conduisant avec plus de dignité, sembloit mériter de plus grands égards. Les députés, étant revenus, rendirent à Colomb un compte si favorable du pays & des habitans, qu'il consentit avec beaucoup d'empressement à l'entrevue que Guacanahari lui proposoit. 1492.

Il perd de ses vaisseaux.

Dans ce dessein, il fit voile de Saint-Thomas le 24 Décembre, avec un bon vent & une mer très-calme. La multiplicité de ses occupations ne lui avoit pas permis de fermer les yeux depuis deux jours. Il se retira vers minuit, pour prendre quelque repos, après avoir remis le gouvernail au pilote, avec défense expresse de le quitter. Celui-ci, se croyant à l'abri de tout danger, le laissa à un mousse sans expérience; & le vaisseau, emporté par un courant, toucha contre un rocher. La violence du choc éveilla Colomb. Il courut sur le pont. Tout étoit dans la confusion & le désespoir. Lui seul conserva sa présence d'esprit. Il ordonna à quelques matelots de se mettre dans une chaloupe, & d'aller jetter un ancre à la pouppe; mais, au lieu d'obéir, ils voguerent vers la *Nigna*, qui étoit environ à une demi-lieue de-là. Il

voulut faire couper les mats, pour soulager le navire ; mais il étoit trop tard. Le
1492. vaisseau s'étoit ouvert près de la quille, & faisoit tant d'eau, que sa perte étoit inévitable. Moyenant le calme de la mer, & le secours des chaloupes de la *Nigna*, arrivé à propos, personne ne périt. Aussitôt que les insulaires s'apperçurent de ce malheur, ils accoururent en foule sur le rivage, leur prince Guacanahari à leur tête. Au lieu de prendre avantage de la déplorable situation des Espagnols pour se débarrasser de ces hôtes dangereux, ils déploroient leur infortune avec toutes les marques de la compassion la plus vraie. Ils ne s'en tinrent pas à ces expressions stériles de leur humanité. Ils mirent en mer un grand nombre de canots, & se laissant diriger par les Espagnols, ils les aiderent à sauver tout ce qu'il fut possible de tirer du vaisseau. Par le secours de tant de bras, on porta à terre presque tout ce qui étoit de quelque valeur. Aussitôt que les effets furent sur le rivage, Guacanahari lui-même se chargea de les faire garder. Par ses ordres, on les déposa tous dans un même endroit, & il y plaça des sentinelles armés, qui tenoient la multitude à une certaine distance, & l'empêchoient non-seulement de dérober, mais même de regarder avec trop de curiosité ce qui appartenoit à ces étrangers devenus leurs hôtes (1).

(1) Voyez la NOTE XV.

Le lendemain matin le prince rendit visite à Colomb, qui s'étoit transporté à bord de la *Nigna*, & s'efforça de le consoler de sa perte, en lui offrant tout ce qui dépendoit de lui pour la réparer (1). 1492.

Colomb avoit, en effet, besoin de consolation : il étoit séparé de la *Pinta*, & ne doutoit pas que le traitre Pinson n'eût fait voile pour l'Europe, afin de porter les premieres nouvelles des découvertes étonnantes que la flotte avoit faites, & de lui dérober, auprès de la reine, la gloire & la récompense qui lui appartenoient à si juste titre. Il demeuroit avec un seul vaisseau, le plus petit & le plus endommagé de l'escadre, ayant à traverser une mer si vaste, & à reporter en Europe un si grand nombre d'hommes. Chacune de ces circonstances étoit allarmante, & toutes ensemble remplissoient l'esprit de Colomb de la plus vive inquiétude. Le desir de prévenir Pinson, & de combattre les impressions défavorables que ce rival pourroit donner de lui en Espagne, ne lui permit pas de différer son retour. La difficulté de ramener dans la *Nigna* les équipages des deux vaisseaux, & l'opinion qu'il avoit prise de la bonté du pays & de la douceur des habitans, le confirmerent dans la pensée qu'il avoit eue de laisser une partie de sa troupe dans l'isle, afin qu'en résidant parmi ces peuples, les Espagnols pussent apprendre

Détresse où il se trouve.

Il se résout à laisser une partie de son équipage dans l'isle.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. I*, *chap.* 18.

1492. leur langage, étudier leurs difpofitions, examiner la nature du pays, aller à la recherche des mines, préparer l'établiffement d'une colonie qu'il projettoit de ramener, affurer enfin tous les avantages qu'il attendoit de fes découvertes. Lorfqu'il propofa ce projet à fes gens, tous l'approuverent ; &, foit pour fe repofer des fatigues d'un long voyage, foit légéreté naturelle aux navigateurs, foit efpérance d'amaffer de grandes richeffes dans un pays qui paroiffoit les promettre, plufieurs s'offrirent volontairement à refter à Hifpaniola.

Il obtient le confentement des habitans.

Rien ne manquoit plus à l'exécution du projet, que d'obtenir le confentement de Guacanahari, dont la fimplicité confiante fournit bientôt à Colomb une occafion favorable pour lui faire cette propofition. L'amiral ayant exprimé par fignes qu'il defiroit de favoir pourquoi les infulaires s'étoient enfuis avec une fi grande précipitation à l'approche de fes vaiffeaux, le cacique lui fit entendre que le pays étoit défolé par les *Caraïbes*, peuple habitant quelques ifles fituées au fud-oueft, nation guerriere & cruelle, qui fe plaifoit dans le carnage, & qui mangeoit la chair des prifonniers tombés entre fes mains ; qu'à la premiere apparition des Efpagnols, les infulaires avoient fuppofé que c'étoient les Caraïbes, auxquels ils n'ofoient pas tenir tête, & qu'ils avoient eu recours au

moyen qu'ils employoient ordinairement pour ſe mettre en sûreté, en ſe retirant dans leurs bois les plus épais & les plus impénétrables. Guacanahari, en parlant de ces terribles ennemis, donna des marques d'une ſi grande frayeur, & montra ſi ouvertement l'impuiſſance où étoit ſa nation de leur réſiſter, que Colomb imagina que le cacique recevroit ſans allarme l'offre de le défendre contr'eux. Il lui propoſa donc le ſecours des Eſpagnols. Il s'engagea à prendre le cacique & ſa nation ſous la protection du puiſſant monarque au ſervice duquel il étoit lui-même, & lui offrit de laiſſer dans l'iſle un nombre d'hommes ſuffiſant, non-ſeulement pour défendre les habitans des incurſions que pourroient faire les Caraïbes à l'avenir, mais pour ſe venger des maux qu'ils avoient faits. 1492.

Le crédule Guacanahari accepta l'offre de Colomb avec beaucoup d'empreſſement, & ſe crut déformais en sûreté ſous la protection de ces hommes; enfans du ciel, & ſupérieurs en force au reſte des mortels. On traça ſur le terrain le plan d'un petit fort que Colomb appella *Navidad* (de la nativité) parce qu'il étoit débarqué ſur cette terre le jour de Noël. On creuſa un foſſé profond. On éleva des remparts fortifiés de paliſſades; & on y plaça les gros canons ſauvés du vaiſſeau de l'amiral. L'ouvrage fut fini en dix jours, ces pauvres inſulaires ayant travaillé eux-mêmes, avec

Il bâtit un fort.

une aſſiduité infatigable, à élever le pre-
1492. mier monument de leur ſervitude. Pendant ce tems, Colomb s'efforça d'augmenter, par ſes careſſes & ſa libéralité, la haute opinion qu'ils avoient des eſpagnols, & la perſuaſion où ils étoient de ſa bienveillance à leur égard. Mais il voulut en même-tems leur donner une idée impoſante de la force que les Eſpagnols avoient en main pour punir & exterminer ceux qui mériteroient leur juſte indignation. Dans cette vue, en préſence d'un peuple nombreux, il diſpoſa ſes gens en ordre de bataille, & leur fit voir, par des épreuves innocentes, la bonté du tranchant des ſabres eſpagnols, la force de leurs piques, & les effets de leurs arquebuſes. Ces peuples groſſiers, ignorant l'uſage du fer, ne connoiſſant d'autres armes que des fleches de roſeau, armées d'os de poiſſon, des ſabres & des javelines de bois durci au feu, furent ſaiſis d'étonnement & de frayeur. Avant que leur ſurpriſe & leur crainte euſſent eu le tems de s'affoiblir, Colomb fit tirer les gros canons. Cette exploſion ſubite les frappa d'une telle terreur; qu'ils tomberent à terre, ſe couvrant le viſage de leurs mains; & lorſqu'ils virent enſuite les effets étonnans des boulets, ils conclurent qu'il étoit impoſſible de réſiſter à des hommes qui diſpoſoient de ces inſtrumens deſtructeurs, & qui marchoient armés de l'éclair & du tonnerre contre leurs ennemis.

Inſtructions qu'il

Après avoir convaincu les insulaires de la bienséance & du pouvoir des Espagnols, & avoir mis ceux-ci en état de conserver leur ascendant sur ce peuple timide. Colomb destina trente-huit de ses gens à rester dans l'isle. Il mit à leur tête Diégo d'Arada, gentilhomme de Cordoue, en l'investissant des pouvoirs qu'il avoit reçus lui-même de leurs majestés catholiques. Il laissa à cette colonie naissante tout ce qui étoit nécessaire pour subsister & se défendre. Il recommanda aux Espagnols, dans les termes les plus forts, de se tenir unis ensemble; de montrer une soumission sans réserve au commandant; d'éviter de donner aucun sujet de plainte aux Naturels du pays, de cultiver l'amitié de Guacanahari, mais de ne jamais se mettre en son pouvoir, en s'avançant dans l'isle en petites troupes, ou en s'éloignant trop du fort. Il leur promit de revenir promptement avec un renfort qui les mettroit en état de prendre une pleine & paisible possession du pays, & de recueillir le fruit de leurs découvertes. Il s'engagea, en même-tems, à faire mention de leurs noms au roi & à la reine, & à présenter leurs services sous le jour le plus avantageux (1).

1492. donne à ceux qu'il y laisse.

Après avoir pris toutes ces précautions pour la sûreté de la colonie, il partit du port de la Nativité le 4 Janvier 1493; &,

(1) Oviedo, *ap. Ramus. III*, *p.* 82. Herrera, *decad.* 1, *lib. I, chap.* 20. *Vie de Colomb*, *chap.* 34.

1493. faisant voile vers l'est, il découvrit & nomma la plus grande partie des havres de la côte du nord de l'isle. Le 6, il apperçut la *Pinta*, & la rejoignit, après une séparation de plus de six semaines. Pinson s'efforça de justifier sa conduite, en prétendant qu'il avoit été emporté par la force de la mer & des courans, & que les vents contraires l'avoient empêché de revenir. L'amiral, quoique très-convaincu des mauvaises intentions de Pinson, & de la foiblesse des raisons qu'il apportoit pour sa défense, sentit bien que ce n'étoit pas-là le moment de compromettre son autorité; en l'exerçant toute entiere; il étoit, d'ailleurs, si satisfait de cette réunion, qui le délivroit de beaucoup de crainte, que, toute mauvaise qu'étoit l'apologie de Pinson, il la reçut sans objection, & parut lui rendre son amitié. Pendant sa séparation d'avec l'amiral, Pinson avoit visité plusieurs parties de la côte, & tiré un peu d'or des Naturels, en trafiquant avec eux; mais il n'avoit fait aucune découverte importante.

Il se détermine à retourner en Europe.

L'état du vaisseau de Colomb, & l'impatience de ses gens, le forçoient de hâter son retour en Europe. La *Nigna*, ayant beaucoup souffert pendant un si long voyage, faisoit eau de toute part. Ses compagnons de voyage, après une si longue absence, brûloient du désir de revoir leur pays natal, & de raconter à leurs compa-

triotes les choses étonnantes qu'ils avoient vues. Pressé par toutes ces raisons, Colomb partit enfin le 16 Janvier; &, se dirigeant vers le nord-est, il eut bientôt perdu la terre de vue. Il avoit à son bord quelques habitans des différentes isles qu'il avoit découvertes; &, outre l'or qui avoit été le principal objet de ses recherches, il rapportoit une petite quantité de toutes les productions qui pouvoient devenir la matiere de quelque commerce, & d'autres curiosités naturelles propres à attirer l'attention, & à exciter l'étonnement des Européens. Le voyage fut heureux jusqu'au 14 Fevrier; & on avoit déjà fait cinq cents lieues sur la mer Atlantique; lorsque des vents violents commencerent à s'élever, &; continuant de s'accroître, devinrent un oragan terrible. Tout ce que l'expérience & l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources, pour sauver les vaisseaux, fut employé. Mais il étoit impossible de résister à la violence de la tempête, & comme on étoit loin encore de toute terre, leur perte sembloit inévitable. Les matelots, eurent recours aux prieres, à l'invocation des saints, aux vœux, aux charmes même, enfin à tout ce que la religion peut dicter, ou la superstition suggérer dans les dangers extrêmes. Tous ces moyens étant sans effet, & la perte des Espagnols paroissant inévitable, ils s'abandonnoient au désespoir, &

1493.

Tempête violente.

s'attendoient, à chaque moment, à être
1493. engloutis par les flots. Outre les passions naturelles qui agitent le cœur de l'homme dans de si terribles situations ; & lorsque la mort se présente sous ses formes les plus effrayantes, Colomb étoit en proie à des sentimens plus douloureux encore, & qui lui étoient particuliers. Il craignoit que l'étonnante découverte qu'il venoit de faire ne pérît avec lui, & que le genre humain ne fût privé de tous les avantages qui pouvoient en être les fruits. Son nom alloit passer à la postérité comme celui d'un aventurier imprudent & trompé, au lieu de vivre dans la mémoire des hommes comme celui de l'auteur de la plus belle entreprise qui eût jamais été conçue. Ces désolantes réflexions étouffoient en lui le sentiment même du danger présent. Moins touché de la perte de sa vie, qu'occupé de conserver la mémoire des grandes choses qu'il avoit tentées & exécutées, il se retira dans sa chambre, & écrivit, sur du parchemin, un récit abrégé de son voyage, de la route qu'il avoit suivie, de la situation & de la richesse des pays qu'il avoit découverts, & de l'établissement de la colonie qu'il y avoit laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée, il l'enferma dans une espece de gâteau de cire, qu'il mit dans un tonneau bouché avec beaucoup de foin, & qu'il jetta à la mer, dans l'espérance que quelque accident heureux conserveroit

Conduite de Colomb.

conferveroit un dépôt fi précieux au monde (1). 1493.

Enfin la Providence vint à fon fecours, & fauva une vie réfervée à d'autres événements intéreffans. Le vent tomba, la mer fe calma, & le foir du quinzieme jour on découvrit une terre, vers laquelle on gouverna fans la connoître. On s'apperçut bientôt que c'étoit *Sainte-Marie*, une des Açores ou ifles occidentales foumifes à la couronne de Portugal. Là, après de grandes difficultés de la part du gouverneur, Colomb, fe conduifant avec autant de prudence que de courage, obtint des rafraîchiffemens, & tous les fecours dont il avoit befoin. Une circonftance l'inquiétoit cependant beaucoup. La *Pinta*, qu'il avoit perdu de vue le premier jour de la tempête, ne paroiffoit point. Il craignit d'abord qu'elle n'eût été enfevelie dans les eaux, & que tout n'eût péri. Enfuite fes premiers foupçons revinrent, & il fe perfuada que Pinfon avoit fait voile pour l'Efpagne, afin d'arriver avant lui, & de partager fa gloire en donnant les premieres nouvelles de fes découvertes.

Il relâche aux Açores.

Cette derniere crainte lui fit quitter les Açores dès que le vent le lui permit. A peu de diftance de la côte d'Efpagne, lorfqu'il touchoit prefque au terme de fon voyage & qu'il étoit, ce femble, hors de

Il arrive à Lisbonne.

24 Février.

(1) *Vie de Colomb*, *chap* 27. Herrera, *decad*. 1, *lib. II*, *chap*. 1. & 2. Voyez la NOTE XVI.

tout danger, une autre tempête s'éleva pref-
1493. que auffi violente que la premiere, &
qui, après l'avoir balloté deux jours &
deux nuits, le força d'entrer dans le Tage.
Après en avoir demandé la permiffion au
4 Mars. roi de Portugal, il fe rendit à Lisbonne ;
&, quoique les Portugais puffent affez naturellement fentir quelques mouvemens de jaloufie, en voyant une autre nation entrer avec eux dans la carriere des découvertes, qu'ils croyoient réfervée à eux feuls, &, dès le premiers pas, éclipfer leur renommée, Colomb fut reçut avec toutes les marques de diftinction dues à un homme qui avoit exécuté une entreprife auffi nouvelle que grande. Le roi l'admit en fa préfence, le traita avec la plus haute confidération, écouta le récit de fon voyage avec une admiration mêlée de regret, tandis que Colomb, de fon côté, jouiffoit de la fatisfaction de développer l'importance de fa découverte, & de prouver la jufteffe de fes fpéculations aux mêmes perfonnes qui, par une ignorance nuifible à elles-mêmes, & fatale à leur pays, venoient de les rejetter comme les projets d'un vifionnaire ou d'un aventurier (1).

Il retourne en Efpagne.

Colomb impatient de retourner en Efpagne, ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne. Le 15 Mars il arriva au port de Palos, fept mois & onze jours après fon

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 40, 41. Herrera, *decad.* 1, *lib. II*, *chap.* 3.

départ de ce même lieu. Auſſitôt qu'on découvrit ſon vaiſſeau, tous les habitans coururent au rivage, pour embraſſer leurs parens & leurs compatriotes, & ſavoir des nouvelles de leur voyage. Mais, lorſqu'ils apprirent l'heureux ſuccès de l'expédition; lorſqu'ils virent des hommes extraordinaires amenés par Colomb, des animaux inconnus, des productions ſingulieres des pays qu'on avoit découverts, l'effuſion de la joie fut générale, & ne put ſe contenir. On ſonna toutes les cloches; on tira le canon. Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on auroit rendus au roi. Tout le peuple, en proceſſion ſolemnelle, l'accompagna, lui & ſa troupe, à l'égliſe, où ils allerent remercier Dieu, d'avoir couronné d'un ſi heureux ſuccès le voyage le plus long & le plus important qui eût jamais été entrepris. Le ſoir du même jour Colomb eut la ſatisfaction de voir entrer dans le Port la *Pinta*, que la violence de la tempête avoit jetté bien loin au nord. 1493.

Le premier ſoin de Colomb fut de donner avis au roi & à la reine, qui étoient alors à Barcelonne, de ſon arrivée & de ſes découvertes. Ferdinand & Iſabelle, également étonnés & ravis d'un ſuccès qu'ils n'eſpéroient plus, répondirent à Colomb de la maniere la plus honorable & la plus flatteuſe, & lui manderent de ſe rendre ſur le champ auprès d'eux, pour Sa réception.

apprendre de lui-même le détail de ſon ex-
1493. pédition & des circonſtances du ſervice ſignalé qu'il venoit de leur rendre. Dans ſon voyage à Barcelonne, le peuple accouroit en foule de tous les endroits voiſins, le ſuivoit avec admiration, & lui prodiguoit les applaudiſſemens. Ferdinand & Iſabelle ordonnerent que ſon entrée dans la ville ſe fît avec tout l'appareil convenable à un événement qui alloit donner à leur regne un ſi grand luſtre. Les hommes qu'avoit amené Colomb des pays qu'il venoit de découvrir, marchoient les premiers.

Leur teint, leur phyſionomie, la ſingularité de toute leur perſonne, les faiſoit regarder comme des hommes d'une eſpece nouvelle. Après eux on portoit des ornemens façonnés par l'art groſſier de ces peuples ; les grains d'or trouvés dans les montagnes, & la poudre du même métal recueillie dans les rivieres ; enfin les différentes productions de ces pays nouveaux. Colomb fermoit la marche, & attiroit tous les yeux. On contemploit avec admiration cet homme extraordinaire, dont le génie & le courage avoit conduit les Eſpagnols au travers des mers inconnues, à la découverte d'un monde nouveau, Ferdinand & Iſabelle le reçurent, aſſis ſur leur trône, vêtus de tous les ornemens royaux, & placés ſous un dais magnifique. A ſon approche ils ſe leverent; &, ne per-

mettant pas qu'il se mît à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnerent de s'asseoir sur un siége préparé pour lui, & de leur faire le récit de son voyage; ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractere de la nation espagnole, & à la dignité de l'assemblée, & en même tems avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur qui content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation. Lorsqu'il eut fini sa narration, le roi & la reine se mirent à genoux, pour rendre graces à Dieu d'une découverte dont ils espéroient recueillir, pour leurs royaumes, les plus grands avantages (1). Ils donnerent à Colomb les marques les plus éclatantes de la reconnoissance & de l'admiration que leur inspiroient son courage & ses travaux. Il fut confirmé, lui & ses héritiers, par des lettres-patentes, dans tous les privileges stipulés dans le traité de Santa-Fé. Sa famille fut ennoblie. Le roi, la reine, &, à leur exemple, tous les courtisans, le traiterent, en toute occasion, avec les égards réservés aux personnes du plus haut rang. Mais ce qui satisfit, plus que toutes ces faveurs, cet esprit actif & entreprenant, toujours occupé de grands objets, ce fut l'ordre d'équiper promptement une flotte avec laquelle il pût, non-seulement s'assurer la posses- 1493.

[1] Voyez la NOTE XVII.

sion des pays qu'il avoit déjà découverts, mais aller encore à la recherche de ces contrées plus riches qu'il se flattoit toujours de découvrir (1).

1493.

Etonnement que causent ses découvertes.

Tandis que ces préparatifs se faisoient, le bruit de l'expédition & des découvertes de Colomb se répandoit & attiroit l'attention de toute l'Europe. La multitude, frappée d'étonnement en entendant dire qu'on avoit découvert un nouveau monde, ne pouvoit croire une chose si fort au-delà de la sphere des idées communes. Les hommes instruits, capables de concevoir toute l'importance de ce grand événement, & d'en prévoir les suites, l'apprirent avec des transports d'admiration & de joie. Ils en parloient avec ravissement; ils se félicitoient les uns les autres d'avoir vécu dans un siécle où cette grande découverte reculoit les bornes des connoissances, ouvroit au genre humain une moisson nouvelle de recherches & d'observations, & fournissoit désormais à l'homme un moyen de connoître parfaitement la structure & les productions du globe qu'il habite (2). Les opinions se partagerent, & l'on forma différentes conjectures sur les pays nouvellement découverts, on demandoit à quelle division de la terre ils appar-

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 42, 43. Herrera, *decad.* I, *lib. II*, *chap.* 3.

(2) P. Mart. *Epist.* 133, 134, 135. Voyez la NOTE XVIII.

tenoient. Colomb foutenoit toujours fa premiere idée, & vouloit qu'on les regardât 1493.
comme une portion de ces vaftes régions de l'Afie, comprifes alors fous le nom général d'*Inde.* Ce fentiment étoit confirmé par fes obfervations fur les productions de ces pays. L'or abondoit dans l'Inde, & il avoit rapporté, des ifles qu'il avoit vifitées une affez grande quantité de ce métal, pour croire qu'on y en trouveroit des mines. Le coton, autre production des Indes orientales, étoit commun dans ces ifles. Le piment lui paroiffoit être une efpece de poivre d'Inde. Il prenoit une racine affez reffemblante à la rhubarbe, pour cette drogue précieufe qu'on fuppofoit alors être une production particuliere des Indes orientales (1). Les oifeaux qu'il avoit apportés étoient ornés de plumages de couleurs auffi riches que ceux de l'Afie. L'alligator lui paroiffoit le même animal que le crocodile. Toutes ces circonftances déterminerent, non-feulement les Efpagnols, mais les autres nations de l'Europe, à adopter l'opinion de Colomb. Les pays qu'il avoit découverts furent confidérés comme faifant partie de l'Inde, & Ferdinand & Ifabelle leur donnerent le nom d'*Indes* dans la ratification du traité de Santa-Fé, accordé à Co-

Connus fous le nom d'Indes occidentales.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* I, *chap.* 20. Gomera, *Hift. chap.* 17.

lomb à ſon retour (1). Lorſqu'enſuite l'er-
1493. reur fut découverte, & la vraie ſituation du nouveau monde mieux déterminée, il conſerva ſon premier nom : on l'appelle encore *Indes occidentales*, & ſes habitans *Indiens*.

Préparatifs pour un ſecond voyage.

Ce nom ſi ſéduiſant, les échantillons apportés par Colomb de la richeſſe & de la fertilité de ces pays nouveaux, l'exagération trop naturelle aux voyageurs, que ſes compagnons mettoient dans leurs récits, donnerent de ſi belles eſpérances que le goût des découvertes & des entrepriſes s'anima tout-à-coup, parmi les Eſpagnols, à un point étonnant. Quoique peu accoutumés aux grands voyages de mer, ils montrerent la plus grande impatïence pour une ſeconde expédition. Des volontaires de tous les rangs demandoient à être employés. La belle perſpective offerte à leur avidité & à leur ambition, leur faiſoit fermer les yeux ſur les dangers & la longueur du voyage. Ferdinand lui-même, paroiſſant avoir oublié ſon caractere précautionné, & ſon éloignement pour les entrepriſes haſardeuſes, partageoit l'enthouſiaſme de ſes ſujets. Il fit faire les préparatifs d'une ſeconde expédition, & ils furent achevés avec une promptitude à laquelle les Eſpagnols n'étoient pas accoutumés. Ce nouvel armement, qui paroîtroit aſſez conſidérable, même dans

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 44.

notre siécle, consistoit en dix-sept vaisseaux, dont quelques-uns étoient d'un très-grand port : il s'y embarqua 1500 personnes, parmi lesquelles se trouvoient beaucoup de gentilshommes qui avoient été employés dans des places honorables. Le plus grand nombre devoient rester dans le pays & s'étoient pourvus de tout ce qui leur étoit nécessaire pour se défendre & pour former un établissement. Ils emportoient toutes les especes d'animaux domestiques de l'Europe, toutes les semences & toutes les plantes qui paroissoient devoir réussir sous le climat des Indes occidentales, avec des ustensiles & des outils de toutes sortes. Enfin il y avoit parmi eux tous les genres d'ouvriers nécessaires à une colonie qui s'établit (1).

1493.

Droits de l'Espagne sur le nouveau monde confirmés par le pape.

Cependant, quelqu'importans & bien concertés que fussent ces préparatifs, Ferdinand & Isabelle crurent devoir s'assurer, par d'autres précautions, la propriété & la possession des pays nouvellement découverts. L'exemple des Portugais, & la superstition de ce siécle; leur faisoient une nécessité d'obtenir du pape la concession de ces nouvelles terres. On supposoit que le pontife, comme vicaire & représentant de Jesus-Christ, avoit un droit de souveraineté sur tous les royaumes de la terre. Alexandre VI, souillé de tous les crimes

(1) Herrera. *decad.* 1, *Lib. II*, *chap.* 5. *Vie de Colomb*, *chap.* 45.

qui peuvent déshonorer l'humanité, rem-
1493. pliffoit alors le fiége de Rome. Comme il étoit né fujet de Ferdinand, & que la protection & le fecours de ce prince pouvoient lui faciliter l'exécution de fes deffeins ambitieux pour l'élévation de fa famille, il accorda fur le champ au monarque toutes fes demandes. Par un acte de libéralité qui ne lui coûtoit rien, & qui fervoit, au contraire, à étendre l'autorité & les prétentions des papes, il donna à Ferdinand & Ifabelle tous les pays qu'habitoient des infideles, & qu'ils avoient découverts ou découvriroient dans la fuite; &, en vertu du pouvoir qu'il prétendoit tenir de Jefus-Chrift, il inveftit la couronne de Caftille d'un droit fur de vaftes régions dont il ignoroit la fituation, & jufqu'à l'exiftence, loin d'y avoir lui-même aucun titre. Mais, comme il falloit éviter que cette conceffion ne contrariât celle qu'il avoit déjà faite au Portugal, il établit pour limites, entr'elles, une ligne qu'on fuppofoit tirée d'un pole à l'autre, & paffant à cent lieues à l'oueft des Açores; accordant de nouveau, par la plénitude de fon pouvoir, aux Portugais tout ce qui étoit à l'eft de cette ligne, & donnant aux Efpagnols tous les pays à l'oueft (1). Ferdinand avoit fait valoir le defir d'étendre la foi chrétienne,

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. II*, *chap.* 4; Torquemada, *Mon. Ind. lib. XVIII*, *chap.* 3.

comme un motif de sa demande au pape; 1493.
&, dans la bulle, cette raison est donnée comme la principale de celles qui ont déterminé le Pontife. Pour montrer qu'on s'occupoit de ce projet louable, plusieurs moines, sous la conduite du P. Boyl, Catalan d'une grande réputation dans son état, qu'on revêtit de la dignité de vicaire apostolique, furent nommés pour accompagner Colomb, & se dévouer à l'instruction des Naturels du pays. Les Indiens que Colomb avoit amenés avec lui, ayant reçu quelque teinture de la doctrine chrétienne, furent baptisés avec beaucoup de solemnité; le roi lui-même, le prince son fils, & les principaux seigneurs de sa cour, leur servant de parrains. On sait assez que ces premiers pas du christianisme dans le nouveau monde n'ont pas mené aussi loin que des hommes pieux le desiroient, & qu'ils avoient lieu de l'espérer.

Second voyage de Colomb.

Ferdinand & Isabelle ayant obtenu ainsi un titre, qui leur paroissoit incontestable, à la souveraineté de tous les pays qu'ils pouvoient découvrir sur une si grande partie du globe, rien ne retarda plus le départ de la flotte. Colomb étoit extrêmement impatient de revoir la colonie qu'il avoit laissée, & de suivre la carriere de gloire qu'il s'étoit ouverte. Il mit à la voile de la baie de Cadix, le 25 Septembre, &, touchant encore à l'isle Gomera, il porta au sud, & s'avança, dans cette direc-

1493. tion, plus qu'il n'avoit fait dans son premier voyage. Par-là il jouit plus constamment du secours des vents alisés qui regnent entre les tropiques, & fut porté vers un groupe d'isles situées à une grande distance à l'est de celles qu'il avoit déjà découvertes. Le vingt-sixieme jour après son départ de Gomera il prit terre à une des *Caraïbes* ou *Isles du Vent*; à laquelle il donna le nom de *Descada* (la Desirade), à cause du desir que ses gens montroient d'aborder à quelque partie du nouveau monde (1). Il découvrit ensuite successivement la *Dominique*, *Marie-Galante*, la *Guadeloupe*, *Antegoa*, *Saint-Jean de Porto-Rico*, & plusieurs autres isles qu'il trouva sur sa route, en avançant vers le nord. Elles étoient toutes habitées par ces peuples cruels que Guacanahari lui avoit peints de si effrayantes couleurs. Sa description ne parut pas exagérée. Toutes les fois que les Espagnols débarquerent, ils furent reçus d'une maniere qui les convainquit de l'esprit guerrier & de l'audace des insulaires; & ils découvrirent dans leurs habitions les restes des horribles repas dans lesquels ils se nourrissoient des corps de leurs ennemis pris à la guerre.

2 Nov.

Il arrive à Hispaniola. 22 Nov.

Colomb étoit trop empressé de savoir l'état de sa colonie, & de lui porter les secours dont il supposoit qu'elle avoit be-

(1) Oviedo, *ap. Ramusium III*, 85 *B*.

ſoin, pour s'arrêter dans aucune de ces iſles. Il continua donc ſa route vers Hiſpaniola (1). Lorſqu'il arriva à la Nativité, où il avoit laiſſé ſes trente-huit hommes, il fut fort étonné de n'en voir aucun ſe montrer & accourir au-devant de leurs compatriotes avec des tranſports de joie. Inquiet de leur ſort, & ſoupçonnant ce qui leur étoit arrivé, il prit terre. Tous les Naturels du pays qui euſſent pu lui donner quelques nouvelles de ſa colonie, s'enfuirent à ſon approche. Il trouva le fort entiérement démoli; des lambeaux d'habillemens eſpagnols, des débris de leurs armes & de leurs uſtenſiles répandus autour de lui, ne laiſſerent aucun doute ſur le deſtin malheureux de la garniſon (2). Tandis que les Eſpagnols pleuroient ſur ces triſtes reſtes de leurs malheureux compatriotes, on vit arriver un frere du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui étoit arrivé après ſon départ de l'iſle. Un commerce ſuivi avec les Eſpagnols, avoit diminué peu-à-peu le reſpect des inſulaires pour eux. Les Européens, par leur mauvaiſe conduite & leurs violences, avoient bientôt laiſſé voir qu'ils avoient tous les beſoins, toutes les foibleſſes & toutes les paſſions des hommes. Après le

1493.

Sort des Eſpagnols qu'il y avoit laiſſés.

(1) P. Martyr, *decad. pag.* 15, 18. Herrera, *decad.* 1, *lib. II*, *chap.* 7. *Vie de Colomb*, *chap.* 46. &c.

(2) *Hiſt. de cura de los palacios M. S.*

départ de Colomb, qui leur en imposoit
1493. par sa présence & son autorité, la garnison avoit sécoué toute espece de subordination; &, oubliant les sages instructions de l'amiral, chaque particulier s'étoit rendu indépendant, & s'étoit abandonné, sans aucun frein, à toutes ses fantaisies. L'or, les femmes, les provisions des insulaires étoient devenus la proie de ces oppresseurs. Ils s'étoient portés, en petites troupes, dans toute l'isle, exerçant partout leur avidité & leur insolence. Ces violences sans prétextes avoient à la fin lassé la patience & excité le courage de ce peuple, malgré sa douceur & sa timidité. Le cacique de Ciboa, dont les Espagnols infestoient sur-tout le territoire, attirés par les mines d'or de ce district, en avoit surpris & fait périr plusieurs qui parcouroient l'isle avec autant de sécurité que si les habitans n'eussent eu aucun sujet de se plaindre d'eux. Il avoit ensuite assemblé ses sujets; &, ayant investi le fort, il y avoit fait mettre le feu. Quelques Espagnols avoient été tués en s'y défendant; le reste avoit péri en traversant un bras de mer pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari, que tous les excès des Espagnols n'avoient pas encore détaché d'eux, avoit pris les armes pour les défendre, & avoit reçu une blessure qui le retenoit chez lui.

Conduite prudente de Colomb.

Ce récit ne mettoit pas Guacanahari à couvert de tous les soupçons; mais Co-

omb vit que ce n'étoit pas un moment a vorable pour rechercher sa conduite avec sévérité. Il rejetta donc l'avis de plusieurs de ses officiers qui vouloient se saisir de la personne du cacique, & venger la mort des Espagnols, en attaquant les insulaires. Il leur fit sentir la nécessité de s'assurer de l'amitié de quelque prince du pays, pour faciliter l'établissement qu'il projettoit, & leur exposa le danger de soulever contr'eux toute l'isle, en exerçant une rigueur inutile & déplacée : au lieu de perdre le tems à venger les injures passées, il s'occupa des précautions qui pouvoient en prévenir de nouvelles. Dans cette vue, il fit choix d'une situation plus saine & plus commode que celle de la Nativité Il y traça, dans une grande plaine, voisine d'une large baie, le plan d'une ville; &, obligeant tous les Espagnols de mettre la main à un ouvrage d'où le salut commun dépendoit, les maisons & les remparts furent bientôt en état de les loger & de les mettre en sûreté. Il donna à cette cité naissante, la premiere que les Européens fonderent dans le nouveau monde, le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de sa protectrice la reine de Castille (1).

1493.

Au milieu de ces travaux si nécessaires, Colomb eut à combattre, non-seulement tous les dégoûts & toutes les difficultés

Mécontentement que lui cause son équipage.

(1) *Vie de Colomb*, *ch.* 51, Herrera, *decad.* I, *lib.* II, *chap.* 10.

qui pouvoient accompagner l'établissement
1473. d'une colonie dans un pays inculte, mais, ce qui étoit plus embarrassant encore, la paresse, l'impatience & l'indocilité de ses gens. Le défaut d'activité, naturel aux Espagnols, sembloit s'augmenter par l'influence d'un climat chaud qui les énervoit. Plusieurs d'entr'eux étoient des gentilshommes, qui, n'ayant jamais soutenu aucun travail de corps, s'étoient engagés dans cette expédition, sur les descriptions pompeuses & exagérées de quelques-uns des premiers compagnons de Colomb, ou sur l'idée fausse adoptée par Colomb lui-même, qu'Hispaniola étoit ou le Cipango de Marc Paul, ou l'Ophir d'où Salomon tiroit ces marchandises précieuses, qui avoient répandu dans son royaume de si immenses richesses. Mais lorsqu'au lieu de la moisson d'or qu'ils avoient compté recueillir, les Espagnols virent que cette brillante perspective s'éloignoit, & que, s'ils pouvoient jamais y atteindre, ce ne seroit que par des efforts très-lents, & par une longue persévérance de travail & d'industrie, la perte de leurs chimériques espérances, les jetta dans un abattement voisin du désespoir, & les porta ensuite à un mécontentement général. En vain Colomb s'efforçoit de ranimer leur courage, en leur faisant observer la fertilité du sol, & en leur montrant des morceaux d'or qu'on apportoit, chaque jour, des différentes

parties de l'isle. Ils n'avoient pas assez de patience pour attendre les richesses que la terre ne fournit qu'avec le tems, & à des intervalles réglés, & ils regardoient l'or lui-même, avec dédain, comme étant en trop petite quantité pour satisfaire leurs desirs. L'esprit de mutinerie devint général, & il se fit une conspiration qui pouvoit être fatale à l'amiral & à sa colonie. Heureusement elle fut découverte. Colomb punit quelques-uns des chefs, & envoya les autres prisonniers en Espagne. Il y renvoyoit, en même-tems, douze des vaisseaux de transport qui l'avoient accompagné, & demandoit un renfort d'hommes, & de nouvelles provisions (1). 1493.

Cependant, pour prévenir l'oisiveté qui nourrissoit le mécontentement des Espagnols, en leur laissant le tems de penser au renversement de leurs espérances, il projetta différentes expéditions dans l'intérieur du pays. Il renvoya un détachement, sous le commandement d'Alonzo d'Ojeda, officier actif & vigilant, pour visiter le district de Cibao, où l'on disoit que l'or étoit en plus grande abondance qu'ailleurs. Il soutint lui-même cette expédition avec une grande partie de ses troupes. Il déploya, dans cette occasion, tout l'appareil militaire pour frapper l'imagination des insulaires. Il marcha, enseignes deployés, au son d'une musique 1494. Il examine l'état du pays. 12 Mars.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* II, *chap.* 10, 11.

guerriere, & faisant voltiger un petit
1494. corps de cavalerie, tantôt en avant; & tantôt à son arriere-garde. Comme c'étoit la premier fois que les habitans du nouveau monde voyoient des chevaux, l'aspect de ces animaux les frappa d'admiration & de terreur, impressions qu'ils reçurent avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'avoient eux-mêmes aucun animal domestique, ni aucune idée du surcroît de force que l'homme s'étoit donné, en se soumettant le cheval. Ils imaginerent que le cheval & le cavalier ne formoient qu'un seul corps animé, & un être doué de raison: dont les mouvemens rapides leur causoient le plus grand étonnement, & dont l'impétuosité & la force leur sembloient irrésistibles. Colomb s'efforçoit ainsi d'inspirer aux insulaires une grande crainte des Espagnols, mais il ne négligeoit pas de gagner aussi leur confiance & leur amitié. Il se conduisoit avec eux, dans toutes les circonstances, avec l'intégrité la plus scrupuleuse, & la justice la plus exacte, & il les traitoit non-seulement avec humanité, mais avec indulgence. La description que les Naturels lui avoient faite de Cibao s'étoit trouvée vraie. Ce pays montagneux & sans culture rouloit l'or dans tous ses ruisseaux, & on y en trouvoit des grains, dont quelques-uns étoient d'une grosseur considérable. Les Indiens n'avoient jamais ouvert une seule mine

pour en tirer ce métal. Pénétrer dans les entrailles de la terre, & purifier la mine, étoient des opérations au-dessus de leur industrie ; & ils ne faisoient pas assez de cas de l'or, pour employer tous les efforts de leur industrie & de leur esprit, à se le procurer en plus grande quantité (1). Tout ce qu'ils en possédoient, ils l'avoient recueilli daus le lit des rivieres, ou au pied des montagnes, après les pluies abondantes qui tombent entre les tropiques. Mais, à toutes ces marques, les Espagnols ne pouvoient douter que la terre de ce canton ne renfermât, dans son sein, des trésors, dont ils se flattoient d'être bientôt les maîtres (2). Colomb, pour s'assurer la possession de cette riche province, y éleva un petit fort, auquel il donna le nom de *Saint-Thomas*, en mémoire de l'incrédulité de ses gens, qui n'avoient pas voulu croire que le pays produisît de l'or, jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux, & touché de leurs mains (3). 1494.

Situation fâcheuse, & mécontentement de la colonie.

L'espérance des richesses que pouvoit fournir le pays de Cibao vint fort à propos pour relever les esprits abattus des Colons, qui se trouvoient pressés par des besoins de différens genres. Le fonds des provisions de bouche, qu'ils avoient ap-

(1) Oviedo, *lib. XI*, *pag.* 90. A.
(2) P. Martyr, *decad. pag.* 32.
(3) Herrera, *decad.* 1, *lib. II*, *chap.* 12. *Vie de Colomb*, *chap.* 52.

porte d'Europe, étoit, en grande partie,
1494. consommé. Ce qui en restoit se trouvoit si corrompu, par la chaleur & l'humidité du climat, qu'on n'en pouvoit presque faire aucun usage. Les gens du pays cultivoient une si petite quantité de terrein, & avec si peu d'industrie, qu'à peine en pouvoient-ils tirer de quoi fournir à leur propre subsistance. Les Espagnols n'avoient pas encore eu le tems de préparer la terre pour lui faire produire des alimens. Ils se voyoient en danger de mourir de faim, & étoient déjà réduits à une très-petite nation. Ils commençoient, en même-tems, à être attaqués des maladies particulieres à la zone torride, & dont les ravages sont toujours plus grands dans les pays sans culture, où les travaux de l'homme n'ont point ouvert les bois, séchés les marais, & contenu les rivieres dans un lit constant. Effrayés de la violence & des symptômes du mal, ils accusoient Colomb, & les compagnons de sa premiere expédition qui, par leurs descriptions pompeuses d'Hispaniola, les avoient engagés à quitter leur patrie pour un pays barbare & stérile où ils alloient périr de faim ou de maladie. Plusieurs des officiers & des Colons, les plus distingués, adoptoient & répétoient ces plaintes séditieuses, au-lieu de les arrêter. Le P. Boyl, vicaire apostolique, étoit un de ceux qui parloient contre Colomb avec le plus d'insolence.

Il fallut toute l'autorité & toute l'adresse de l'amiral pour rétablir la tranquillité & la subordination. Il employa alternativement les menaces & les promesses; mais rien ne contribua plus à adoucir les mécontens que l'espoir de trouver, dans les mines de Cibao, des trésors qui les dédommageroient de leurs souffrances, & qui effaceroient, de leur mémoire, jusqu'au souvenir de leurs premiers malheurs. 1494.

Colomb tente de nouvelles découvertes.

Lorsque Colomb, par ses soins & sa prudence, eût ramené l'ordre & la paix, il crut pouvoir quitter l'isle, & poursuivre ses découvertes. Il vouloit sur-tout s'assurer si ces nouvelles contrées tenoient à quelques régions de la terre déjà connues, ou si elles en étoient une portion absolument séparée. Il confia, en son absence, le gouvernement de l'isle à son frere D. Diego, aidé d'un conseil d'officiers. Il donna le commandement d'un corps de troupes à D. Pedro Margarita, qu'il chargea de visiter les différentes parties de l'isle, & d'y établir l'autorité des Espagnols; après avoir laissé à l'un & à l'autre des instructions très-détaillées sur la conduite qu'ils devoient tenir, il leva l'ancre, le 24 Avril, avec un vaisseau & deux petites barques. Pendant un ennuyeux voyage de cinq mois entiers, il fut éprouvé, par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur peut être exposé,

sans faire aucune découverte importante
1494. que celle de la Jamaïque. En rangeant la côte sud de Cuba (1), il se trouva engagé dans un labyrinthe formé par un nombre infini de petites isles, qu'il appella *le jardin de la reine*. Dans cette route inconnue, au travers des rochers & des écueils, il fut souvent retardé par des vents contraires, assailli de tempêtes furieuses, & de ces orages accompagnés d'éclairs & de tonnerre, qui ne cessent pas presque pas entre les tropiques. A la fin ses provisions s'épuiserent. Sa troupe, excédée de fatigue & de faim, murmuroit, menaçoit, étoit prête à se porter, contre lui, aux plus violentes extrêmités. Environné de dangers de toute espece, il étoit obligé de veiller sans cesse, de voir tout par ses yeux, de donner tous les ordres, & de présider à leur exécution. Jamais navigateur n'eut autant d'occasion d'étendre son expérience & ses lumieres, & elles furent le salut de sa petite escadre ; mais une si longue fatigue de corps, & une application d'esprit si soutenue, l'emportant sur la force naturelle de sa constitution, le conduisirent à une fievre violente, qui se termina par une létargie, dans laquelle il perdit la mémoire & le sentiment, & fut sur le point de perdre la vie (2).

(1) Voyez la NOTE XIX.

(2) *Vie de Colomb chap.* 54. Herrera, *decad.* 1, *lib II*, *chap.* 13, 14. P. Martyr, *decad. p.* 34, *&c.*

Mais, à son retour à Isabelle, la joie qu'il éprouva, en y trouvant son frere Barthelemi, contribua beaucoup à son rétablissement. Treize ans s'étoient écoulés, depuis que la séparation des deux freres, que les mêmes goûts & les mêmes talens unissoient d'une étroite amitié, sans qu'ils eussent eu, pendant ce tems, aucun commerce l'un avec l'autre. Barthelemi, après avoir abandonné sa négociation à la Cour d'Angleterre, étoit retourné en Espagne par la France. Il avoit appris, à Paris, la nouvelle des découvertes étonnantes de Colomb, & avoit su qu'il se disposoit à partir pour sa seconde expédition. Malgré la promptitude qu'il mit à son voyage, il n'arriva en Espagne, qu'après le départ de l'amiral. Ferdinand & Isabelle le reçurent avec la considération que méritoit le frere d'un homme qui leur rendoit de si grands services, & pensant, avec raison, que ce seroit une grand joie pour Colomb que de le revoir, ils lui donnerent le commandement de trois vaisseaux, destinés à porter des provisions à la colonie d'*Isabelle*.

1494. 17 Sept. A son retour à Isabelle il y trouva son frere Barthelemi.

Barthelemi ne pouvoit arriver dans des circonstances où Colomb eût un plus grand besoin d'un ami, qui l'assistât de ses conseils, & qui partageât avec lui les soins du commandement. Les provisions qu'il avoit apportées d'Europe étoient un foible secours pour les besoins des Espagnols

Les Indiens prennent les armes contre les Espagnols

& ne pouvoient les défendre long-tems
1494. des horreurs de la famine. L'isle ne leur fournissoit pas de quoi y suppléer. Ils étoient, en même-tems, menacés d'un danger plus grand encore, & plus prochain. Après le départ de Colomb, les soldats qui étoient sous les ordres de Margarita avoient secoué toute discipline & toute subordination. Au-lieu de suivre les sages instructions de l'amiral, ils se dispersoient dans toute l'isle, vivant à discrétion chez les Indiens; pillant leurs provisions, s'emparant de leurs femmes, & traitant ces hommes doux & paisibles avec toute l'insolence de la tyrannie militaire (1).

Tant que les Indiens avoient pu espérer que leurs souffrances finiroient par le départ volontaire de leurs oppresseurs, ils s'étoient soumis en silence, & avoient dissimulé leur désespoir. Mais ils s'étoient enfin apperçus que bientôt ils ne pourroient plus secouer le joug. Les Espagnols avoient bâti une ville, & l'avoient environnée de remparts. Ils avoient construit de forts en différents endroits, enclos & semé quelques terrains. Ils paroissoient venus, non plus simplement pour visiter l'isle, mais pour s'y établir. Quoique le nombre de ces étrangers ne fût pas considérable, les Indiens avoient une culture si imparfaite, & si strictement mesurée sur

(1) P. Martyr, *decad. pag.* 47.

leur

leur propre consommation, qu'il ne leur étoit pas possible de fournir à la subsistance de ces nouveaux hôtes. 1494.
Indolens & sans activité, d'un tempérament naturellement foible, & énervé encore par la chaleur du climat, ils se contentoient d'une très-petite quantité de nourriture. Une poignée de maïs, un petit morceau d'un pain insipide fait avec la cassave, suffisoient pour nourrir des hommes dont les forces n'étoient épuisées ni par les travaux du corps, ni par ceux de l'esprit. Les Espagnols, quoiqu'un des peuples de l'Europe les plus sobres, leur sembloient voraces à l'excés. Ces pauvres gens, voyant qu'un Espagnol consommoit la nourriture de plusieurs Indiens, les regardoient comme des hommes insatiables, & supposoient qu'ils avoient abandonné leur patrie, parce qu'elle ne leur fournissoit pas de quoi satisfaire leur faim immodérée, & qu'ils étoient venus, parmi eux, pour y chercher à subsister (1). En même-tems que le soin de leur propre conservation faisoit desirer aux insulaires le départ de ces hôtes incommodes qui consommoient, en si peu de tems, le petit fonds de leurs provisions, les injures qu'ils en recevoient tous les jours, ajoutoient à leur impatience; mais, après avoir attendu inutilement le départ des Espagnols, ils conçurent que, pour éloigner la destruction dont ils étoient mena-

(1) Herrera, *décad.* 1, *Lib.* II, *chap.* 17.

1494. cés, soit par la famine, soit par les exactions de leurs tyrans, il leur étoit nécessaire de ranimer leur courage, de les attaquer avec toutes leurs forces réunies, & de les chasser de l'établissement qu'ils avoient formé par la violence.

Guerre avec les Indiens.

Telles étoient les dispositions générales des Indiens, lorsque Colomb revint à *Isabelle*. Désespérés des injustices & des outrages qu'ils éprouvoient de la part des Espagnols, & enflammés d'une rage dont leur caractere doux & patient ne paroissoit pas susceptible, ils n'attendoient qu'un signal de leur chef, pour tomber, tous à la fois, sur la colonie. Les Espagnols qui s'écartoient étoient souvent surpris, & ne revenoient plus. La crainte du danger réunit enfin les esprits, & rétablit l'autorité de Colomb. On ne vit de salut que dans une entiere confiance en sa sagesse. Il devenoit nécessaire de recourir aux armes contre les Indiens, ce que Colomb avoit évité jusqu'alors avec le plus grand soin : quelqu'inégal que pût paroître le combat entre les habitans du nouveau monde, nuds, armés seulement de massues, de bâtons durcis au feu, de sabres de bois, de frondes, de fleches, dont la pointe étoit d'os de poissons, & des Européens accoutumés à la discipline, & pourvus de tous les instrumens de destruction connus alors en Europe, la situation des Espagnols n'étoit pourtant pas sans dan-

gër. La prodigieuse supériorité du nombre des Indiens compensoit beaucoup d'avantages. Une poignée d'hommes avoit à se défendre contre toute une nation. Un événement malheureux, ou un simple délai, si le sort des armes ne décidoit pas la guerre sur le champ, pouvoient devenir également funestes. Colomb, convaincu que tout dépendoit de la vigueur & de la rapidité de ses opérations, assembla, tout de suite, ses troupes. Elles étoient rédui- 1494.
tes à un très-petit nombre; les maladies, 1495.
causées par la chaleur & l'humidité du pays, avoient fait de grands ravages. L'expérience n'avoit pas encore montré aux Européens les remedes du mal, ni les précautions nécessaires pour s'en garantir. Les deux tiers des premiers aventuriers étoient morts, & plusieurs de ceux qui restoient, étoient incapables de service (1). Le corps de troupes qui entra en campagne consistoit seulement en deux cents hommes 24 Mars.
de pied, vingt chevaux, & vingt grands chiens: on peut, sans doute, trouver étrange d'entendre faire mention de chiens, comme faisant partie d'une armée; mais ces animaux n'étoient pas les ennemis les moins redoutables pour des Indiens nuds & timides. Tous les caciques de l'isle, si l'on en excepte Guacanahari qui demeura toujours attaché aux Espagnols, avoient rassemblé leurs forces qui montoient, si

(1) *Vie de Colomb, chap. LXI.*

nous en croyons les historiens espagnols, à cent mille hommes. Au-lieu de tenter d'attirer leurs ennemis dans l'épaisseur de leurs bois, & dans les défilés de leurs montagnes, ils eurent l'imprudence de prendre leur poste à Vega-Real, la plus grande plaine du pays. Colomb ne leur donna pas le tems de s'appercevoir de leur erreur, & de changer leur position. Il les attaqua pendant la nuit, tems, où des troupes indisciplinées sont le moins capables d'agir avec quelque concert. La victoire lui fut aisée, & ne lui coûta point de sang. Le bruit des armes à feu, & la charge impétueuse de la cavalerie remplirent les Indiens de terreur, & les chiens, lâchés à propos, ajouterent tellement à leur trouble & à leur consternation, qu'ils jetterent bas leurs armes, & laisserent le champ de bataille sans faire la moindre résistance. On en tua beaucoup, on en fit prisonniers un plus grand nombre, qu'on réduisit en esclavage (1). Le reste perdit, dès ce moment, tout espoir & toute pensée de résister désormais à des hommes qu'ils regardoient comme invincibles.

1495.

On impose une taxe sur les Indiens.

Colomb employa plusieurs mois à parcourir toute l'isle, & à la soumettre, sans trouver aucune résistance. Il imposa un tribut sur chaque Indien au-dessus de l'âge de quatorze ans. Tous ceux qui habitoient dans les parties de l'isle où l'on

(1) Voyez la NOTE XX.

trouvoit de l'or, étoient obligés de fournir, tous les trois mois autant de poudre 1495.
d'or qu'en tient un grelot de faucon. Les autres devoient fournir vingt-cinq livres de coton. C'eſt là la premiere taxe réguliere qui ait été impoſée ſur les Indiens, & elle a ſervi de baſe & d'exemple à des exactions encore plus onéreuſes. Colomb s'écartoit, en cela, des maximes de douceur qu'il avoit juſqu'alors ſuivies & recommandées; mais, à cette époque, on intriguoit puiſſamment contre lui; à la Cour, pour ruiner ſon crédit, & décrier ſes opérations. On rendoit des comptes très-déſavantageux & de lui-même, & des pays qu'il avoit découverts. Margarita & le P. Boyl étoient retournés en Eſpagne; &, pour juſtifier leur conduite, & ſatisfaire leur reſſentiment, ils n'épargnoient aucun moyen de lui nuire. Beaucoup de courtiſans voyoient, avec envie, ſa réputation & ſon crédit croître de jour en jour. Fonſeca, archidiacre de Séville, chargé de la direction principale des affaires de l'Inde, avoit conçu une telle prévention contre Colomb, pour des raiſons que les écrivains du tems ne font pas connoître; qu'il écoutoit, avec la plus grande partialité, toutes les plaintes qu'on faiſoit de l'amiral. Il étoit difficile à un étranger, ſans amis, ſans expérience dans les intrigues de cour, de réſiſter à une cabale ſi forte. Colomb vit qu'il n'y avoit qu'un mo-

1495. yen de foutenir fon crédit, & de réduire fes adverfaires au filence, c'étoit de fournir une affez grande quantité d'or, non-feulement pour juftifier ce qu'il avoit annoncé des richeffes du pays, mais pour engager Ferdinand & Ifabelle à pourfuivre l'exécution de fes plans. Tel fut le motif qui le détermina à impofer cette pefante taxe fur les Indiens, & à en exiger le paiement avec une extrême rigueur. C'eft tout ce qu'on peut dire pour l'excufer, autant qu'il eft poffible, de s'être écarté, en cette occafion, de la douceur & de l'humanité, avec lefquelles il avoit jufqu'alors traité les malheureux Indiens (1).

Effets funeftes de l'établiffement de la taxe.

Le travail, l'attention & la prévoyance qu'impofoit aux Indiens l'obligation de payer ce tribut, étoient des maux intolérables pour des hommes accoutumés a paffer leurs jours dans l'indolence, fans aucun foin de l'avenir. Ils étoient incapables d'une induftrie fi réguliere & fi continue ; & cette fervitude leur parut fi cruelle, que, pour fecouer ce joug, ils eurent recours à un expédient qui montre tout l'excès de leur défefpoir. Ils firent le projet d'affamer ces oppreffeurs qu'ils n'ofoient plus combattre ; &, d'après l'opinion qu'ils avoient conçue de la voracité des Efpagnols, ils ne douterent pas du fuccès. Ils fufpendirent toute culture. Ils ne femerent point de maïs. Ils arracherent

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. II*, *chap.* 17.

toutes les racines de manioc qui étoient plantées ; & se retirant dans les parties les plus inaccessibles de leurs montagnes, ils abandonnerent la plaine inculte à leurs ennemis. Cette résolution désespérée ne produisit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendoient. Les Espagnols furent réduits aux dernieres extrêmités ; mais ils reçurent si à propos des secours d'Europe, & trouverent tant de ressources dans leur industrie & leur intelligence, qu'ils ne perdirent pas beaucoup d'hommes. Les malheureux Indiens furent les victimes de leur mauvaise politique. Confinés dans des montagnes stériles, sans aucune nourriture que les productions spontanées de la terre, ils sentirent bientôt toutes les horreurs de la famine, qui fut suivie de maladies contagieuses ; &, dans le cours de quelques mois, plus du tiers des insulaires périt, après avoir éprouvé tous les genres de calamités.

1495.

Intrigues contre Colomb à la Cour d'Espagne.

Tandis que Colomb jettoit ainsi les fondemens de la grandeur espagnole dans le nouveau monde, ses ennemis travailloient sans relâche, à le priver de la gloire & des récompenses auxquelles ses services & ses travaux lui donnoient tant de droits. Les difficultés qui accompagnent toujours un nouvel établissement, les maladies, causées par un climat mal-sain, les malheurs attachés à un voyage, dans des mers inconnues, tout fut représenté com-

me les effets de fon ambition imprudente
1495. & inquiete. Son attention à conferver la difcipline & la fubordination fut appellée rigueur exceffive, & les châtimens dont il avoit puni la mutinerie & le défordre, furent regardés comme autant d'actes de cruauté. Ces accufateurs prirent tant de crédit dans une Cour ombrageufe, qu'on nomma un commiffaire, chargé de fe tranfporter à Hifpaniola, & d'y examiner la conduite de Colomb. Ses ennemis obtinrent qu'on confieroit cet emploi important à Aguado, valet de chambre du roi, qu'ils propoferent bien moins pour fa capacité que pour fon dévouement à leurs intérêts. Enflé de fon élévation fubite, Aguado déploya, dans l'exercice de fon miniftere, la fotte importance, & l'infolence ridicule, ordinaires aux petits efprits, lorfqu'ils fe voient revêtus des dignités qu'ils n'ofoient efpérer, & chargés d'emplois au-deffus de leurs forces. Il écouta avidement, non-feulement les Efpagnols mécontens, mais même les Indiens. Il encouragea les uns & les autres à produire leurs griefs, bien ou mal fondés. Il fomenta l'efprit de diffention dans l'ifle, & ne fit aucun réglement qui pût remédier à des abus dont il vouloit faire des crimes à l'adminiftration de Colomb. Colomb fentit vivement combien fa fituation feroit humiliante, s'il demeuroit dans le pays où un juge fi prévenu obfer-

servoit toutes ses démarches, & affoiblissoit son autorité ; il prit donc la résolution de retourner en Espagne, dans le dessein de mettre, sous les yeux de Ferdinand & d'Isabelle, un récit exact de tout ce qui s'étoit passé, sur-tout dans les démêlés qu'il avoit eus avec ses ennemis, espérant obtenir, de leur équité & de leur discernement, une décision juste & favorable. Il remit l'administration de la colonie, en son absence, à D. Barthelemi son frere, avec le titre *d'Adelantado*, ou lieutenant-gouverneur. Par un choix moins heureux, & qui devint la source de beaucoup de calamités pour la colonie, il nomma François Roldan, président de la Cour de justice, avec des pouvoirs très-étendus (1).

1495.

1496.

Colomb revient en Espagne.

En revenant en Europe, Colomb prit une route différente de celle qu'il avoit suivie à son premier voyage. Il fit voile directement à l'est d'Hispaniola, sous le parallele du vingt-deuxieme degré de latitude ; car l'expérience n'avoit pas encore montré aux navigateurs la méthode plus sûre & plus prompte de porter au nord pour trouver les vents de sud-ouest. Ce malheureux choix, qu'on ne peut guere regarder comme une faute de la part de l'amiral, dans un tems où la navigation de l'ancien monde au nouveau étoit encore

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* II, *chap.* 18. *lib.* III, *ch.* 1.

1496. dans l'enfance, l'exposa à des dangers & à des travaux infinis, en le forçant de lutter continuellement avec les vents alisés qui soufflent constamment de l'est entre les tropiques. Malgré l'extrême difficulté de cette navigation, il suivit sa route avec sa patience & sa fermeté ordinaires; mais il fit si peu de chemin, qu'après trois mois il ne voyoit pas encore la terre. A la fin, ses provisions commencerent à s'épuiser. L'équipage & lui-même étoient réduits à six onces de pain, par jour, pour chaque personne. Mais, dans cette extrême détresse, l'amiral conserva l'humanité de son caractere, & refusa de céder aux pressantes sollicitations de ses gens qui proposoient de manger les Indiens qu'ils avoient à bord, ou de les jetter à la mer pour diminuer le nombre des bouches. il leur représenta que ces pauvres gens étoient des hommes, réduits, par une calamité commune, à la même condition qu'eux, & ayant droit à partager le même sort; son autorité & ses remontrances écarterent ces idées féroces suggérées par le désespoir; & elles n'eurent pas le tems de renaître; car on vit bientôt la côte d'Espagne & toutes les craintes & toutes les souffrances prirent fin (1).

Sa réception à la Cour d'Espagne.

Colomb parut à la Cour avec la confian-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. III*, *chap.* 1, *Vie de Colomb*, *chap.* 64.

ce tranquille, mais modeste, d'un homme qui se regarde, non-seulement comme irréprochable, mais comme ayant rendu d'importans services. Ferdinand & Isabelle, honteux de leur facilité à écouter des accusations frivoles ou mal fondées, le reçurent avec des marques de considération si distinguées, que ses ennemis demeurerent couverts de confusion; leurs plaintes & leurs calomnies ne furent plus écoutées. L'or, les perles, le coton, & d'autres marchandises précieuses que Colomb produisit, parurent réfuter pleinement les propos que les mécontens avoient tenus sur la pauvreté du pays. En soumettant les Indiens à la couronne, & en leur imposant une taxe réguliere, il avoit donné à l'Espagne une multitude de nouveaux sujets, & fondé, pour elle, un revenu qui paroissoit devoir être considérable. Les mines qu'il avoit trouvées étoient une autre source de richesses encore plus abondante, & quelque solides que fussent ces avantages, Colomb les représentoit seulement comme des préludes à d'autres acquisitions, & comme un garant de découvertes plus importantes qu'il méditoit, & auxquelles les précédentes devoient infailliblement le conduire (1). 1496.

Ces considérations, attentivement méditées, firent une grande impression non- On fait un plan plus régulier pour

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 65. Herrera, *decad.* 1, *lib.* III, *chap.* 1.

seulement sur Isabelle, qui étoit flattée
1496. d'être la protectrice de toutes les entre-
l'établissement d'une colonie. prises de Colomb, mais sur Ferdinand même, qui, ayant rejetté d'abord ses projets, étoit plus disposé à se défier de leur succès. L'un & l'autre se déterminerent à pourvoir la colonie d'Hispaniola de tout ce qui étoit nécessaire pour en achever l'établissement, & à donner à Colomb une nouvelle escadre, pour aller à la recherche des autres pays dont il regardoit l'existence comme incontestable. Tous les préparatifs se firent de concert avec l'amiral. Le premier voyage n'avoit eu pour objet que la découverte du nouveau monde; dans le second, on s'étoit proposé de faire un établissement; mais les mesures prises pour le former avoient été insuffisantes, ou rendues inutiles par l'esprit de mutinerie des Espagnols, & par des accidens imprévus, effets de différentes causes. On vouloit dresser & suivre un nouveau plan pour une colonie réguliere, qui pût servir de modele à tous les établissemens semblables qui se feroient dans la suite. Chaque article fut pesé, & réglé avec une attention scrupuleuse. On fixa le le nombre des colons qui s'embarqueroient. Il y en avoit de tous les ordres & de toutes les professions; & le nombre en étoit déterminé, d'après l'utilité de chaque classe, & les besoins de la colonie. On devoit aussi emmener des femmes. On s'étoit con-

vaincu que, dans un pays où la disette de vivres avoit causé tant de désastres, le premier soin devoit être d'obtenir des subsistances par la culture ; l'on y faisoit passer un grand nombre de cultivateurs. Enfin, comme les Espagnols ne pensoient alors à tirer aucun profit de la multiplication & de la vente de ces productions du nouveau monde, qui ont depuis été, pour l'Europe, la source de tant de richesses, & comme toutes leurs vues & toutes leurs espérances se portoient sur les métaux précieux que les mines déjà découvertes devoient leur fournir, on envoyoit une troupe d'ouvriers, habiles dans l'art d'exploiter & de traiter les mines. Tous ces émigrans devoient recevoir du roi leur paie & leur subsistance pendant quelques années (1). 1496.

Jusques-là ces dispositions étoient sages, & convenables à l'objet qu'on avoit en vue ; mais on provoyoit qu'il seroit difficile de trouver beaucoup d'Espagnols qui voulussent aller s'établir dans un pays dont le climat avoit été funeste à un si grand nombre de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à Hispaniola, & de faire travailler aux mines les malfaiteurs qu'on condamnoit aux galeres, ou même à la mort, lorsque les crimes, dont ils étoient convaincus, n'étoient pas d'une nature atroce. Cet avis ouvert, sans beau-

Défaut dans ce plan.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* III, *chap.* 2.

coup de réflexion, fut adopté de même.
1496. On vuida les prifons d'Efpagne pour peupler la colonie, & les juges furent autorifés à condamner déformais, en certains cas, à la déportation. Il étoit pourtant aifé de voir que ce n'eft pas fur une pareille bafe qu'on peut élever l'édifice d'une fociété durable. L'induftrie, la fobriété, la patience, la confiance mutuelle entre les colons, font d'une néceffité indifpenfable dans un établiffement naiffant, où la bonté des mœurs doit contribuer au maintien de l'ordre, beaucoup plus que la force & l'autorité des loix. Cette corruption, une fois introduite dans le corps politique, ne pouvoit manquer de l'infecter bientôt dans toute fa maffe ; & de produire les plus grands maux. C'eft ce que les Efpagnols éprouverent, & ce qu'ont éprouvé auffi les autres nations européennes qui, ayant fucceffivement adopté cette pratique, en ont reffenti de funeftes effets qu'elles ne peuvent attribuer à aucune autre caufe (1).

L'armement effuie beaucoup de retardement.

Quoique Colomb eût obtenu très-promptement, & fans peine, de Ferdinand & d'Ifabelle, leur approbation pour toutes les parties du plan qu'il avoit propofé, lorfqu'il fallut le mettre à exécution, il effuya des retardemens qui auroient laffé la patience d'un homme moins accoutumé

[1] Herrera, *decad.* 1, *lib. III*, *chap.* 2. Touron, *Hift. de l'Amér.* I, *pag.* 51.

que lui à rencontrer des difficultés, & à les surmonter. Ces délais furent, en partie, l'effet de cette lenteur, & de ces formes fastidieuses que les Espagnols mettent dans toutes les affaires, &, en partie, de l'épuisement où se trouvoient les finances, par les dépenses excessives qu'avoient occasionnées le mariage du fils unique de Ferdinand & Isabelle, avec Marguerite d'Autriche, & celui de Jeanne leur seconde fille, avec l'archiduc Philippe (1); mais ce fut sur-tout l'ouvrage des artifices & de la méchanceté des ennemis de Colomb. Etonnés de l'accueil qu'il avoit reçu de ses souverains, à son retour, & contenus, par sa présence, ils laisserent passer le flot de la faveur, contre lequel ils sentoient qu'il leur étoit impossible de lutter. Mais leur haine étoit trop profonde pour demeurer dans l'inaction; ils reprirent bientôt courage, & aidés du secours de Fonseca, ministre des affaires de l'Inde, qui venoit d'être fait évêque de Badajos, ils traverserent, par tant d'obstacles, les préparatifs de Colomb, qu'il s'écoula une année entiere avant qu'il pût avoir deux vaisseaux pour porter, à sa colonie, une partie des secours qu'on lui destinoit (2), & presque deux ans avant que la petite escadre, dont il devoit prendre le com-

1496.

[1] P. Martyr. *Epist.* 168.
[2] *Vie de Colomb*, *chap.* 63.

1498. mandement, fût en état de mettre en mer (1).

Troisieme voyage de Colomb. L'armement consistoit seulement en six vaisseaux, d'un port médiocre, & assez mal pourvus pour un voyage si long & si dangereux. Colomb alloit prendre une route différente de toutes celles qu'il avoit jusqu'alors suivies. Comme il étoit persuadé que les riches contrées de l'Inde étoient situées au sud-ouest des pays qu'il avoit découverts, il se proposoit, pour y arriver, de faire voile des Canaries, ou des isles du Cap-verd, directement au sud, jusqu'à ce qu'il eût dépassé la ligne, & alors de tourner à l'ouest, espérant de trouver, dans cette route, le secours des vents qui
30 Mai. soufflent invariablement entre les tropiques. Plein de cette idée, il mit à la voile & toucha d'abord aux Canaries, d'où il dépêcha trois de ses navires, pour porter de nouveaux secours à Hispaniola. Il gagna ensuite les isles du Cap-verd, & conti-
4 Juillet. nua sa route au sud avec les trois autres. Il ne leur arriva rien de remarquable, jusqu'à
19 Juillet. ce qu'il fut arrivé à cinq degrés, en deçà de la ligne. Là il fut arrêté par un calme; il éprouva, en même-tems, une si excessive chaleur, que les tonneaux de vin éclatoient, ou laissoient écouler la liqueur, & que les provisions se gâtoient (2). Les Espagnols, qui ne s'étoient jamais avancés

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. III*, *chap.* 9.
(2) P. Mart. *decad. pag.* 70.

ſi loin au ſud, craignoient que les vaiſſeaux ne priſſent feu, & commençoient à croire ce qu'avoient dit, de la zone torride, les Anciens qui la regardoient comme inhabitable. Des pluies vinrent à propos pour les raſſurer un peu, mais ſans diminuer beaucoup la violence de la chaleur, quoiqu'elles fuſſent continuelles, & qu'il fut difficile de reſter ſur le pont. 1498.

L'amiral, qui avoit dirigé toutes les manœuvres du voyage avec ſa vigilance ordinaire, ſe trouva ſi épuiſé par la fatigue & le défaut de ſommeil, qu'il fut ſaiſi d'un violent accès de goutte, accompagné de fievre. Toutes ces circonſtances le forcerent de céder aux inſtances de ſes gens, & de changer ſa route pour porter au nord-oueſt, & toucher à quelqu'une des iſles Caraïbes, où il pourroit ſe réparer, & prendre quelques proviſions.

Il découvre le continent de l'Amérique.

Le premier Août, le matelot de garde ſur la hune excita dans l'équipage une ſurpriſe agréable en criant *terre*. On gouverna de ce côté, & l'on découvrit une iſle conſidérable que l'amiral appella iſle de *Trinité*, nom qu'elle conſerve encore aujourd'hui. Elle eſt ſituée ſur la côte de la Guiane, près de l'embouchure de l'Orénoque. Cette riviere, quoique du troiſieme ou quatrieme ordre, pour la grandeur, parmi celle du nouveau monde, ſurpaſſe de beaucoup toutes celles de notre hémiſphere. Elle porte à l'Océan une maſſe d'eau

si énorme, & coule avec tant d'impétuo-
1498. sité, que, lorsqu'elle rencontre la marée qui, sur cette côte monte à une très-grande hauteur, il se fait un choc qui éleve & agite les flots d'une maniere surprenante & terrible. La rapidité du fleuve le fait triompher dans ce combat, & on le voit porter ses eaux à plusieurs lieues dans l'Océan, sans les y mêler (1). Avanr d'avoir pu connoître le danger, Colomb se trouva entre ce terrible courant & les vagues agitées; il néchappa qu'avec beaucoup de difficulté par un détroit qui lui parut si dangereux, qui l'appella *la bouche du dragon.* Lorsque le danger fut passé, il vit, dans l'objet même qui l'avoit si fort effrayé, des motifs d'espérance & de consolation. Il conjectura, avec beaucoup de justesse, qu'une si grande riviere ne pouvoit pas être fournie par une isle, & qu'elle devoit couler au travers d'un très-grand continent, & il ne douta pas que ce ne fût celui qu'il cherchoit depuis si long-tems. Plein de cette idée, il navigua à l'ouest, le long de la côte des provinces qui sont aujourd'hui connues sous les noms de Paria & de Cumana. Il prit terre en différens endroits, & eut quelque commerce avec les habitans, dont les traits & les mœurs lui parurent ressembler à ceux des Indiens d'Hispaniola. Ils portoient des ornemens d'or en petites plaques, & des perles très-

(1) Gumilla, *Hist. de l'Orénoque*, tom. 1, p. 14.

belles qu'ils échangerent volontiers pour de petites merceries d'Europe. Ils sembloient avoir plus d'intelligence & de courage que les habitans des isles. On y voyoit de quadrupedes de différentes especes, & une grande variété d'oiseaux & de fruits (1). L'amiral fut si transporté de la beauté & de la fertilité du pays, que, plein de cette enthousiasme qui accompagne ordinairement la passion des découvertes, il imagina que c'étoit là le paradis terrestre de l'écriture, que Dieu avoit donné à l'homme pour y habiter, tant que son innocence le rendroit digne d'un si beau séjour (2). C'est ainsi que Colomb eut la gloire non-seulement de faire connoître au genre humain l'existence d'un nouveau monde, mais d'étendre beaucoup cette découverte, & de conduire, le premier, les Espagnols au vaste continent qui est devenu la plus considérable partie de leur empire, & la principale source de leurs richesses. Le mauvais état de ses vaisseaux, le manque de vivres, ses infirmités, & l'impatience de ses gens ne lui permirent pas de pousser plus loin sa découverte. Il ne put se dispenser de regagner Hispaniola. En son chemin il découvrit les isles de Cubagna & de Margarita, 1498.

(1) Herrera, *decad. 1, lib. III, chap. 9, 10, 11. Vie de Colomb, chap. 66, 73.*

(2) Herrera, *decad. 1, lib. III, chap.* 12. Gomera, *chap.* 84. Voyez la NOTE XXI.

1498. devenus considérables depuis par la pêche des perles. En arrivant à Hispaniola il étoit épuisé de fatigue & de maladie, mais les affaires de la colonie étoient dans une situation qui ne lui permettoit pas d'y jouir du repos dont il avoit un si grand besoin.

Etat d'Hispaniola, à son arrivée.

Pendant son absence, ce pays avoit éprouvé beaucoup de révolutions. Son frere l'Adelentade, en conséquence des conseils que lui avoit donnés Colomb avant son départ, avoit transporté la colonie d'Isabelle dans un lieu plus commode, de l'autre côté de l'isle. Il avoit jetté les fondemens de Saint-Domingue (1), qui a été long-tems la ville la plus considérable que les Européens eussent dans le nouveau monde, & le siege de tous les tribunaux suprêmes de la Cour d'Espagne en Amérique. Dès que les Espagnols y furent établis, l'Adelentade, pour les empêcher de languir dans l'inaction, & leur ôter le loisir de former de nouvelles cabales, parcourut les parties de l'isle que son frere n'avoit pas encore visitées ou assujetties. Les Indiens hors d'état de faire aucune résistance, se soumirent par-tout aux tributs qui leur furent imposés; mais ils trouverent bientôt le joug si insupportable, que tout redoutables qu'étoient pour eux les Espagnols, ils prirent les armes contre les oppresseurs.

Révolte de Roldan.

Cette révolte n'étoit pourtant pas fort

(1) P. Martyr, *decad. pag.* 56.

à craindre de la part de ces pauvres Indiens timides, nuds & désarmés. Mais, 1498.
pendant que l'Adelentade étoit en campagne, il en éclata une autre plus dangereuse parmi les Espagnols eux-mêmes. Roldan en étoit le chef, cet homme que Colomb avoit placé dans un poste qui le constituoit gardien de l'ordre & de la tranquillité publique. Un caractere turbulent, & une ambition aveugle le porterent à cette démarche indigne de son rang, & les motifs qu'il en donnoit à ses compatriotes étoient frivoles & sans fondement. Il accusoit Colomb & ses deux freres d'arrogance & de sévérité. Ils avoient pour but, disoit-il, de se faire, dans le pays un état indépendant de la Cour d'Espagne; ils avoient fait périr une partie des Espagnols de faim & de fatigue, afin de pouvoir plus aisément réduire le reste à la soumission; enfin, il étoit honteux, pour les Castillans, de demeurer esclaves soumis & dociles, de trois aventuriers Génois. Les hommes ont tant de penchant à imputer les maux qu'ils souffrent à la mauvaise conduite de ceux qui les gouvernent, & une nation voit toujours, avec tant de jalousie & de mécontentement, l'élévation d'un étranger, que les insinuations de Roldan firent une impression profonde sur ses compatriotes, en même-tems que son rang, & la considération dont il jouissoit y ajoutoient beaucoup de

poids. Un grand nombre d'Espagnols le
1498. reconnurent pour chef, & prenant les armes contre l'Adelentade & son frere, ils se saisirent du magasin de vivres appartenant au roi, & tenterent de surprendre le fort de Saint-Domingue. La vigilance & le courage de D. Diego Colomb firent échouer leur projet. Les mutins furent obligés de se retirer dans la province de Xaragua, & non-seulement ils continuerent de méconnoître l'autorité de l'Adelentade, mais ils exciterent encore les Indiens eux-mêmes à secouer le joug (1).

Tel étoit le malheureux état de la colonie, lorsque Colomb arriva à Saint-Domingue. Il fut bien surpris d'apprendre que les trois vaisseaux qu'il avoit envoyés des Canaries n'y avoient pas encore paru. Par la mal-adresse du pilote & la force des courans, ils avoient été emportés à cent soixante milles à l'ouest de Saint-Domingue, & forcés de se jetter dans un havre de la province de Xaragua où Roldan & les séditieux étoient cantonnés. Roldan cacha soigneusement aux commandans des navires sa séparation d'avec l'Adelentade; & employant toute son adresse pour gagner leur confiance, il leur persuada de débarquer un nombre considérable des nouveaux colons qu'ils amenoient, & qui

(1) Herrera, *decad. 1*, *lib. III*, *chap. 5*, 8. *Vie de Colomb*, *chap. 74*, 77. Gomera *chap. 23*. P. Martyr, *pag. 78*.

ſe rendroient, diſoit-il, à Saint-Domingue par terre. Il n'eut pas beſoin de beaucoup de raiſonnement pour déterminer ces gens-là à épouſer ſa querelle. C'étoit des ſcélérats échappés des priſons d'Eſpagne, accoutumés à vivre dans l'oiſiveté & la licence, à qui les actes de violence étoient familiers. Ils adopterent aiſément un genre de vie fort ſemblable à celui qu'ils venoient de quitter. Les commandans des navires, s'appercevant trop tard de l'imprudence qu'ils avoient commiſe en laiſſant débarquer tant de monde, firent voile pour Saint-Domingue, & arriverent dans le port peu de jours après l'amiral. Mais le fonds de proviſions qu'ils avoient été chargés de porter, étoit tellement diminué par la longueur du voyage, que ce qui en reſtoit ne pouvoit être pour la colonie que d'un bien foible ſecours. (1).

1498.

Appaiſée par la prudence de Colomb.

Le renfort d'hommes qui s'étoit aſſocié à la révolte de Roldan, le rendit plus formidable & non moins inſolent dans ſes prétentions. Colomb, quoique pénétré de ſon ingratitude, & indigné de l'audace des mécontens, ne voulut pas ſe preſſer d'en venir aux mains. Il trembloit à la ſeule penſée d'allumer une guerre civile dont le ſuccès, quel qu'il fût, en affoibliſſant les deux partis, encourageroit leurs ennemis communs à s'unir pour achever de

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *chap.* 12. *Vie de Colomb*, *chap.* 78 79.

1498. les détruire. Il s'appercevoit aussi que les préventions & les passions qui avoient fait prendre les armes aux rebelles, avoient tellement infecté les Espagnols qui lui demeuroient fideles, que plusieurs d'entr'eux blâmeroient des mesures violentes, & que tous ne s'y prêteroient qu'avec une grande froideur. Ces considérations d'intérêt public, & le danger de sa situation, le déterminérent à négocier plutôt que de combattre. Il commença par promettre une amnistie à tous ceux qui rentreroient dans leur devoir, & ramena en effet par-là quelques mécontens. Il offrit de renvoyer en Espagne tous ceux qui demanderoient d'y retourner; ce qui convenoit à ceux que la maladie ou d'autres raisons avoient dégoûtés du nouveau monde. Il adoucit l'orgueil de Roldan, en lui promettant de lui rendre son emploi; & satisfit l'avidité de tous, en leur accordant la plus grande partie de leurs demandes. Ainsi, par degrés, & sans répandre une goutte de sang, il parvint à rompre cette association dangereuse qui menaçoit la colonie d'une ruine entiere, & à rétablir au moins les apparences de l'ordre, de la tranquillité & d'un gouvernement régulier (1).

Nouveaux arrangemens pour l'établissement des colons.

En conséquence de cet accord avec les mutins, on donna des terres à chaque colon

(1) Herrera, *decad. 1, lib. III, chap. 13, 14. Vie de Colomb, chap. 80.*

lon en différentes parties de l'isle ; & l'on
imposa aux Indiens de chaque district l'o- 1499.
bligation de cultiver une certaine quantité
de terrein pour leurs nouveaux maîtres. Ce
travail fut substitué au tribut qu'on avoit
d'abord exigé. Mais, quelque nécessaire
que pût être ce réglement dans une colo-
nie encore foible, il fut, pour ce malheu-
reux peuple, la source de calamités sans
nombre, & des plus cruelles oppressions,
en introduisant, dans tous les établissemens
espagnols, les *repertimientos* ou réparti-
tions d'Indiens. (1) Ce ne fut pas même le
seul effet funeste de la révolte d'Hispaniola.
Elle empêcha encore Colomb de poursui-
vre ses découvertes sur le continent ; car
sa propre sûreté l'obligea de garder près
de lui son frere l'Adelentade & les gens
de mer qu'il auroit pu employer à cette
expédition. Aussitôt que l'état des affaires
le lui permit, il envoya quelques-uns de
ses vaisseaux en Espagne, avec un jour-
nal de son dernier voyage, une descrip-
tion des nouvelles contrées qu'il avoit dé-
couvertes, une carte de la côte le long de la-
quelle il avoit navigué, & des échantil-
lons de l'or, des perles & des autres
productions curieuses ou précieuses qu'il
avoit eues par échange des Naturels du
pays. En même tems il fit passer à la cour
un récit de la révolte d'Hispaniola, dans
lequel il accusoit les mutins non-seulement

(1) Herrera, *decad.* I, *Lib.* III, *chap.* 14, *&c.*

1499. d'avoir excité dans la colonie des troubles qui pouvoient entraîner ſa ruine, mais d'avoir mis obſtacle à toutes les meſures qu'on auroit pu prendre pour pouſſer les découvertes plus loin. Il propoſoit différens réglemens propres à perfectionner le gouvernement de l'iſle, & à étouffer l'eſprit de ſédition, qui, quoique ſuſpendu dans le moment actuel, pouvoit ſe rallumer avec plus de fureur. Roldan & ſes aſſociés ne négligerent pas, de leur côté, d'envoyer par les mêmes vaiſſeaux, l'apologie de leur conduite, & de leur récrimination contre l'amiral & ſes freres, &, malheureuſement pour l'Eſpagne & pour Colomb, ils obtinrent plus de confiance auprès de Ferdinand & d'Iſabelle, que l'amiral lui-même (1).

Voyage de Vaſco de Gama aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance.

Mais, avant de faire connoître les effets que produiſit cette prévention de la cour d'Eſpagne, nous devons détourner l'attention du lecteur ſur d'autres événemens auſſi intéreſſans par eux-mêmes que par leur liaiſon avec l'hiſtoire du nouveau monde. Pendant que Colomb pourſuivoit ſes différens voyages à l'oueſt, la paſſion des découvertes ſe ſoutenoit en Portugal, où elle s'étoit d'abord montrée; & elle y devenoit plus active. Les ſuccès de Colomb, & les réflexions des Portugais ſur la faute qu'ils avoient fait en rejet-

(1) Herrera, *decad.* I, *lib. III*, *cap.* 41. Benzon, *hiſt. nov. orb. lib. I*, *chap.* 2.

tant les offres de cet étranger, après avoir excité leurs regrets, leur inspirerent la noble émulation de le surpasser dans cette carriere, & un desir ardent de dédommager leur patrie de la perte qu'elle avoit faite par leur imprudence. Dans cette vue, Emmanuel, qui avoit hérité du génie entreprenant de ses prédécesseurs, reprit le grand projet qu'ils avoient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales par le cap de Bonne Espérance. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il fit équipper une escadre pour cet important voyage. Il en donna le commandement à Vasco de Gama, homme de naissance, que ses vertus, sa prudence & son courage rendoient digne de la confiance qu'on lui montroit. L'escadre, comme toutes celles qu'on armoit pour faire des découvertes, dans ce siécle où la navigation étoit encore dans l'enfance, étoit très-foible, & consistoit seulement en trois vaisseaux, qui n'étoient ni d'un port ni d'une force proportionnée au service qu'on en attendoit. Les Européens n'avoient encore alors aucune connoissance des vents alisés & des moussons régulieres qui, tant dans l'Océan Atlantique, que dans la mer qui sépare l'Afrique des Indes orientales, rendent la navigation, en quelque tems de l'année, facile, & en d'autres, non-seulement difficile, mais presqu'impossible: aussi le tems que Gama avoit choisi pour son départ,

1499.

étoit le plus défavorable qu'on pût prendre
1499. dans toute l'année. Il mit à la voile, du port de Lisbonne, le 9 Juillet 1497; &, portant au sud, il eut à combattre pendant quatre mois les vents contraires, avant de pouvoir gagner le cap de Bonne-espérance. Là, leur violence s'étant un peu abattue, Gama profita d'un intervalle de beau tems pour doubler ce terrible promontoire qui avoit été si long-tems la borne de la navigation des Européens, & tourna ensuite au nord-ouest le long de la côte d'Afrique. Il toucha à différens ports; &, après plusieurs aventures que les historiens rapportent en donnant des éloges à sa prudence & à son intrépidité, il jetta l'ancre devant la ville de Melinde. Dans tous ces grands pays qu'on trouve le long des côtes de l'Afrique, depuis la riviere de Sénégal, jusqu'aux confins du Zanguebar, les Portugais avoit trouvé une race d'hommes barbares, sans connoissances, sans commerce, & différant des Européens autant par leurs traits & leur couleur, que par leurs mœurs & leurs gouvernemens: mais, à mesure qu'ils avançoient, ils virent, avec une satisfaction extrême, la figure des hommes changer insensiblement & s'embellir, & les traits asiatiques dominer davantage; ils apperçurent des marques de civilisation, & même quelque connoissance des lettres; ils trouverent la religion mahométane reçue,

& un commerce aſſez conſidérable tout établi. Gama trouva au port de Mélinde plusieurs vaiſſeaux indiens. Il pourſuivit alors ſon voyage, preſque ſûr du ſuccès; &, ſous la conduite d'un pilote mahométan, il arriva à Calicut, ſur la côte du Malabar, le 22 Mai 1498. La richeſſe, la population, la culture, l'induſtrie, & les arts de ce pays, extrêmement civiliſé, étoient beaucoup audeſſus de l'idée qu'il s'en étoit formée d'après les relations imparfaites qu'on en avoit en Europe. Mais, comme il n'avoit avec lui ni les forces néceſſaires pour former un établiſſement, ni les marchandiſes avec leſquelles on eût pu commencer quelque commerce, il ſe hâta de retourner en Portugal, & d'y aller annoncer le ſuccès du voyage le plus long & le plus difficile qui eût jamais été fait depuis l'invention de l'art de la navigation. Il débarqua à Lisbonne le 14 Septembre 1499, deux ans, deux mois & cinq jours après ſon départ de ce port (1). 1499.

On voit que, dans le cours du quinzieme ſiécle, le genre humain fit plus de progrès dans la connoiſſance du globe, que dans tous les ſiécles antérieurs. L'eſprit de découverte, foible d'abord, commença à ſe mouvoir dans une ſphere très-reſſerrée, & ſa marche fut incertaine & timide. Encouragé par le ſuccès, il haſarda davantage, & fit de plus grands pas.

[1] Ramuſio, *vol.* 1, *pag.* 119.

Par ses progrès même, il acquit plus de vigueur, & s'avança enfin vers son but avec une rapidité & une assurance qui lui firent franchir toutes les limites que l'ignorance & la crainte avoient jusqu'alors opposées à l'activité de l'homme. Les Portugais avoient employé près de cinquante ans à se traîner le long de la côte d'Afrique, depuis le cap Non au cap Verd, sur l'espace de douze degrés seulement au sud du premier de ces points. En moins de trente ans, après avoir passé la ligne, & pénétré dans un autre hémisphere, ils s'étoient avancés à quarante-neuf degrés du cap Verd. Enfin, dans les sept dernieres années du siécle, on avoit découvert à l'ouest un nouveau monde aussi étendu que toute la partie de la terre alors connue. A l'est, on avoit traversé des mers, abordé à des régions ignorées, & ouvert, entre l'Europe & les opulentes régions de l'Inde, une communication long-tems desirée, & jusqu'alors cachée à l'impatience des Européens. Des événemens si merveilleux & si inattendus éclipsoient tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors de plus hardi & de plus éclatant. De plus grands objets s'offroient à l'esprit humain, qui, animé par ce nouvel intérêt, s'y porta avec chaleur, & exerça toute son activité dans cette nouvelle direction.

1499.

Découvertes en

Cette ardeur pour les entreprises, quoique plus récente en Espagne, commença

bientôt à y devenir plus générale. Toutes les tentatives faites par cette nation avoient été jusqu'alors conduites par Colomb seul, & aux frais du souverain. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions magnifiques que l'amiral faisoit des pays qu'il venoit de visiter, & par les montres de richesse qu'il en avoit apportées, offrirent d'équipper, à leurs frais & à leurs risques, des bâtimens pour aller aussi à la découverte de nouvelles contrées. La cour d'Espagne voyoit ses modiques ressources épuisées par ses premieres expéditions, qui, en faisant espérer de grands avantages pour l'avenir, n'en avoient apporté jusqu'alors que de très-médiocres. Le souverain n'étoit pas fâché de rejetter désormais sur ses sujets la dépense de pareilles entreprises. Il saisit avec empressement une occasion de faire servir à l'avantage de la nation l'avidité, l'industrie & les efforts des hommes à projets qui voudroient prendre sur eux-mêmes tous les risques. Une des premieres offres de cette espece fut celle d'Alonzo d'Ojeda. C'étoit un fort bon Officier qui avoit accompagné Colomb dans son second voyage. Son rang & sa bonne réputation lui procurerent assez de crédit parmi les négocians de Séville pour équipper quatre vaisseaux, dans l'espérance qu'il obtiendroit l'agrément du roi pour le voyage. La protection puissante de l'évêque de Badajos lui assuroit

1499. Espagne par des aventuriers particuliers.

Ojeda fait la premiere entreprise.

un heureux ſuccès dans une demande
1499. d'ailleurs, ſi agréable à la cour. Sans conſulter Colomb, & ſans avoir aucun égard aux droits & à l'autorité qu'on lui avoit donnés par la capitulation de 1492, on permit à Ojeda de naviguer au nouveau monde; & pour le diriger dans ſa courſe, l'évêque lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral, & les cartes des
Mai. pays qu'il avoit découverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle; &, ſuivant ſervilement celle que Colomb avoit tenue, il arriva ſur la côte de Paria. Il fit quelque commerce avec les Naturels; &, portant enſuite à l'oueſt, il alla juſqu'au cap Vela, & reconnut une grande étendue de côtes au-delà de celles que venoit de viſiter Colomb. Après avoir ainſi conſtaté la vérité de l'opinion de l'amiral, qui avoit regardé ces pays comme faiſant partie d'un continent, il retourna en Eſpagne par Hiſpaniola, remportant quelque gloire de ſa découverte; mais avec un médiocre bénéfice pour ceux qui avoient placé leurs fonds dans cette expédition (1).

Il eſt ſuivi par Americ Veſpuce.

Americ Veſpuce, gentilhomme Florentin, accompagnoit Ojeda dans ce voyage. On ignore en quelle qualité. Mais, comme il étoit bon marin, & très-habile dans toutes ſciences ſubſidiaires à la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ſes compagnons, qu'ils lui abandonnerent la di-

[1] Herrera, *decad.* I, *lib.* IV, *chap.* I, 2, 3.

rection principale de toutes les manœuvres & opérations du voyage. Peu de tems après son retour, il communiqua la rélation de ses aventures & des découvertes qu'il venoit de faire, à un de ses compatriotes ; &, pressé de la vanité, commune aux voyageurs, de se donner de la célébrité, il eut l'assurance de s'y montrer comme ayant découvert le premier le continent du nouveau monde. Le voyage d'Améric étoit écrit non-seulement avec adresse, mais avec élégance. Au récit amusant des faits il avoit joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs & les habitans de ces contrées inconnues. Comme c'étoit la premiere description du nouveau monde qu'on rendît publique, un ouvrage si propre à satisfaire la passion des hommes pour le nouveau & le merveilleux, dut se répandre avec rapidité, & se faire lire avec admiration. Peu à peu on s'accoutuma à appeller ce pays du nom de celui qu'on supposoit l'avoir découvert. Le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable qu'injuste, a perpétué cette erreur. Toutes les nations sont convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte la gloire qui lui appartenoit. Le nom d'Améric a supplanté celui de Colomb, & le genre humain doit re-

1499.

Qui donne son nom au nouveau monde.

gretter que cette injustice ait reçu la sanction du tems, & ne puisse plus être réparée (1).

1499. Voyage d'Alonzo Nigna.

La même année il se fit un autre voyage pour tenter aussi des découvertes (2). Non-seulement Colomb avoit introduit le goût des entreprises de ce genre parmi les Espagnols ; mais les premiers aventuriers qui se distinguerent dans cette carriere, avoient été tous formés sous lui, & devoient à ses leçons les connoissances & l'habileté qui les mettoient en état de suivre ses traces. Alonzo Nigna, qui avoit servi sous l'amiral dans sa derniere expédition, se joignit à Christophe Guerra, marchand de Séville, pour équipper un seul vaisseau, avec lequel il alla à la côte de Paria. Ce voyage semble avoir eu plutôt pour but un commerce lucratif qu'un intérêt général & important à la nation. Nigna & Guerra ne firent aucune découverte intéressante ; mais ils rapporterent en Europe une assez grande quantité d'or & de perles, pour exciter dans leurs compatriotes le desir de faire des entreprises semblables.

1500. 13 Janv. Voyage de Yanez Pinson.

Peu de tems après, Vincent Yanez Pinson, un des compagnons de Colomb dans son premier voyage, partit de Palos avec quatre vaisseaux. Il fit voile droit au sud, & fut le premier Espagnol qui se hasarda à

(1) Voyez la NOTE XXII.

(2) P. Mart. *décad. pag.* 87. Herrera, *décad. lib. IV, chap.* 5.

passer la ligne. Il ne paroît pas avoir pris terre en aucun endroit de la côte de l'Amérique par-delà l'embouchure de Maragnon, appellé autrement la riviere des Amazones. Tous ces navigateurs adoptoient la fausse théorie de Colomb, & croyoient que les pays découverts étoient une partie du grand continent de l'Inde (1). 1500.

Les Portugais découvrent le Brésil.

Dans le cours de cette premiere année du seizieme siecle, cette belle partie de l'Amérique, le Brésil, dont Pinson s'étoit approché de si près, sans y toucher, fut entiérement découvert. Le succès du voyage de Gama aux Indes orientales ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante, non-seulement pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, mais pour y tenter quelque conquête, il en donna le commandement à Pedro Alvares Cabral. Celui-ci, voulant s'éloigner de la côte d'Afrique, pour éviter des vents de terre variables, ou des calmes fréquens, porta au large, & s'avança si fort à l'ouest, qu'à sa grande surprise, il trouva une terre située sous le dixieme degré au-delà de la ligne. Il imagina d'abord que c'étoit quelqu'isle de l'Océan Atlantique, jusqu'alors inconnue; mais, en suivant les côtes pendant plusieurs jours, il fut conduit à croire qu'un pays si étendu faisoit partie de quelque

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IV*, *chap.* 6. P. Martyr. *decad. pag.* 95.

1500. grand continent ; & cette conjecture se trouva juste. Cette terre étoit la partie de l'Amérique méridionale connue aujourd'hui sous le nom de Brésil. Il y toucha ; &, s'étant formé une idée très-avantageuse de la fertilité du sol & de la beauté du climat, il en prit possession au nom du Portugal, & dépêcha un vaisseau à Lisbonne, pour y porter la nouvelle de cet événement aussi intéressant qu'inattendu (1). La découverte du nouveau monde par Colomb avoit été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie, & guidé par l'expérience, suivant un plan régulier, & l'exécutant avec autant de courage que de persévérance : mais l'aventure des Portugais nous montre que le hasard seul auroit pu amener ce grand événement dont l'esprit humain se glorifie aujourd'hui comme de son ouvrage. Si la sagacité de Colomb ne nous avoit pas fait connoître l'Amérique, quelques années plus tard, un heureux hasard nous y auroit conduits (2).

Intrigues contre Colomb. Pendant que l'Espagne & le Portugal faisoient ainsi des progrès dans la connoissance de cette vaste portion du globe où Colomb avoit porté leurs pas ; lui-même, loin de jouir des honneurs & de la tranquillité que méritoient de si grands services, avoit à combattre tous les obstacles, & à dévorer tous les dégoûts que pou-

(1) Herrera, *decad.* I, *lib. IV*, *chap.* 7.
(2) Herrera, *decad. I*, *lib. VII*, *chap.* 5.

voient lui susciter l'envie & la malveillance des gens qui étoient sous ses ordres, 1500.
& l'ingratitude de la cour qu'il servoit. L'accommodement fait avec Roldan avoit, à la vérité, désuni & affoibli les mutins, mais sans extirper de l'isle les semences de discorde. Plusieurs des mécontens demeuroient armés, & refusoient de se soumettre à l'amiral. Ses freres & lui-même étoient obligés de tenir alternativement la campagne, soit pour arrêter leurs incursions, soit pour punir leurs violences. Une occupation & des inquiétudes si continuelles l'empêchoient de mettre assez d'attention à se défendre des intrigues que ses ennemis tramoient contre lui à la cour. Un grand nombre de ceux qui étoient mécontens de son administration, avoient profité, pour retourner en Espagne, des vaisseaux qu'il avoit dépêchés de Saint-Domingue. La ruine de toutes les espérances de ces malheureux aventuriers, avoit porté au plus haut degré leur rage contre Colomb. Leur misere & leur infortune, excitant la compassion, rendoient leurs plaintes intéressantes & leurs accusations croyables. Ils excédoient sans relâche Ferdinand & Isabelle de mémoires contenant le détail de leurs malheurs & des injustices de Colomb. Toutes les fois que le roi ou la reine paroissoient en public, ils les environnoient en tumulte, & renouvelloient leurs importunités pour

le paiement des arrérages qui leur étoient
1500. dus, & pour la punition de l'auteur de leurs maux. Ils insultoient les fils de l'amiral par-tout où ils les rencontroient, leur reprochant la fatale curiosité d'un pere visionnaire qui avoit conduit la nation dans des régions malheureuses, qui n'étoient qu'un gouffre où alloient s'engloutir les richesses de l'Espagne, & un tombeau ouvert pour ses peuples. Cette guerre ouverte contre Colomb, étoit secondée par les insinuations secretes & plus dangereuses des courtisans qui avoient déjà formé leurs plans & qui envioient ses succès & son crédit (1).

Succès de ses ennemis auprès de Ferdinand & Isabelle.

Ferdinand recevoit volontiers ces accusations, & les écoutoit avec une grande prévention contre celui qui en étoit l'objet. Malgré les peintures flatteuses que Colomb avoit faites des richesses de l'Amérique, les retours avoient été jusqu'alors si modiques, qu'il s'en falloit de beaucoup qu'ils eussent dédommagé des frais des armemens. La gloire de la découverte du nouveau monde, & la perspective éloignée des avantages du commerce, étoient tout ce que l'Espagne avoit retiré de ses avances. Mais le tems avoit déjà affoibli les premiers sentimens de satisfaction & de joie que la découverte avoit causés; & la gloire toute seule n'étoit pas un objet qui pût satisfaire l'ame froide & intéressée de

(1) *Vie de Colomb*, chap 85.

Ferdinand. On entendoit si mal alors la nature du commerce, que l'espérance d'un bénéfice éloigné, ou même qui ne seroit pas sur le champ très-considérable, ne paroissoit mériter aucune attention. Ferdinand regardoit l'entreprise de Colomb comme ruineuse pour l'Espagne, & s'en prenoit à la mauvaise conduite & à l'incapacité de l'amiral, de ce qu'un pays abondant en or n'avoit pas encore enrichi ses conquérans. Isabelle même, qui, d'après la bonne opinion qu'elle avoit de Colomb, l'avoit constamment protégé, fut à la fin ébranlée par le nombre & la violence de ses accusateurs, & commença à croire qu'une haine si générale devoit être l'effet de griefs véritables qui demandoient à être redressés; soupçons que l'évêque de Badajos fortifioit & confirmoit avec l'animosité qu'il avoit toujours montrée.

1500.

Effets funestes de leurs calomnies.

La reine n'eut pas plutôt cédé au torrent de la calomnie, qu'on prit une résolution fatale à Colomb. François de Bovadilla, chevalier de Calatrava, fut nommé pour aller à Hispaniola. Muni de pleins pouvoirs pour rechercher la conduite de Colomb, il étoit autorisé à le déplacer, & à prendre lui-même le gouvernement de l'isle, s'il trouvoit les accusations bien fondées. Il étoit impossible à l'accusé d'éviter la condamnation, lorsqu'on donnoit au même homme & le droit de le juger, & l'intérêt de le trouver coupable. Quoique Co-

1500. lomb eût alors appaisé toutes les dissentions de l'isle, quoiqu'il eût amené les Espagnols & les Indiens à se soumettre à l'autorité, quoiqu'il eût pris des mesures sages pour faire exploiter les mines & cultiver le pays, ce qui assuroit pour l'avenir un revenu considérable au roi, ainsi que de grands avantages aux colons, Bovadilla, sans aucun égard pour le genre & la grandeur de ces services, montra, en mettant le pied à Hispaniola, une résolution déterminée de le traiter en criminel. Il prit possession de la maison de l'amiral, qui se trouvoit alors absent; saisit tous ses effets, comme si Colomb eût été déjà convaincu; se rendit maître, par force, du fort & des magasins du roi; se fit reconnoître en qualité du gouverneur général; mit en liberté tous les prisonniers détenus par les ordres de l'amiral, & le cita lui-même à son tribunal, pour répondre de sa conduite, en lui envoyant en même-tems la copie d'un ordre du roi qui enjoignoit à Colomb de lui obéir.

Colomb envoyé en Espagne les fers aux pieds.

Colomb profondément affecté de l'ingratitude & de l'injustice de Ferdinand & d'Isabelle, n'hésita pas un moment sur le parti qu'il avoit à prendre. Il se soumit à la volonté de ses souverains avec un silence respectueux; mais il en appella directement au trône des procédés d'un juge

Octobre. si violent & si évidemment partial. Bovadilla, sans daigner même le voir, le fit ar-

rêter ſur le champ, mettre aux fers & traî-
ner à bord d'un vaiſſeau. Juſques dans cet 1500.
humiliant revers de fortune la fermeté qui diſtinguoit le caractere de Colomb ne l'abandonna point. Raſſuré par le témoignage de ſa conſcience & ſe conſolant lui-même par le ſouvenir des grandes choſes qu'il avoit exécutées, il ſouffrit cette horrible inſulte non-ſeulement avec calme, mais avec dignité. Il n'eut pas même la conſolation que peut donner dans les ſouffrances la compaſſion d'autrui. Bovadilla s'étoit déjà rendu ſi populaire en accordant différens privileges à la colonie, en donnant des Indiens à tous ceux qui lui en demandoient & en relâchant les rênes de la police & du gouvernement, que les Colons qui pour la plûpart étoient des gens ſans aveu, forcés par l'indigence ou par le crime à s'expatrier, firent éclater la joie la plus ſcandaleuſe en voyant la diſgrace & l'empriſonnement de Colomb. Ils ſe flattoient de jouir déſormais d'une liberté ſans bornes, conforme à leur goût & à leurs premieres habitudes. Ce fut parmi des hommes ſi diſpoſés à calomnier la conduite de Colomb, que Bovadilla recueillit les accuſations dont il ſe propoſoit de le charger. Toutes furent reçues, juſqu'aux invraiſemblables & aux abſurdes, faites par les gens les plus infames. Le réſultat de cette information auſſi indécente qu'inique fut envoyé en Eſpagne. Bovadilla fai-

1500. soit partir en même-tems Colomb & ses deux freres chargés de fers, & ajoutant la cruauté à l'insulte, il les fit mettre sur différens vaisseaux, les privant ainsi de la consolation qu'ils auroient trouvée à leurs communs malheurs, dans les secours de l'amitié. Mais tandis que les violences & l'insolence de Bovadilla, obtenoient des habitans d'Hispaniola une approbation générale qui déshonore leur mémoire & leur pays, un homme conservoit le souvenir des grandes actions de Colomb, & étoit touché des sentimens de respect & de compassion dus à son rang, à son âge & à son mérite. Alonzo de Vallejo, capitaine du vaisseau sur lequel étoit l'amiral, ne fut pas plutôt hors de la vue de l'isle qu'il s'approcha de son prisonnier avec respect, & lui offrit de lui faire ôter les fers dont il étoit si injustement chargé. Non, répliqua Colomb avec une généreuse indignation, je porte ces fers par l'ordre du roi & de la reine; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma liberté, leur volonté seule peut me la rendre.

23 Nov. Mis en liberté, mais dépouillé de toute autorité.

Heureusement le voyage fut court. Aussitôt que Ferdinand & Isabelle apprirent que Colomb étoit amené prisonnier, ils conçurent quelle impression universelle de surprise cet événement alloit produire, & combien leur réputation en souffriroit. Toute l'Europe devoit être révoltée de

voir traiter avec cette indignité un homme
qui avoit exécuté de si grandes choses. 1500.
On se récrieroit contre l'injustice d'une nation à qui il avoit rendu tant de services, & contre l'ingratitude des souverains dont il avoit illustré le regne. Honteux de leur propre conduite, ils s'empresserent non-seulement de lui faire quelque réparation d'une si cruelle injure, mais encore d'effacer la tache que cette injustice imprimoit à leur réputation; ils donnerent sur le
champ ordre de mettre Colomb en liberté, 17 Déc.
l'inviterent à venir à la cour & lui envoyerent de l'argent pour y paroître d'une maniere convenable à son rang. En se présentant, Colomb se jette à leurs pieds. Il demeura quelque tems dans le silence, les divers sentimens qui l'agitoient ne lui permettant pas de proférer une parole. Enfin il se remit de son trouble & justifia sa conduite par un long discours où il produisit les preuves les plus satisfaisantes de son innocence, de sa droiture & de la fureur de ses ennemis, qui, non contens d'avoir ruiné sa fortune, travailloient à lui enlever les seuls biens qui lui restassent, son honneur & sa réputation. Ferdinand le traita avec politesse, & Isabelle avec une sorte de tendresse & de respect. Ils témoignerent tous deux leur chagrin de ce qui étoit arrivé, protesterent qu'on avoit agi contre leurs intentions, & promirent à Colomb, pour l'avenir, leur bienveillance &

leur protection. Ils destituerent sur le
1500. champ Bovadilla de son emploi, afin d'écarter le soupçon qu'ils eussent pu favoriser ses violences ; mais ils ne rendirent pas à Colomb les droits & les privileges attachés au titre de vice-roi des pays qu'il avoit découverts. En voulant paroître venger Colomb, ils nourrissoient encore cette misérable jalousie d'autorité qui les avoit portés à revêtir Bovadilla du pouvoir de traiter si cruellement un grand homme. Ils craignirent de se confier à celui à qui ils devoient tout, & le retenant à la cour sous divers prétextes, ils nommerent au gouvernement d'Hispaniola Nicolas d'Ovando, chevalier de l'ordre militaire d'Alcantara (1).

1501. Colomb fut vivement frappé de ce nouveau coup qui lui étoit porté par des mains qui sembloient s'employer à guérir ses anciennes blessures. Les grandes ames sont aisément blessées des soupçons qu'on jette sur leur droiture & s'irritent de tout ce qui leur porte l'apparence du mépris. L'amiral éprouvoit ces deux genres d'insulte de la part des Espagnols, & la bassesse de leur conduite à son égard l'aigrit à un tel point qu'il ne put pas cacher davantage son ressentiment. Par-tout où il alloit, il portoit avec lui, comme un monument de leur ingratitude, les fers dont

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IV*, *cap.* 10. *Vie de Colomb*, *chap.* 87.

il avoit été chargé, il les avoit toujours suspendus dans sa chambre, il voulut qu'à sa mort on les ensevelit avec lui dans son cerceuil (1). 1501.

Progrès des découvertes.

Le zele des découvertes ne s'éteignoit cependant pas, malgré l'indigne traitement qu'éprouvoit l'homme qui le premier l'avoit excité parmi les Espagnols. Rodérigo de Bastidas, homme de qualité, équippa deux vaisseaux en société avec Jean de la Cosa qui, ayant servi sous Colomb dans deux de ses voyages, avoit la réputation d'être un des meilleurs pilotes d'Espagne. Ils firent voile directement à l'ouest, arriverent à la côte de Paria, & suivant toujours la même direction, découvrirent toute la côte de la province aujourd'hui connue sous le nom de *Terra firma*, depuis le cap Vela jusqu'au golfe de Darien. Peu de tems après Ojeda avec son premier associé Americ Vespuce, entreprit un second voyage, & ignorant la marche de Bastidas, suivit la même route & toucha aux mêmes endroits. Le voyage de Bastidas eut un heureux succès; celui d'Ojeda fut malheureux; l'un & l'autre accrurent encore l'ardeur pour les découvertes, parce qu'à mesure que les Espagnols acquéroient une connoissance plus étendue de l'Amérique, ils prenoient des idées plus favorables de ses richesses & de sa fertilité (2).

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 86, *pag.* 577.
(2) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IV, *chap.* 11.

1501\. Ovando est fait gouverneur d'Hispaniola.

Ces aventuriers n'étoient pas encore revenus de leurs voyages qu'on équippa une flotte aux frais du roi pour porter Ovando à Hispaniola en qaalité de gouverneur. Sa présence étoit absolument nécessaire pour arrêter Bovadilla dans ses entreprises & empêcher la ruine entiere dont son imprudente administration menaçoit la colonie. Il ne pouvoit se dissimuler à lui-même la violence & l'injustice de ses procédés à l'égard de Colomb, & pour prévenir les suites qu'il en devoit craindre, il faisoit son unique objet de se concilier les Colons en favorisant toutes leurs passions. Dans cette vue il avoit établi des réglemens de police diamétralement contraires à ceux que Colomb avoit regardés comme essentiels à la prospérité de la colonie. Au lieu de maintenir une discipline sévere, nécessaire pour accoutumer des hommes sans principes & sans mœurs à connoître la subordination & l'autorité des loix, il leur laissoit une liberté sans bornes & alloit jusqu'à les encourager dans leurs plus grands excès. Loin de protéger les Indiens, il avoit autorisé par les loix mêmes l'oppression de ce malheureux peuple. Il avoit fait faire un dénombrement exact de ceux qui avoient échappé à la misére & à la tyrannie ; il les avoit classés & donnés en propriété aux colons qui lui étoient attachés ; de sorte que l'isle entiere étoit réduite à l'état de servitude.

L'avidité des Espagnols étoit trop impatiente pour essayer d'autre moyen d'acquérir des richesses que celui d'aller à la recherche de l'or. Ce travail devint pour les Indiens aussi excessif que cruel. On les menoit par des troupes aux montagnes, & on les forçoit de fouiller la mine en leur imposant des tâches, réglées sans discrétions & sans humanité. Un travail si peu proportionné à leurs forces, & un genre de vie si différent de celui qu'ils avoient mené jusqu'alors, détruisoit à vue d'œil cette race d'hommes foibles, de maniere que bientôt il ne seroit pas resté trace des anciens habitans de l'isle (1). 1501.

Nouveaux réglemens pour la colonie.

La nécessité d'apporter un prompt remede à ces maux hâta le départ d'Ovando. Il avoit le commandement de l'armement le plus considérable qu'on eût encore fait pour le nouveau monde. Il consistoit en trente-deux vaisseaux, à bord desquels étoient embarquées deux mille cinq cents personnes avec le projet de s'établir dans le pays. A l'arrivée du nouveau gouverneur avec un si puissant renfort pour la colonie, Bovadilla eut ordre de remettre son emploi & de retourner en Espagne pour y rendre compte de sa conduite. On ordonna aussi à Roldan & aux autres chefs des mutins qui avoient été les plus ardens en-

[1] Herrera, *decad.* 1, *lib. IV*, *chap.* 11. &c. Oviedo, *Hist. lib. III*, *cap.* 6, *pag.* 97. Benzon, *Hist. lib. I*, *cap.* 12, *pag.* 51.

[redacted] nemis de Colomb, de quitter l'iſle. On
1501. publia une ordonnance par laquelle les Indiens étoient déclarés ſujets libres de l'Eſpagne, & l'on défendit d'exiger d'eux aucun ſervice par force & ſans le payer à un prix raiſonnable. Quant aux Eſpagnols eux-mêmes ils furent ſoumis à pluſieurs réglemens, tendans à éteindre l'eſprit de licence & de mutinerie qui avoit été ſi funeſte à la colonie, & à établir le reſpect pour l'ordre public, ſans lequel aucune ſociété ne peut ni ſubſiſter ni prendre de l'accroiſſement. Enfin pour borner les gains exorbitans, que les particuliers étoient ſuppoſés faire pour le travail des mines, il fut ordonné de porter tout l'or à un ſeul endroit où il ſeroit fondu par des officiers publics, qui en retiendroient la moitié pour le roi (1).

Dégoûts pour Colomb.

Tandis qu'on prenoit ces meſures pour la tranquillité & la proſpérité de la colonie dont Colomb étoit le fondateur, il étoit réduit à l'occupation dégoutante de ſolliciter auprès d'une Cour ingrate, & malgré ſon mérite & ſes ſervices il ſollicitoit en vain. Il demandoit aux termes de la convention de 1492, d'être rétabli dans ſon office de vice-roi des contrées qu'il avoit découvertes. Malheureuſement pour lui la circonſtance qui parloit le plus

(1) Solorzano, *politica Indiana*, *lib. I*, *cap.* 12. Herrera, *decad.* 1, *lib. IV*, *chap.* 12.

fortement

fortement en faveur de ses droits étoit précisément celle qui déterminoit le jaloux 1501.
monarque à les méconnoître. L'étendue de ces riches contrées, & l'importance qu'elles acquéroient de jour en jour faisoient regarder à Ferdinand les concessions faites à Colomb, comme excessives & contraires à la bonne politique. Il craignoit de confier à un sujet une autorité qui paroissoit déjà si étendue, & qui pouvoit devenir formidable. Il fit passer ses craintes dans l'esprit d'Isabelle, & sous différens prétextes également frivoles & injustes, ils éluderent l'exécution d'un traité solemnel qu'ils avoient signé l'un & l'autre. Après avoir consumé deux ans en sollicitations humiliantes, Colomb comprit qu'il lui seroit
impossible de vaincre les préventions de 1502.
Ferdinand, & que ce seroit désormais en vain qu'il réclameroit les droits de la justice & des services rendus, auprès d'un monarque aussi intéressé qu'ingrat.

Il forme de nouveaux projets de découvertes.

Ces injustices, loin de le décourager, ne l'empêcherent même pas de suivre le grand objet qui avoit mis son génie en activité & qui l'avoit déjà conduit à ses découvertes. Son projet favori avoit toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. Il en étoit encore uniquement occupé. Ses observations dans son voyage à Paria, quelques indications obscures qu'il avoit reçues des Indiens de cette côte, ou peut-être aussi quelques circons-

tance du récit de l'expédition de Bastidas, & de la Cosa, lui faisoient croire que par delà le continent de l'Amérique il y avoit une mer qui s'étendoit jusqu'aux Indes orientales, & qu'il pourroit trouver quelque détroit ou quelque isthme, par lequel il seroit facile d'établir une communication entre cette mer encore inconnue & l'ancien Océan. Il conjecturoit très-heureusement que ce détroit ou cet isthme étoit situé près du golfe de Darien. Plein de cette idée, on le vit quoique déjà avancé en âge & accablé d'infirmités, s'offrir avec l'ardeur d'un jeune aventurier à entreprendre un nouveau voyage dans la vue de vérifier cette conjecture, d'accomplir ainsi le grand projet qu'il avoit toujours voulu exécuter. Les circonstances étoient favorables pour lui faire obtenir de Ferdinand & d'Isabelle les secours nécessaires à cette expédition. Ils étoient bien aises d'avoir un prétexte honorable pour éloigner de la Cour, en l'employant, un homme dont la politique ne leur permettoit pas d'accueillir les demandes, & dont il eût été indécent de méconnoître les services. Sans vouloir récompenser Colomb, ils connoissoient son mérite, & l'expérience qu'ils avoient faites de ses talens & de sa conduite étoit pour eux une raison suffisante de prendre confiance en ses nouvelles conjectures, & d'espérer qu'elles se

1502.

réaliferoient. Une derniere confidération très-puiffante fe joignit à celles-là. La flotte Portugaife conduite par Cabral venoit d'arriver des Indes, & la richeffe de fes retours donnoit aux Européens des idées plus juftes que celles qu'ils avoient pu avoir jufqu'alors de la richeffe & de la fertilité de ces régions. Les Portugais avoient été plus heureux dans leurs découvertes que les Efpagnols. Les pays auxquels ils venoient de s'ouvrir un chemin étoient floriffans par l'induftrie & les arts. Le commerce y étoit établi depuis long-tems & porté plus loin qu'en aucune contrée. Les Portugais dès leurs premiers voyages purent en rapporter des marchandifes précieufes & recherchées, & faire, en les vendant en Europe, des profits auffi prompts que confidérables. Lisbonne devenoit le centre du commerce & de la richeffe; tandis que l'Efpagne n'avoit que la perfpective des avantages éloignés qu'elle pouvoit retirer un jour des Indes occidentales. Rien ne pouvoit donc être plus agréable aux Efpagnols que l'offre que leur faifoit Colomb de les conduire en Orient par une route qu'on imaginoit devoir être plus courte & moins dangereufe que celle des Portugais. Ferdinand même féduit par cette efpérance, montra beaucoup d'ardeur pour l'exécution de ce projet.

1502.

Son quatrieme voyage.

Malgré les avantages que la nation pou-

voit attendre de cette entreprise, Co-
1502. lomb ne put cependant obtenir que qua-
tre petits bâtimens, dont les plus grands n'étoient pas de plus de soixante-dix tonneaux. Accoutumé à braver le danger & à tenter de grandes choses avec de foibles moyens, il n'hésita pas à accepter le commandement de cette misérable escadre. Son frere Barthelemi & Ferdinand son second fils l'accompagnerent. Il partit de Cadix le 9 de Mai, & toucha, comme il faisoit toujours, aux Canaries. Delà il se proposoit de faire voile directement au continent de l'Amérique; mais son plus grand bâtiment marchoit si mal & étoit en si mauvais état, qu'il fut forcé de toucher à Hispaniola, dans l'espérance qu'il pourroit l'échanger avec quelqu'un des vais-
29 Juin. seaux de la flotte qui avoit transporté Ovando. A son arrivée à la rade de Saint-Domingue, il trouva dix-huit de ces vaisseaux déjà chargés & sur le point de partir pour l'Espagne. Colomb instruisit le gouverneur de l'objet de son voyage de l'accident qui l'avoit obligé de changer sa route, & il lui demanda la permission d'entrer dans le Havre, non-seulement pour pouvoir négocier l'échange de son vaisseau, mais encore pour s'y mettre en sûreté contre un ouragan violent dont il prévoyoit les approches par différens pronostics que son expérience & sa sagacité lui avoit appris à reconnoître. Il conseil-

soit en même-tems, au gouverneur de différer de quelques jours le départ de la flotte pour l'Espagne. Ovando rejetta sa demande & méprisa son conseil. Dans une circonstance où la seule humanité auroit offert un asyle à un étranger, on refusa à Colomb l'abord d'un pays dont on lui devoit la possession & même la connoissance. Ses avis salutaires, qu'on pouvoit suivre sans aucun inconvénient, furent regardés comme les songes d'un visionnaire qui avoit l'arrogance de faire le prophete, en annonçant d'avance un événement hors de la portée de la prévoyance humaine. La flotte mit à la voile. La nuit suivante l'ouragan se déclara avec une violence terrible. Colomb qui avoit prévu le danger & pris toutes ses précautions sauva sa petite escadre. La flotte destinée pour l'Espagne eut le sort que méritoit la ridicule obstination des commandans. De dix-huit vaisseaux, deux ou trois seulement échapperent. Bovadilla, Roldan & la plus grande partie des ennemis les plus ardens de Colomb & des oppresseurs les plus cruels des Indiens périrent. Toutes les richesses qu'ils emportoient, acquises par tant d'injustices & des cruautés, furent englouties dans les flots. Elles montoient à deux cent mille pesos, somme immense en ce tems-là, & qui eût suffit non-seulement pour mettre les coupables à l'abri d'un examen trop sévere de leur conduite, mais

1502.

même pour leur obtenir un accueil très-
1502. favorable à la cour d'Eſpagne. Parmi le petit nombre des vaiſſeaux qui échapèrent, ſe trouva celui qui portoit les effets que Colomb avoit ſauvés des ruines de ſa fortune. Tous les hiſtoriens, voyant dans cet événement une diſtinction ſi marquée & ſi juſte de l'innocent avec le coupable, & une diſpenſation ſi équitable de la peine & de la récompenſe, ont cru y reconnoître l'action immédiate de la Providence divine, qui vengeoit les torts d'un homme de bien perſécuté, & puniſſoit les oppreſſeurs d'un peuple innocent. Mais des faits de cette nature font des impreſſions différentes ſur des hommes ignorans & ſuperſtitieux. D'après une opinion qui accompagne ſouvent l'admiration du vulgaire pour les perſonnes qui ſe diſtinguent par leur génie & leur ſagacité, les Eſpagnols établis à Saint-Domingue ne virent dans Colomb qu'un magicien qui avoit excité, par ſes conjurations & ſes enchantemens, cette tempête terrible, pour ſe venger de ſes ennemis (1)

14 Juill. Colomb quitta bientôt l'iſle où il avoit été ſi mal accueilli, & fit voile vers le continent. Après une longue & dangereuſe navigation, il découvrit *Guanaia*, iſle voiſine de la côte d'Honduras. Il y communiqua avec quelques habitans de la gran-

(1) Oviedo, *lib. III*, *cap.* 7, 9. Herrera, *decad.* I, *lib. V*, *cap.* 1, 2. *Vie de Colomb*, *ch.* 88.

de Terre, qui y venoient avec de grands canots. Ils lui parurent plus civilisés & plus avancés dans la connoissance des arts utiles, qu'aucune des nations qu'il avoit jusqu'alors découvertes. Les Espagnols demandant, avec leur empressement ordinaire, de quel pays venoit l'or que les Indiens portoient comme ornement, ces Indiens montrerent l'ouest, donnant à entendre que l'or y étoit si abondant, qu'on l'employoit aux usages les plus communs. Au lieu d'aller à la recherche de ces pays si attrayans, ce qui l'auroit conduit, en suivant la côte d'Yucatan, au riche empire du Mexique, Colomb, toujours attaché à son premier & grand projet de trouver un détroit qui communiquât avec l'Océan Indien, porta à l'est vers le golfe de Darien. Il découvrit, dans cette route, toute la côte du continent depuis le cap de Gracias-à-Dios jusqu'au havre de Porto-Bello, auquel il donna ce nom pour sa beauté & sa sûreté. Il chercha inutilement son détroit ; &, quoiqu'il prit terre souvent, & s'avançât dans l'intérieur, il n'y pénétra pas assez avant pour traverser & reconnoître l'isthme étroit qui sépare le golfe du Mexique de la grande mer du sud. La beauté du pays le charma tellement, & il conçut une idée si favorable de sa richesse, par les monceaux d'or que les Naturels lui firent voir, qu'il résolut de laisser une petite colonie sur la riviere

1502.

1503. de Belem dans la Province de Veragua, sous les ordres de son frere, & de retourner en Espagne, pour en rapporter tout ce qui étoit nécessaire à un établissement solide. Mais l'esprit indomtable de mutinerie & d'indiscipline des hommes qu'il avoit à conduire, le priverent de la gloire de former la premiere colonie européenne sur le continent de l'Amérique. Leur insolence & leur rapacité forcerent les Indiens de prendre les armes ; & , comme ils étoient plus braves que les habitans des isles ; ils firent périr une partie des Espagnols, & obligerent le reste d'abandonner un poste dans lequel ils ne pouvoient plus se maintenir (1).

Il fait naufrage sur la côte de la Jamaïque.

Cet échec, le premier que les Espagnols eussent reçu en Amérique, ne fut pas le dernier malheur de Colomb ; il fut suivi de tous les désastres auxquels des navigateurs peuvent être exposés. Des ouragans furieux, des tempêtes violentes accompagnées de tonnerres & d'éclairs, mirent souvent ses navires à deux doigts de leur perte. Ses gens mécontens & découragés, épuisés de fatigues, & manquant de vivres, étoient de mauvaise volonté, ou hors d'état d'exécuter ses ordres, un de ses vaisseaux périt. Il fut forcé d'abandonner l'autre ; & , avec les deux qui lui ref-

(1) Herrera, *decad. 1, lib. V, cap. 5, &c. Vie de Colomb, cap. 89*, &c. Oviedo, *lib. III, cap. 9.*

toient, il quitta cette partie du continent qu'il avoit nommée, dans sa détresse, 1503.
la *Côte des contradictions* (1). De nouveaux malheurs l'attendoient encore. A la vue de la côte de Cuba, une violente tempête l'assaillit ; ses vaisseaux se heurterent, & furent si endommagés par le choc, qu'il eût beaucoup de peine à gagner la Jamaïque, où il fut obligé de s'échouer, 24 Juin.
pour ne pas couler à fond. La mesure de ses calamités sembloit alors comblée. Il se trouvoit jetté sur le rivage d'une isle fort éloignée d'Hispaniola, seul établissement européen qu'il y eût en Amérique. Ses navires étoient hors d'état d'être réparés. Il paroissoit impossible d'envoyer des nouvelles de sa situation à Hispaniola, & c'étoit cependant la seule ressource qui lui restât. Son génie fertile en ressources, & plus actif encore dans les dangers extrêmes qui accablent les ames foibles trouva bientôt le seul expédient qui pût lui offrir quelqu'espoir. Il profita de la douceur & de l'hospitalité des habitants du pays qui, regardant les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure, s'empressoient de les aider dans tous leurs besoins : il en obtint deux canots, chacun d'un seul tronc d'arbre creusé à l'aide du feu, mais si mal-faits, & si difficiles à manœuvrer, qu'ils méritoient à peine le nom de bateaux. Avec ces frêles machines, propres seulement à

(1) *La Costa de los contrastes.*

1503. suivre la côte ; ou à traverser une petite baie, Mendès Espagnol, & Fieschi Génois, deux gentilshommes particuliérement attachés à Colomb, offrirent courageusement d'aller à Hispaniola, voyage de plus de trente lieues (1), qu'ils exécuterent en dix jours, en surmontant des dangers incroyables, & en éprouvant une si grande fatigue, que plusieurs des Indiens qui les accompagnoient y succomberent, & moururent. Le gouverneur d'Hispaniola, loin de les accueillir comme leur courage le méritoit, ne fut nullement touché de l'horrible situation des Espagnols pour lesquels ils venoient demander des secours. Ovando, par une basse jalousie, ne voulut pas permettre que Colomb mît le pied dans l'isle qui étoit sous son gouvernement. Cette féroce & vile passion ferma son cœur à tous les sentimens d'humanité que devoit exciter en lui ou le souvenir des services & des malheurs de ce grand homme, ou la compassion pour ses concitoyens enveloppés dans les mêmes calamités. Mendès & Fieschi solliciterent huit mois entiers pour leur commandant & leurs compatriotes, sans pouvoir rien obtenir.

Sa détresse & ses souffrances.

Cependant mille sentimens divers agitoient l'esprit de Colomb & de ses compagnons d'infortune. D'abord l'espoir d'une prompte délivrance, qu'on attendoit du

(1) Oviedo, *lib. III*, *cap.* 9.

ſuccès du voyage de Mendès & Fieſchi, releva les eſprits les plus abattus. Lorſqu'il ſe fut écoulé quelque tems, les plus timides commencerent à croire que leurs libérateurs avoient manqué l'iſle d'Hiſpaniola ; à la fin, on fut généralement perſuadé qu'ils avoient péri. Le rayon d'eſpérance qui avoit d'abord lui à ces infortunés rendoit leur condition plus horrible. Le déſeſpoir, porté à ſon comble, devint univerſel. Leur derniere reſſource venoit de leur échapper, & ils ſe voyoient deſtinés à finir leurs miſérables jours parmi des ſauvages, nuds, loin de leur patrie & de leurs amis. Les matelots furieux ſe mutinerent ouvertement, menacerent la vie de Colomb ; à qui ils reprochoient d'être l'auteur de toutes leurs calamités ; & ſe faiſiſſant de dix canots qu'il avoit achetés des Indiens, ils ſe retirerent à un autre endroit de l'iſle, malgré ſes prieres & ſes remontrances. En même-tems les Inſulaires commencerent à mumurer du long ſéjour des Eſpagnols dans leur iſle. Leur induſtrie n'étoit pas ſupérieure à celle de leurs voiſins d'Hiſpaniola, & l'obligation de nourrir tant d'étrangers étoit pour eux auſſi intolérable. Ils commencerent à apporter des vivres avec plus de répugnance & en moindre quantité, & menacerent de n'en plus fournir. Cette réſolution eût été fatale aux Eſpagnols. Leur vie dépendoit de la bienveillance des Indiens, & à 1504.

moins qu'ils ne vinssent à bout de rechauffer l'admiration & le respect que ce peuple simple leur avoit montrés à leur arrivée, leur perte étoit inévitable. Les violences des mutins avoient contribué, plus que toute autre chose, à effacer les idées favorables que les Indiens avoient conçues de leurs hôtes; mais l'adresse ingénieuse de Colomb lui suggéra un heureux artifice qui rétablit, & augmenta même la haute opinion des Insulaires pour les Espagnols. Ses connoissances en astronomie lui faisant prévoir qu'il y auroit, dans peu de tems, une éclipse totale de lune, le jour qui précéda l'éclipse, il assembla autour de lui les principaux Indiens, & après leur avoir reproché l'inconstance qui leur faisoit retirer leur affection & leurs secours à des hommes qu'ils avoient d'abord traités avec respect, il leur dit que les Espagnols étoient les serviteurs du grand esprit qui habite les cieux, qui a fait & qui gouverne le monde; que ce grand esprit étoit offensé du refus qu'on faisoit de secourir des hommes qui étoient les objets de sa faveur particuliere; qu'il se préparoit à punir ce crime avec sévérité, que cette même nuit la lune leur retireroit sa lumiere, & leur paroîtroit de couleur de sang, signe de la colere divine, & emblême de la vengeance prête à tomber sur eux. La prédiction fut reçue par quelques-uns avec l'indifférence & l'incrédu-

1504.

fité qui font particulieres aux nations de l'Amérique, & par d'autres, avec l'étonnement ftupide, naturel à des peuples barbares. Mais, lorfque la lune commença à s'obfcurcir par degrés, & parut enfin de couleur de fang, tous furent frappés de terreur. Ils coururent, conflernés, à leurs maifons, & revenant, tout de fuite, à Colomb, chargés de vivres, les mirent à fes pieds, en le conjurant d'intercéder pour eux auprès du grand efprit, & d'écarter le malheur qui les menaçoit. Colomb, fe montra touché de leurs prieres. L'éclipfe fe diffipa ; la lune reprit fon éclat, & dès ce jour, non-feulement les Efpagnols eurent des provifions en abondance, mais les Indiens éviterent même, avec une attention qui alloit jufqu'à la fuperftition, de leur donner aucun fujet de plainte (1).

1504.

Pendant que cela fe paffoit, les mutins avoient fait plufieurs tentatives pour gagner Hifpaniola dans les canots qu'ils avoient faifis, & toutes avoient été fans fuccès, foit par la mauvaife manœuvre, foit par la violence des vents & des courans. Furieux de ce nouveau contretems, ils fe mirent en marche pour l'endroit de l'ifle où Colomb étoit refté, en lui préparant de nouvelles infultes, & lui

(1) *Vie de Colomb, chap.* 103. Herrera, *decad.* 1, *lib. VI, chap.* 5, 6. Benzon, *Hift. lib. I, chap.* 14.

faisant craindre de nouveaux dangers. Au
1504. même moment il éprouvoit un malheur plus cruel que ceux qu'il pouvoit redouter de la part des mutins. Le gouverneur d'Hispaniola entretenant toujours des soupçons injurieux à Colomb, envoyoit une petite barque à la Jamaïque, non pour tirer ses compatriotes de l'état où ils étoient depuis si long-tems, mais pour les épier & reconnoître leur situation; & de peur que la compassion de ceux qu'il employoit à cette mission ne les engageât à donner quelque secours à ces malheureux, contre son intention, il avoit donné le commandement de ce petit bâtiment à Escobar, ennemi cruel & invétéré de Colomb. Escobar, suivant ses instructions avec une maligne exactitude, avoit jetté l'ancre à quelque distance de l'isle, s'étoit approché du rivage dans un petit bateau, avoit observé le misérable état des Espagnols, envoyé une lettre remplie de vains complimens à Colomb, &, après avoir reçu sa réponse, étoit parti sur le champ. Dès que les Espagnols avoient découvert le vaisseau qui s'approchoit de l'isle, ils s'étoient livrés à tous les transports de la joie, persuadés que le moment de leur délivrance, si long-tems attendu, étoit enfin arrivé. Mais, lorsque le navire eut disparu si subitement, ils tomberent dans le plus horrible abattement, & perdirent tout espoir. Colomb seul, quoique pé-

nétré, jusqu'au fond du cœur, de l'insulte gratuite qu'Ovando ajoutoit à sa 1504.
négligence passée, conserva assez d'empire sur lui-même pour relever le courage de ses compagnons. Il leur assura que Mendès & Fieschi étoient sains & saufs à Hispaniola, qu'ils enverroient incessamment des vaisseaux ; & qu'il avoit refusé de retourner dans celui d'Escobar qui étoit trop petit pour les recevoir tous, étant résolu à ne jamais abandonner les fideles compagnons de son infortune. Cette espérance d'une délivrance prochaine les calma. Ils furent gré à Colomb de la générosité avec laquelle il paroissoit occupé de leur conservation plus même que de la sienne. Ils reprirent quelque courage, & lui rendirent leur confiance (1).

Sans cet heureux changement, Colomb n'eût jamais pu résister aux mutins qui s'approchoient. Tous ses efforts, pour les calmer, ne faisoient que les rendre plus furieux. Leurs demandes devenoient, de jour en jour, plus extravagantes, & leurs desseins plus violens & plus sanguinaires. La sûreté commune exigeoit qu'on leur résistât à force ouverte. Colomb souffrant, & affoibli par la goutte, ne pouvoit se mettre en campagne. Son frere l'Adelantade marcha contr'eux. Les mutins rejet- 20 Mai.

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 104. Herrera, *decad.* I, *lib. IV*, *chap.* 17.

1504. terent, avec mépris, toute espece d'accommodement, & fondirent sur lui. Il étoit bien préparé à les recevoir. Au premier choc plusieurs de leurs chefs furent tués. L'Adelantade, qui étoit aussi vigoureux que brave, s'attacha à combattre leur capitaine, le blessa, le désarma, & le fit prisonnier (1). Le reste s'enfuit honteusement, en montrant une lâcheté digne de leur premiere insolence. Bientôt après la troupe entiere se soumit à Colomb, & s'engagea, par les sermens les plus solemnels, à lui obéir désormais en tout. A peine la tranquillité étoit-elle rétablie, qu'on vit paroître les vaisseaux que Colomb avoit promis, sans y compter beaucoup. Les Espagnols quitterent, avec des transports de joie, une isle où la jalousie inhumaine d'Ovando les avoit laissé languir pendant plus d'une année, exposés à toutes les especes de calamités.

13 Août. Il quitte l'isle & il arrive à Hispaniola.

Lorsque Colomb fut arrivé à Saint-Domingue, le gouverneur employa tous les artifices des ames viles, qui réparent l'insolence par la bassesse, flattant l'homme dont il étoit jaloux, & qu'il avoit voulu faire périr. Il reçut Colomb avec de grandes marques de respect, le logea dans sa maison, & lui accorda toutes for-

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 207. Herrera, *decad.* I, *lib. VI*, *chap.* 11.

tes de diſtinctions. Mais, au milieu de ces démonſtrations ſimulées, il ne put cacher 1504.
la haine qui dévoroit ſon cœur. Il mit en liberté le chef des mutins que Colomb avoit amené dans les fers, pour le faire juger pour ſes crimes, & menaça tous ceux qui avoient défendu le parti de l'amiral, de rechercher leur conduite. Colomb ſe ſoumit en ſilence à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Mais il montra une extrême impatience de quitter un pays où commandoit un homme qui l'avoit traité, en toute occaſion, avec tant d'injuſtice & d'inhumanité. Ses préparatifs furent bientôt faits; & il mit à la voile, pour l'Eſpagne, avec deux vaiſſeaux. Le malheur qui avoit accompagné ſa vie continua de le pourſuivre juſqu'à la fin de ſa carriere. Un de ſes vaiſſeaux fut obligé de revenir à Saint-Domingue, ne pouvant plus tenir la mer, l'autre, battu par de violentes tempêtes, fit ſept cents lieues avec des vergues pour mâts, & gagna, avec beaucoup de difficulté, le port de Saint-Lucar (1). Colomb y reçut, en arrivant, la nouvelle de l'événement le plus fâcheux qu'il pût craindre. Iſabelle venoit de mourir, & avec elle il perdoit la derniere reſſource qu'il avoit eſpéré de trouver dans ſa juſtice, ſon

Décemb. Mort d'Iſabelle.

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 108, Herrera, *decad.* I, *lib.* IV, *chap.* 12.

humanité & sa bienveillance. Il ne restoit
1504. plus personne qui pût réparer les injustices qu'on lui avoit faites, le récompenser de ses services, & le dédommager de ses souffrances. Ferdinand l'avoit toujours traversé, & avoit été souvent injuste envers lui. Des sollicitations auprès d'un prince si prévenu devenoient pour lui aussi désagréables qu'inutiles. C'étoit pourtant dans cette triste occupation que Colomb étoit destiné à consumer le reste de ses jours. Aussitôt que sa santé put le lui permettre, il alla à la Cour. Ferdinand le reçut avec une politesse froide. Colomb lui présenta requête sur requete pour obtenir la punition de ses oppresseurs, & la restitution de tous les privileges qui lui étoient promis par le traité de 1492. Ferdinand l'amusa de belles paroles : il employa toutes sortes d'artifices pour éluder ses demandes, & laissa voir clairement l'intention où il étoit de ne jamais terminer cette affaire. La santé affoiblie de Colomb flattoit Ferdinand de l'espérance qu'il seroit bientôt délivré de ce sollicitcur importun, & le soutenoit dans l'exécution de son injuste plan de délai. Il ne fut pas trompé dans son attente. Le cœur navré de l'ingratitude d'un monarque qu'il avoit servi avec tant de fidélité & de succès, épuisé par les fatigues & les chagrins qu'il avoit essuyés, & affoibli par les infirmités qui étoient le fruit

de ses travaux, Colomb finit sa vie à Valladolid le 20 Mai 1506 dans la cinquante-neuvieme année de son âge. Il mourut avec la fermeté qui avoit toujours distingué son caractere, & avec les sentimens de religion qu'il avoit montrés dans toutes les circonstances de sa vie (1). 1504.

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 108. Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, *chap.* 13, 14, 15.

Fin du Livre second.





HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE TROISIEME.

LIVRE III.

1504.

Etat de la Colonie à Hispaniola.



TANDIS que Colomb étoit occupé à son dernier voyage, l'isle d'Hispaniola fut le théatre de plusieurs événemens remarquables. La colonie espagnole, le modele & la source de tous les établissemens postérieurs que l'Espagne a fait dans le nouveau monde, acquéroit par degrés la forme d'une société réguliere & florissante. Les soins pleins d'humanité que prenoit Isabelle pour garantir de l'oppression les malheureux Indiens, & l'ordonnance en particulier par laquelle il étoit défendu aux Espagnols de les forcer à travailler, retarderent il est vrai pour quelque-tems les progrès de

l'induſtrie. Les Naturels regardant l'inac-
tion comme la ſuprême félicité, mépri- 1504.
ſoient toutes les récompenſes & les careſ-
ſes par leſquelles on cherchoit à les en-
gager au travail. Les Eſpagnols n'avoient
pas aſſez de bras pour exploiter les mines
& pour cultiver la terre. Pluſieurs des pre-
miers colons, accoutumés au ſervice des
Indiens, abandonnerent l'iſle lorſqu'ils ſe
virent privés des inſtrumens ſans leſquels
ils ne ſavoient rien faire. Pluſieurs de ceux
qui étoient arrivés avec Ovando furent
attaqués des maladies particulieres au cli-
mat, & dans un court intervalle il en pé-
rit plus de mille. En même-tems la deman-
de d'une moitié du produit des mines, exi-
gée pour la part du ſouverain, parut une
condition ſi onéreuſe, que perſonne ne
voulut plus s'engager à les exploiter à ce
prix. Pour ſauver la colonie d'une ruine
qui paroiſſoit inévitable, Ovando prit ſur 1505.
lui de modérer la rigueur des ordonnan-
ces royales. Il fit une nouvelle diſtribu-
tion des Indiens entre les Eſpagnols, &
les força de travailler pendant un certain
tems à creuſer les mines ou à cultiver la
terre; mais craignant qu'on ne l'accusât
de les avoir ſoumis de nouveau à la ſervi-
tude, il ordonna à leurs maîtres de leur
payer une certaine ſomme pour le ſalaire
de leur travail. Il réduiſit la part du ſou-
verain ſur l'or qu'on trouveroit dans les
mines, de la moitié au tiers & peu de tems

après au cinquieme, où elle resta longtems fixée. Malgré la tendre sollicitude d'Isabelle en faveur des Indiens, & le desir qu'avoit Ferdinand d'augmenter le revenu public, Ovando persuada à la cour d'approuver ces nouveaux réglemens (1).

1505.

Guerre avec les Indiens.

Les Indiens qui venoient de jouir, quoique pendant un intervalle bien court, du plaisir d'échapper à l'oppression, trouverent alors si intolérable le joug de l'esclavage, qu'ils firent plusieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Espagnols traiterent ces efforts de rebellion & prirent les armes pour les réduire à la soumission. Lorsqu'une guerre s'éleve entre des nations qui se trouvent dans un état de société à-peu-près semblable, les moyens de défense sont proportionnés à ceux d'attaque; dans cette querelle à force égale, les efforts qui se font de part & d'autre, les talens qui déploient leur activité & les passions qui se développent, peuvent présenter l'humanité sous un point de vue aussi curieux qu'intéressant. C'est une des plus nobles fonctions de l'histoire que d'observer & de peindre les hommes dans les situations ou les ames sont le plus violemment agitées & où toutes leurs facultés sont mises en mouvement: aussi les opérations & les événemens de la guerre entre des nations ennemies ont-ils été regardés par

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. V*, *chap.* 3.

les historiens tant anciens que modernes
comme un objet important & capital dans 1505.
les annales du genre humain. Mais dans une querelle entre des sauvages entiérement nuds & une des nations les plus belliqueuses de l'Europe, ou la science, le courage & la discipline étoient d'un côté, & la timidité, l'ignorance & le désordre de l'autre, un détail circonstancié des événemens seroit aussi peu agréable qu'instructif.

Si la simplicité & l'innocence des Indiens, éveillant l'humanité dans le cœur des Espagnols, eussent tourné en un sentiment de pitié l'orgueil de la supériorité & les eussent engagés à instruire les habitans du nouveau monde au lieu de les opprimer, l'historien pourroit raconter sans horreur quelques actes de violence qui ressembleroient aux châtimens trop rigoureux infligés par des maîtres impatiens à des éleves indociles. Mais malheureusement ce sentiment de la supériorité s'exerça d'une maniere bien différente : les Espagnols avoient tant d'avantages de toute espece sur les Naturels de l'Amérique, qu'ils les regardoient avec mépris ; comme des êtres d'une nature inférieure pour qui les droits & les privileges de l'humanité n'étoient pas faits. Dans la paix ils les soumirent à l'esclavage ; dans la guerre ils n'eurent aucun égard à ces loix qui, par une convention tacite entre les nations

ennemies reglent les droits de la guerre ;
1505. & mettent quelques bornes à ses fureurs. Les Américains ne furent point traités comme des hommes qui combattent pour défendre leur liberté, mais comme des esclaves révoltés contre leurs maîtres. Ceux de leurs caciques qui tomboient entre les mains des Espagnols étoient condamnés comme des chefs de brigands aux plus cruels & aux plus infâmes supplices ; & tous leurs sujets, sans aucun égard aux rangs établis parmi eux, étoient également réduits à la plus abjecte servitude. C'est avec de semblables dispositions que l'on attaqua le cacique de Higuey, province située à l'extrêmité orientale de l'isle. Cette guerre fut une suite de la perfidie des Espagnols qui violerent le traité qu'ils avoient fait avec les Naturels ; & elle se termina par le meurtre du cacique, qui fut pendu pour avoir défendu son peuple avec une bravoure supérieure à celle de ses compatriotes & digne d'un meilleur sort (1).

Conduite cruelle & perfide d'Ovande.

Ovando se comporta dans une autre partie de l'isle d'une maniere encore plus cruelle & plus perfide. La province qu'on appelloit anciennement Xaragua, & qui s'étendoit depuis la plaine fertile où Léogane est aujourd'hui situé, jusqu'à l'extrêmité occidentale de l'isle, étoit soumise à la domination d'une femme nommée Anacoana, chérie & respectée de ses sujets.

(1) Herrera *decad.* 1, *lib. VI*, *chap.* 9, 10.

Par

Par une ſuite de ce goût très-vif que les fem- 1505.
mes d'Amérique avoient pour les Européens, & dont on expliquera la cauſe dans la ſuite, Anacoana avoit toujours recherché l'amitié des Eſpagnols & les avoit comblés de bons Offices; mais quelques-uns des partiſans de Roldan s'étant établis dans ſon pays, furent tellement irrités des moyens qu'elle prit pour réprimer leurs excès, qu'ils l'accuſerent d'avoir formé le deſſein de ſecouer le joug & d'exterminer les Eſpagnols. Ovando, quoique bien perſuadé du peu de confiance que méritoit le témoignage de ces hommes corrompus, marcha ſans autre information vers Xaragüa avec trois cents hommes d'infanterie & ſoixante-dix cavaliers; mais pour empêcher que cette expédition militaire ne répandît d'avance l'allarme parmi les Indiens, il annonça que ſon intention étoit de faire une viſite reſpectueuſe à Anacoana, à qui les Eſpagnols avoient tant d'obligation, & de régler avec elle la maniere dont on leveroit le tribut exigé pour le roi d'Eſpagne. Anacoana, s'empreſſant de traiter un hôte ſi diſtingué avec les égards qui lui étoient dûs, aſſembla les hommes principaux de ſes domaines au nombre de trois cents; & s'avançant à leur tête, ſuivie d'une foule nombreuſe des autres habitans, elle reçut Ovando au milieu des chants & des danſes, ſelon la coutume du pays, & le conduiſit enſuite dans le lieu

qu'elle habitoit. Il y fut traité pendant
1505. quelques jours avec tous les foins de la fimple hofpitalité ; elle l'amufoit des jeux & des fpectacles en ufage chez les Américains dans les occafions de fête & de réjouiffance. Au milieu de la fécurité que cette conduite infpiroit à Anacoana, Ovando méditoit la deftruction de cette reine innocente & de fon peuple, & la barbarie de fon projet ne peut être égalée que par la baffe perfidie avec laquelle il l'exécuta. Sous prétexte de donner aux Indiens la repréfentation d'un tournois européen, il s'avança avec fes troupes rangées en bataille, vers la maifon où étoient affemblés Anacoana & les chefs de fa fuite. L'infanterie s'empara de toutes les avenues qui conduifoient au village, pendant que la cavalerie inveftiffoit la maifon. Ces mouvemens n'exciterent d'abord que l'admiration fans aucun mêlange de crainte, jufqu'à un fignal qui avoit été concerté : les Efpagnols tirerent tout à coup leurs épées & fondirent fur les Indiens fans défenfe, & étonnés d'une trahifon à laquelle ne pouvoient pas s'attendre des hommes fimples & confians. On s'affura auffitôt d'Anacoana. Tous ceux qui la fuivoient furent faifis & chargés de liens : on mit le feu à la maifon, & fans examen ni preuves, tous ces infortunés, qui étoient les perfonnes les plus confidérables du pays, furent confumés par les flammes. Anacoana fut réfervée à

un deſtin plus ignominieux. On la tranſporta enchaînée à Saint-Domingue, où 1505. après la formalité d'une procédure faite devant les juges eſpagnols, elle fut condamnée à être pendue publiquement ſur le témoignage des mêmes hommes qui l'avoient trahie (1).

Réduction des Indes. Ce qui en réſulte.

Intimidés & humiliés par le traitement atroce qu'on faiſoit ſubir aux princes & aux perſonnages les plus reſpectés du pays, les habitans de toutes les provinces d'Hiſpaniola ſe ſoumirent ſans réſiſtance au joug des Eſpagnols. A la mort d'Iſabelle, tous les réglemens qu'elle avoit faits pour adoucir le malheur de leur ſervitude furent oubliés. On retira la petite gratification qu'on leur payoit comme le ſalaire de leur travail, & en même-tems on augmenta 1506. les charges qu'on leur impoſoit. Ovando n'étant plus retenu par rien, partagea les Indiens entre ſes amis dans toute l'iſle. Ferdinand, à qui la reine avoit laiſſé par ſon teſtament une moitié du revenu provenant des établiſſemens du nouveau monde, accorda à ſes courtiſans des conceſſions du même genre, qu'il regardoit comme la maniere la moins onéreuſe de récompenſer leur ſervice. Ceux-ci affermoient les Indiens dont ils étoient devenus les propriétaires à ceux de leurs concitoyens qui étoient

(1) Oviedo, *Lib. III*, *c. 12*. Herrera, *dec. 1*, *Lib. VI*, *c. 4*. *Relation de deſtruyc. de Las indias par Bart.* de las Caſas, *page* 8.

établis à Hiſpaniola; ces peuples malheu-
1506. reux étant contraints par la force de ſatisfaire la rapacité des uns & des autres, les exactions de leurs oppreſſeurs n'eurent plus de bornes. Mais cette police barbare, quoique funeſte aux habitans de l'iſle, produiſit pendant quelque tems des effets très-avantageux aux Eſpagnols. En raſſemblant ainſi les forces d'une nation fiere pour les diriger vers un même objet, on parvint à pouſſer l'exploitation des mines avec une rapidité & un ſuccès prodigieux. Pendant pluſieurs années l'or qu'on apportoit aux fontes royales d'Hiſpaniola montoit à quatre cent ſoixante mille pezos par an, (environ deux millions quatre cent mille livres tournois), ce qui doit paroître une ſomme prodigieuſe, ſi l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquiſe depuis le commencement du ſeizieme ſiécle juſqu'à ce moment-ci. On vit des colons faire tout à coup des fortunes immenſes, & d'autres diſſiper auſſi rapidement par une faſtueuſe profuſion les tréſors qu'ils avoient amaſſés avec tant de facilité. Attirés par cet exemple, de nouveaux aventuriers ſe porterent en foule en Amérique, impatiens de partager les tréſors qui enrichiſſoient leurs compatriotes, & la colonie continua de s'accroître malgré la mortalité qu'y occaſionnoit l'inſalubrité du climat (1).

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI, c.* 18, *&c.*

Ovando gouvernoit les Eſpagnols avec une ſageſſe & une juſtice peut-être égale à la cruauté avec laquelle il traitoit les Indiens. Il établit des loix équitables, & en les faiſant exécuter avec impartialité, il accoutuma la colonie à les reſpecter. Il fonda pluſieurs villes nouvelles en différentes parties de l'iſle, & y attira des habitans par la conceſſion de divers privileges. Il chercha les moyens de porter l'attention des Eſpagnols vers quelque branche d'induſtrie plus utile que celle de chercher de l'or dans les mines. Quelques cannes de ſucre ayant été apportées des iſles Canaries, dans la vue ſeulement de faire une expérience, la richeſſe du ſol & la fertilité du climat parurent ſi favorables à cette culture, qu'on ſongea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit ſe former de vaſtes plantations; on établit des moulins à ſucre, que les Eſpagnols appelloient *ingenioſe*, à cauſe de leur méchaniſme compliqué; enfin en peu d'années la fabrication du ſucre fut la principale occupation des habitans d'Hiſpaniola & la ſource la plus abondante de leur richeſſe (1).

1506. Progrès de la colonie.

Les ſages meſures que prenoit Ovando pour accroître la proſpérité de la colonie furent puiſſamment ſecondées par Ferdinand. Les ſommes conſidérables que ce prince recevoit du nouveau monde lui ouvrirent enfin les yeux ſur l'importance de

(1) Oviedo, *lib. IV*, *c.* 8, *p.* 6, *&c.*

ces découvertes, qu'il avoit jusqu'alors
1507. affecté de regarder avec dédain. Il étoit parvenu par son habileté & par des circonstances heureuses à surmonter les embarras où l'avoient jetté la mort d'Isabelle & ses disputes avec son gendre pour le gouvernement des états de cette princesse (1). Il employa le loisir dont il jouissoit à s'occuper des affaires de l'Amérique ; c'est à sa prévoyance & à sa sagacité que l'Espagne doit plusieurs des reglemens qui ont formé par degrés ce systême de politique profonde & jalouse par lequel elle gouverne ses domaines dans le nouveau monde. Il établit un tribunal, connu sous le titre de *Casa de contratation* ou bureau de commerce, composé d'hommes distingués par leur rang & par leurs talens à qui il confia l'administration des affaires américaines. Ce bureau s'assembloit régulierement à Séville & exerçoit une jurisdiction particuliere & très-étendue. Ferdinand donna une forme réguliere au gouvernement ecclésiastique d'Amérique, en nommant des archevêques, des évêques, des doyens & des ecclésiastiques inférieurs, pour veiller sur les Espagnols qui y étoient établis, ainsi que sur ceux des Naturels qui embrasseroient la foi chrétienne. Malgré la déférence & le respect de la cour d'Espagne pour le siege de Rome, Ferdinand sentit l'importance d'em-

(1) Histoire du regne de Charles V.

pêcher toute puiſſance étrangere d'étendre ſa juriſdiction ou ſon influence ſur ſes nouveaux domaines ; en conſéquence il réſerva à la couronne d'Eſpagne le droit excluſif de patronage pour les bénéfices de l'Amérique, & ſtipula qu'aucune bulle ou ordonnance du pape n'y ſeroit promulguée qu'après avoir été préalablement examinée & approuvée par ſon conſeil. Ce fut par le même eſprit de jalouſie qu'il défendit à qui ce fut de s'établir en Amérique, ou d'y exporter aucune eſpece de marchandiſe, ſans une permiſſion ſpéciale de ce même conſeil (1). 1507.

Diminution rapide du nombre des Indiens.

Malgré l'attention que ce prince donnoit à la police & à la proſpérité de la colonie, elle ſe trouva menacée par un accident imprévu d'une deſtruction prochaine. Les Naturels de l'iſle, ſur le travail deſquels les Eſpagnols avoient compté pour leur ſuccès & même pour leur exiſtence, ſe détruiſoient avec tant de rapidité, que l'extinction de la race entiere paroiſſoit inévitable. Lorſque Colomb découvrit Hiſpaniola, on y comptoit au moins un million d'habitans (2) ; dans l'eſpace de quinze ans, ils ſe trouverent réduits à ſoixante mille. Cette prodigieuſe diminution de l'eſpece humaine réſultoit du concours de différentes cauſes. Les Naturels des iſles de l'Amérique étant d'une conſtitution plus

(1) Herrera, *decad. 1*, *lib. VI*, *c.* 19, 20.
(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *c.* 12.

foible que les habitans de l'autre hémiſ-
1507. phere, ne pouvoient ni exécuter les mêmes travaux, ni ſupporter les mêmes fatigues que des hommes doués d'une organiſation plus vigoureuſe. L'indolence & l'inaction dans laquelle ils ſe plaiſoient à paſſer leur vie, étant l'effet de leur foibleſſe & contribuant en même-tems à l'augmenter, les rendoit par habitude autant que par nature incapables de tout effort pénible. Les alimens dont ils ſubſiſtoient étoient peu nourriſſans ; ils n'en prenoient qu'en petite quantité & cette nourriture n'étoit pas ſuffiſante pour fortifier des corps débiles & pour les mettre en état de ſoutenir les travaux de l'induſtrie. Les Eſpagnols faiſant peu d'attention à cette conſtitution particuliere des Américains, leur impoſoient des tâches ſi diſproportionnées à leur force qu'on en voyoit un grand nombre ſuccomber à la peine & périr d'épuiſement. D'autres s'abandonnant au déſeſpoir, terminoient eux-mêmes leurs miſérables jours. Une partie de ces peuples ayant été obligés d'abandonner la culture des terres pour aller travailler dans les mines, la diſette des ſubſiſtances amena la famine qui en fit périr un grand nombre. Pour completer la déſolation de l'iſle, les habitans furent attaqués de différentes maladies, dont les unes étoient occaſionnées par les fatigues auxquelles on les condamnoit, & les autres étoient l'effet de leur

commerce avec les Européens. Les Espagnols se voyant ainsi privés par degrés des bras dont ils étoient accoutumés à se servir, il leur fut impossible d'étendre plus loin le progrès de leur établissemant, & même de continuer les ouvrages qu'ils avoient commencés. Pour apporter un prompt remede à un état si allarmant ; Ovando proposa de transporter à Hispaniola les habitans des isles de Lucayes ; sous prétexte qu'il seroit plus aisé de les civiliser & de les instruire dans la religion chrétienne, lorsqu'ils seroient unis à la colonie espagnole, sous l'inspection immédiate des missionnaires qui y étoient établis. Ferdinand, trompé par cet artifice, ou disposé peut-être à se prêter à un acte de violence que la politique lui représentoit comme néceffaire, consentit à la proposition. On équippa plusieurs vaisseaux pour les Lucayes ; les commandans, qui savoient la langue du pays, dirent aux habitans qu'ils venoient d'une contrée délicieuse ou résidoient leurs ancêtres défunts, & que ceux-ci les invitoient à s'y rendre afin de partager le bonheur dont ils jouissoient. Ces hommes simples & crédules écoutoient avec admiration ces récits merveilleux : empressés d'aller voir leurs parens & leurs amis dans l'heureuse région dont on leur parloit, ils suivirent avec plaisir les Espagnols. Cet artifice en fit passer quarante mille à Hispaniola, où ils 1508.

L 5

1508. allerent partager les souffrances qui étoient le partage des habitans de l'isle, & mêler leurs pleurs & leurs gémissemens avec ceux de cette race infortunée (1).

Découverte & nouveaux établissemens.

Les Espagnols avoient pendant quelque-tems poussé leurs travaux dans les mines d'Hispaniola avec tant d'ardeur & de succès, que cet objet paroissoit avoir absorbé toute leur attention. L'esprit de découverte languissoit, & depuis le dernier voyage de Colomb aucune entreprise de quelqu'importance n'avoit été formée. Mais la diminution des Indiens faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette isle avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération détermina les Espagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût trouver à se satisfaire avec plus de facilité. Juan Ponce de Leon, qui commandoit sous Ovando dans la partie orientale d'Hispaniola, passa dans l'isle de *Saint-Jean-de-Porto-rico* que Colomb avoit découverte à son second voyage, & pénétra dans l'intérieur du pays. Comme il trouva un sol fertile, & que d'après quelques indications & le témoignage des habitans, il eut lieu d'espérer qu'on pourroit découvrir des mines d'or dans les montagnes, Ovando lui permit d'essayer un établissement dans l'isle ; ce qui fut exécuté sans peine par Ponce de Leon, dont la prudence éga-

(1) Herrera, *dec ad. 1*, *Lib. VII*, *c.* 3. Oviedo *Lib. III*, *c.* 6, Gomera, *Hist. c.* 41.

ſoit le courage. En peu d'années Porto-rico fut ſoumis au gouvernement eſpagnol ; 1508. les Naturels réduits en ſervitude furent traités avec la même rigueur imprudente que ceux d'Hiſpaniola, & la race des premiers habitans, épuiſée par les fatigues & les ſouffrances fût entiérement exterminée (1).

Vers le même tems Juan Diaz de Solis, de concert avec Vincent Janez Pinſon, un des premiers compagnons de Colomb, fit un voyage au continent. Ils ſuivirent jusqu'à l'iſle *de Guanaios* la même route que Colomb avoit priſe ; mais tournant delà à l'oueſt, ils découvrirent une nouvelle & vaſte province connue depuis ſous le nom de *Jucatan*, & longerent une grande partie de la côte de ce pays (2). Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable, elle mérite qu'on en faſſe mention, parce qu'elle conduiſit à des découvertes de plus grande importance. C'eſt pour la même raiſon qu'on doit rappeller le voyage de Sébaſtien de Ocampo. Il fut chargé par Ovando de tourner *Cuba*, & il reconnut le premier avec certitude que ce pays, regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'étoit qu'une grande iſle (3).

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. VII*, c. 1, 4. Gomera. *Hiſt. c.* 44. Relation de B. de Las Caſas, *page* 10.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, c. 17.

(3) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, c. 1.

1508.

Diego Colomb est nommé gouverneur d'Hispaniola.

Cette expédition autour de Cuba fût un des derniers incidens du gouvernement d'Ovando. Depuis la mort de Colomb, Don Diego son fils ne cessoit de solliciter Ferdinand de lui accorder les charges de vice-roi & d'amiral dans le nouveau monde avec tous les privileges & les bénéfices dont il devoit hériter en conséquence de la capitulation primitive faite avec son pere. Mais si ces dignités & les revenus qui y étoient joints avoient paru si considérables à Ferdinand, qu'il n'avoit pas craint de passer pour injuste & ingrat en les ôtant à Colomb, il n'est pas surprenant qu'il fût alors peu disposé à les accorder au fils. Aussi Don Diego consuma deux années entieres en de vaines & continuelles sollicitations. Fatigué de l'inutilité de ses démarches, il tenta enfin de se procurer par une sentence légale ce qu'il ne pouvoit obtenir de la faveur d'un prince intéressé. Il intenta une action contre Ferdinand devant le conseil chargé d'administrer les affaires de l'Inde; & ce tribunal avec une intégrité bien honorable pour ceux qui le composoient, rendit un jugement contre le roi, & confirma les droits de Don Diego à la vice-royauté & aux autres privileges stipulés dans la capitulation. Malgré ce décret, la répugnance que devoit avoir Ferdinand à mettre un sujet en possession d'une autorité si considérable, auroit pu faire naître de

nouveaux obstacles, si Don Diego n'avoit pas trouvé un moyen d'intéresser des personnes très-puissantes au succès de ses prétentions. La sentence du conseil des Indes lui donnoît droit à un rang si élevé & à une si haute fortune qu'il lui fut aisé de conclure un mariage avec Dona Maria, fille de Don Ferdinand de Tolede, grand commandeur de Leon & frere du duc d'Albe, grand du royaume de la premiere classe & allié de près au roi. Le duc & sa famille épouserent avec tant de chaleur la cause de leur nouvel allié que Ferdinand ne put pas résister à leurs sollicitations. Il rappella Ovando & nomma pour lui succéder Don Diego; mais même en lui accordant cette faveur il ne put pas cacher sa jalousie; car il lui permit seulement de prendre le titre de gouverneur, non celui de vice-roi, quoique le conseil eût décidé que ce dernier titre appartenoit à Don Diego (1).

1508.

1509.

Il partit bientôt pour Hispaniola, accompagné de son frere, de ses oncles, de sa femme, qui par la courtoisie des Espagnols fut honorée du titre de vice-reine, & d'un cortege nombreux de personnes de l'un & de l'autre sexe, nées de familles distinguées. Don Diego vécut avec une magnificence & un faste inconnu jusqu'alors dans le nouveau monde, & la famille de Colomb parut enfin jouir des hon-

re à Hispaniola.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, *c.* 4.

1508. neurs & des récompenſes que ſon génie créateur avoit ſi bien mérités, & dont il avoit été ſi cruellement privé. La colonie elle-même acquit un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux habitans d'un caractere & d'un rang ſupérieurs à celui de preſque tous ceux qui avoient paſſé juſqu'alors en Amérique ; pluſieurs des familles les plus illuſtres établies dans les colonies eſpagnoles ſont deſcendues des perſonnes qui avoient accompagné Don Diego Colomb à cette époque (1).

Ce changement de gouverneur ne fut d'aucune utilité pour les malheureux habitans. Don Diego fut non-ſeulement autoriſé par un édit royal à continuer les *repartimientos* ou diſtributions d'Indiens ; mais on ſpécifia même le nombre précis qu'il pouvoit en accorder à chaque perſonne ſelon le rang qu'elle avoit dans la colonie. Il ſe prévalut de cette permiſſion, & bientôt après ſon débarquement à Saint-Domingue, il partagea entre ſes parens & ceux qui l'avoient ſuivi ceux des Indiens qui n'avoient encore été deſtinés à perſonne (2).

Pêcherie des perles à Cubagua.

Le nouveau gouverneur s'occupa enſuite à ſuivre l'inſtruction qu'il avoit reçue du roi pour l'établiſſement d'une colonie à Cu-

(1) Oviedo, *lib. III*, c. 1. Herrera, *decad. I*, *lib. VII*, c. 10, *Hiſt.* c. 78.

(2) Recopilation de Leyes, *lib. VI*, *cit.* 8, liv. I, 2.

bagua, petite isle que Colomb avoit découverte à son troisieme voyage. Quoique ce fut un terrein stérile qui pouvoit à peine fournir la subsistance de ses misérables habitans, on trouvoit sur ses côtes une si grande quantité de ces huîtres qui produisent les perles, que cette isle ne put pas échapper aux recherches des avides Espagnols qui s'y porterent bientôt en foule. Il se fit des fortunes considérables par la pêche des perles, qui fut suivie avec une ardeur extraordinaire. Les Indiens, surtout ceux des isles Lucayes, furent obligés de plonger au fond de la mer pour y prendre ces huîtres, & cette occupation aussi dangereuse que mal-saine fut une nouvelle calamité qui ne contribua pas peu à la destruction de cette race dévouée (1). 1509.

Vers cette même époque, Juan Diaz de Solis & Pinson s'embarquerent ensemble pour un second voyage. Ils cinglerent directement au sud, vers la ligne équinoxiale que Pinson avoit précédemment traversée, & ils s'avancerent jusqu'au quarantieme degré de latitude méridionale. Ils furent étonnés de trouver que le continent de l'Amérique s'étendoit à leur droite à travers toute cette étendue de l'Océan. Ils débarquerent en différens endroits, pour en prendre possession au nom de leur souverain; mais quoique le pays leur parût

Nouveaux voyages.

[1] Herrera, *decad.* I, *lib.* VII, *c.* 9. Gomera, *hist. c.* 78.

1509. très-fertile & les invitât à s'y arrêter ; comme leur armement avoit été destiné à à faire des découvertes plutôt que des établissemens, ils n'avoient pas assez de monde pour laisser des colonies nulle part. Leur voyage servit cependant à donner aux Espagnols des idées plus justes & plus grandes sur l'étendue de cette nouvelle portion du globe (1).

Premiere tentative d'un établissement sur le continent.

Quoiqu'il se fût écoulé plus de dix ans depuis que Colomb avoit découvert le continent de l'Amérique, les Espagnols n'y avoient encore fait aucun établissement. Ce fut alors qu'on tenta sérieusement & avec vigueur ce qui avoit été si long-tems négligé ; mais le plan de cette entreprise ne fut ni formé par la couronne ni exécuté aux dépens de la navigation ; ce fut l'ouvrage de l'audace & des spéculations de quelques aventuriers. La premiere idée de ce projet vint d'Alonzo d'Ojeda, qui avoit déjà fait deux voyages pour tenter des découvertes & qui s'y étoit acquis une grande réputation, mais sans fortune. L'opinion qu'il avoit donnée de son courage & de sa prudence lui procura aisément des associés qui firent les fonds nécessaires pour les dépenses de l'expédition. Vers le même tems, Diego de Nicuessa qui avoit fait une grande fortune à Hispaniola, forma un semblable dessein. Ferdinand encouragea l'un & l'autre ; il ne voulut pas il est

(1) Herrera *decad.* 1, *lib.* VII, *c.* 9.

vrai leur avancer la plus légere somme ; mais il leur prodigua les titres & les patentes. Il érigea deux gouvernemens sur le continent, dont l'un s'étendoit depuis le cap de Vela jusqu'au golfe de Darien, & l'autre depuis ce golfe jusqu'au cap Gracias à Dios. Le premier fut donné à Ojeda, le second à Nicuessa. Ojeda équippa un vaisseau & deux brigantins, montés de trois cents hommes, & Nicuessa six vaisseaux avec sept cents quatre-vingts hommes. Ils mirent à la voile de Saint-Domingue vers le même tems pour se rendre à leurs gouvernemens respectifs. Afin de donner quelqu'apparence de validité à leurs titres de propriété sur ces contrées, plusieurs des plus celebres théologiens & jurisconsultes d'Espagne furent employés à prescrire la maniere dont on devoit en prendre possession (1). L'histoire du genre humain n'offre rien de plus singulier ni de plus extravagant que le forme qu'ils imaginerent pour remplir cet objet. Les chefs des deux expéditions devoient, en débarquant sur le continent, annoncer aux Naturels les principaux articles de la foi chrétienne ; les informer en particulier de la jurisdiction suprême du pape sur tous les royaumes de la terre ; les instruire de la concession que le saint pontife avoit faite de leur pays au roi d'Espagne ; les requérir d'embrasser les dogmes de cette religion 1509.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *c.* 15.

1509. qu'on leur faisoit connoître & de se soumettre au souverain dont on leur annonçoit l'autorité. S'ils refusoient d'obéir à cette sommation, dont il étoit impossible à un Indien de comprendre seulement les termes, alors Ojeda & Nicuessa étoient autorisés à les attaquer avec le fer & le feu, à les réduire en servitude, eux, leurs femmes & leurs enfans, à les obliger par la force à reconnoître la jurisdiction de l'église & l'autorité du roi d'Espagne, puisqu'ils ne vouloient pas le faire volontairement (1).

Désastres qui naissent de cette entreprise.

Il étoit difficile aux habitans du continent de donner tout d'un coup leur assentiment à une doctrine trop subtile pour des esprits sans culture & qui leur étoit expliquée par des interprêtes peut instruits de leur langue ; il ne leur étoit pas plus aisé de concevoir comment un prêtre étranger, de qui ils n'avoient jamais entendu parler, pouvoit avoir quelque droit de disposer de leur pays, ni comment un prince inconnu pouvoit s'arroger une jurisdiction sur eux comme sur ces sujets ; aussi s'opposerent-ils vigoureusement à l'invasion de leurs territoires. Ojeda & Nicuessa tâcherent d'exécuter par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenir par la persuasion. Les écrivains contemporains ont rapporté leurs opérations avec le plus

(1) Voyez la NOTE XXIII.

grand détail; mais comme ils n'ont fait aucune découverte importante ni fondé aucun 1509.
établissement permanent, ces événemens ne méritent pas de tenir une place considérable dans l'histoire générale d'une époque, où une valeur romanesque luttant sans cesse contre des difficultés incroyables, distingue toutes les entreprises des armes espagnoles. Les habitans des pays dont Ojeda & Nicuessa alloient prendre le gouvernement, se trouverent être d'un caractere fort différent de celui des habitans des isles. Ils étoient guerriers & féroces, leurs fleches étoit trempées dans un poison si violent que chaque blessure étoit suivie d'une mort certaine : dans un seul combat ils taillerent en pieces plus de soixante-dix des compagnons d'Ojeda, & pour la premiere fois les Espagnols apprirent à redouter les habitans du nouveau-monde. Nicuessa trouva de son côté un peuple également déterminé à défendre ses possessions & dont rien ne put adoucir la férocité. Quoique les Espagnols eussent recours à toute sorte de moyens pour les flatter & pour gagner leur confiance, ils refuserent de former aucune liaison & d'entrer en aucun commerce d'amitié avec des étrangers dont ils regardoient la résidence parmi eux comme funeste à leur liberté & à leur indépendance. Quoique cette haine impraticable des Naturels rendît aussi difficile que dangereuse la formation d'un

établissement dans leur pays, la persévé-
1510. rance des Espagnols, la supériorité de leurs armes & leur habileté dans l'art de la guerre auroient pu avec le tems surmonter cet obstacle ; mais tous les désastres qu'on peut imaginer s'accumulerent sur eux & parurent se combiner pour combler leur ruine. La perte de leurs vaisseaux que divers accidens firent périr sur une côte inconnue ; les maladies particulieres à un climat, le plus mal-sain de toute l'Amérique ; le défaut de subsistance inévitable dans un pays mal cultivé ; les divisions qui s'éleverent entr'eux, & les hostilités continuelles des habitans, les envelopperent dans une succession de calamités dont le simple récit fait frémir d'horreur. Quoiqu'ils eussent reçu d'Hispaniola deux renforts considérables, la plus grande partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette malheureuse expédition, périrent en moins d'un an dans la plus affreuse misere. Le petit nombre de ceux qui survécurent formerent une foible colonie à Santa-Maria el Antigua sur le golfe de Darien ; sous le commandement de Vasco Nugnès de Balboa ; qui dans les occasions les plus critiques déploya un caractere de valeur & de prudence qui lui mérita d'abord la confiance de ses compatriotes, & le désigna pour être leur chef dans des entreprises plus brillantes & plus heureuses. Ce n'étoit pas le seul Espagnol de cette expédition qui fût destiné à se mon-

trer ensuite avec éclat dans des scenes plus importantes. François Pizarre étoit un des compagnons d'Ojeda ; ce fut à cette école d'adversité qu'il acquit ou perfectionna les talens auxquels on doit les actions extraordinaires qu'il exécuta dans la suite. Ferdinand Cortés, dont le nom est devenu encore plus fameux, s'étoit engagé de bonne heure dans cette entreprise qui avoit fait prendre les armes à toute la jeunesse valeureuse d'Hispaniola ; mais le bonheur constant qui l'accompagna dans ses aventures postérieures, le déroba dans celle-ci aux désastres auxquels ses compagnons furent exposés. Il tomba malade à Saint-Domingue avant le départ de la flotte ; & cette indisposition l'empêcha de s'embarquer (1). 1510.

Conquête de Cuba.

L'issue malheureuse de cette expédition ne découragea point les Espagnols, & ne les empêcha point de former de nouvelles entreprises du même genre. Lorsque les richesses s'acquierent graduellement par la persévérance de l'industrie, ou s'accumulent par les lentes opérations d'un commerce régulier, les moyens qu'on emploie sont tellement proportionnés à leur effet qu'il n'en résulte rien qui puisse frapper l'imagination & exciter les facultés actives de l'ame à des efforts extraordinaires. Mais

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *chap.* 2, *&c.* Gomera, *hist. chap.* 57, 58, 59. Benzon. *Hist. lib. I, chap.* 19, 23. P. Martyr. *dec.* 122.

lorsqu'on voyoit de grandes fortunes s'é-
1510. lever presque dans un instant ; lorsqu'on voyoit l'or & les perles s'échanger pour des bagatelles ; lorsque les pays où se trouvoient ces précieuses productions, défendus seulement par des sauvages, devenus la proye du premies aventurier qui avoit de l'audace, des circonstances si extraordinaires & si séduisantes ne pouvoient manquer d'enflammer l'esprit entreprenant des Espagnols, & de les précipiter en foule dans cette nouvelle route ouverte aux richesses & aux honneurs. Tant que cet esprit conserva sa force & son ardeur, toutes les tentatives de découverte ou de conquête furent applaudies, & de nouveaux aventuriers s'y engagerent à l'envi les uns des autres. Les passions des nouvelles entreprises, qui caractérisent cette époque des découvertes à la fin du quinzieme & au commencement du seizieme siécles, auroient suffi pour empêcher les Espagnols de s'arrêter dans leur carriere ; mais des événemens arrivés dans le même tems à Hispaniola ; concoururent à étendre leur navigation & leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on avoit traité les habitans de cette isle en ayant presqu'entiérement éteint la race, plusieurs des colons espagnols se virent dans l'impossibilité, comme je l'ai déjà observé, de continuer leurs travaux avec la même vigueur & le même avantage, furent obligés de chercher des établissemens dans quelques pays où les

Naturels n'euſſent pas été détruits par l'oppreſſion. D'autres entraînés par cette 1511.
légéreté inconſidérée, ſi naturelle aux hommes qui font des fortunes rapides, avoient diſſipé par une folle prodigalité ce qu'ils avoient acquis ſans peine, & la néceſſité les forçoit à s'engager dans les entrepriſes les plus haſardeuſes pour rétablir leurs affaires. Lorſque Don Diego Colomb ſe propoſa de conquérir l'iſle de Cuba & d'y établir une colonie, les différentes cauſes que je viens d'expoſer déterminerent pluſieurs des colons les plus diſtingués d'Hiſpaniola à entrer dans ce projet. Il confia le commandement des troupes deſtinées pour l'expédition, à Diego Velaſquès qui avoit accompagné 1512.
ſon pere dans ſon ſecond voyage & qui étoit depuis long-tems établi à Hiſpaniola, où il avoit une fortune conſidérable, avec une réputation ſi diſtinguée d'habileté & de prudence que perſonne ne paroiſſoit plus propre à conduire une expédition importante. Trois cents hommes parurent ſuffiſans pour faire la conquête d'une iſle très-peuplée & qui avoit plus de ſept cents milles de longueur; mais les Naturels en étoient auſſi peu belliqueux que ceux d'Hiſpaniola. Ils furent intimidés par la ſeule vue de leurs nouveaux ennemis, & ils n'étoient préparés à faire aucune réſiſtance: quoique depuis le tems où les Eſpagnols avoient pris poſſeſſion de l'iſle voi-

fine ils duſſent s'attendre à une deſcente ſur
1511. leur territoire, aucune des petites bourgades entre leſquelles Cuba étoit partagé, n'avoient pris aucune meſure pour la sûreté commune. La ſeule oppoſition que les Eſpagnols rencontrerent, fut de la part de Hatuey; cacique qui s'étoit enfui d'Hiſpaniola & avoit pris poſſeſſion de l'extrêmité orientale de Cuba. Il ſe mit ſur la défenſive à leur premier débarquement, & tâcha de les repouſſer vers leurs vaiſſeaux; mais ſa foible troupe fut bientôt rompue & diſperſée, & le cacique lui-même ayant été fait priſonnier, Velaſquès, ſuivant la barbare maxime des Eſpagnols, le regarda comme un eſclave qui avoit pris les armes contre ſon maître, & le condamna à être brûlé. Lorſque Hatuey fut attaché au poteau, un moine franciſcain s'efforçoit de le convertir, en lui promettant qu'il jouiroit ſur le champ de toutes les délices du ciel s'il vouloit embraſſer la foi chrétienne. Y a-t-il quelques Eſpagnols, dit Hatuey après un moment de ſilence, dans ce ſéjour de délices dont vous me parlez, Oui, répondit le moine, mais ceux-là ſeulement qui ont été juſtes & bons. Le meilleur d'entr'eux, répliqua le cacique indigné, ne peut avoir ni juſtice, ni bonté; je ne veux pas aller dans un lieu où je rencontrerois un ſeul homme de cette race maudite (1). Cet exemple effra-

(1) B. de las Caſas, *p.* 40.

ʒant de vengeance frappa les habitans de Cuba d'une ſi grande terreur qu'ils tenterent à peine de mettre quelqu'oppoſition aux progrès de leurs ennemis, & Velaſquès réunit, ſans perdre un ſeul homme cette iſle vaſte & fertile à la monarchie eſpagnole (1). 1512.

Découverte de la Floride.

La facilité avec laquelle s'exécuta une conquête ſi importante ſervit d'aiguillon pour former d'autres entrepriſes. Juan Ponce de Léon, qui avoit acquit de la gloire & de la fortune par la réduction de Porto-Rico, étoit impatient de s'engager dans quelqu'expédition nouvelle. Il équippa trois vaiſſeaux à ſes frais pour aller tenter des découvertes, & ſa réputation raſſembla bientôt à ſa ſuite un corps nombreux d'aventuriers. Il dirigea ſa route vers les iſles Lucayes, & après avoir touché à quelques-unes de ces iſles, ainſi qu'à celle de Bahama, il cingla au ſud-eſt, & découvrit un pays que les Eſpagnols ne connoiſſoient pas encore, & auquel il donna le nom de *Floride*; ſoit parce qu'il le reconnut le jour du dimanche des rameaux, ſoit à cauſe de l'aſpect agréable & gai que lui offrit le pays même. Il eſſaya de débarquer en différens endroits, mais l'oppoſition vigoureuſe qu'il éprouva de la part des habitans, qui étoient féroces & guerriers, lui fit ſentir la néceſſité d'avoir des

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *chap.* 2, 3. *&c.* Oviedo, *lib. XVII*, *chap.* 3, *p.* 179.

forces plus considérables pour y former un
1512. établissement. Content d'avoir ouvert une communication avec un pays nouveau, sur la richesse & l'importance duquel il fondoit de grandes espérances, il retourna à Porto-Rico par le canal, connu aujourd'hui sous le nom de golfe de la Floride.

Ce ne fut pas seulement le desir de découvrir des contrées nouvelles qui engagea Ponce de Léon à entreprendre ce voyage; il y fut déterminé aussi par une de ces idées chimériques qui se mêloient alors à l'esprit de conquête & y donnoient plus d'activité. Il y avoit parmi les habitans de Porto-Rico une tradition établie que dans l'isle de Bimini, l'une des Lucayes, on trouvoit une fontaine douée de la vertu merveilleuse de rendre la jeunesse & la vigueur à tous ceux qui se baignoient dans ses eaux salutaires. Animés par l'espérance de trouver ce restaurant miraculeux, Ponce de Léon & ses compagnons parcoururent ces isles, cherchant avec beaucoup de peine & de sollicitude, mais sans succès, la fontaine qui étoit le principal objet de leur expédition. Il n'est pas étonnant qu'un conte si absurde ait pu trouver quelque crédit parmi des peuples simples & ignorans tels qu'étoient les Naturels; mais qu'il ait pu faire quelqu'impression sur des hommes éclairés, c'est ce qui paroît aujourd'hui presqu'incroyable : le fait n'en est pas moins certain, & les historiens es-

pagnols les plus accrédités ont rapporté ce trait extravagant de la crédulité de leurs compatriotes. Les Espagnols étoient à cette époque engagés dans une carriere d'activité qui, en leur présentant chaque jour des objets extraordinaires & merveilleux, devoit donner un tour romanesque à leur imagination. Un nouveau monde s'offroit à leurs regards. Ils visitoient des isles & des continens dont les Européens n'avoient jamais imaginé l'existence. Dans ces contrées délicieuses la nature sembloit se montrer sous d'autres formes, chaque arbre, chaque plante, chaque animal étoit différent de ceux de l'ancien hémisphere. Les Espagnols se crurent transportés en des pays enchantés, & après les merveilles dont ils avoient été les témoins, dans la premiere chaleur de leur admiration il n'y avoit rien d'assez extraordinaire pour leur paroître incroyable. Si une succession rapide de scenes nouvelles & frappantes put faire assez d'impression sur l'esprit sage de Colomb pour qu'il se vantât d'avoir découvert le siege du paradis, on ne doit pas trouver étrange que Ponce de Léon ait cru découvrir la fontaine de la jeunesse (1).

1512.

Progrès de Balboa dans l'isthme de Darien.

Peu de tems après cette expédition à la

(1) P. Martyr, *dec. p.* 202. *Ensayo chronol. para la hist. de la Florida*, par D. Gab. Cardenas, *p.* 1. Oviedo, *lib. XVI*, *c.* 2. Herrera, *dec.* 1, *lib. IX. c.* 5, *Hist. de la conq. de la Florida*, par Garc. de la Vega, *lib. I*, *c.* 3.

Floride, il se fit une découverte beaucoup
1512. plus importante dans une autre partie de l'Amérique. Balboa, ayant été nommé au gouvernement de la petite colonie de Santa-Maria dans le Darien, par le suffrage volontaire de ses associés, fut si empressé d'obtenir de la couronne une confirmation de leur choix, qu'il dépêcha un officier en Espagne pour solliciter une commission royale qui le revêtît d'un titre légal au suprême commandement. Comme il sentoit cependant qu'il ne pouvoit fonder le succès de ses espérances ni sur la protection des ministres de Ferdinand, avec lesquels il n'avoit aucune liaison, ni sur des négociations dans une cour dont il ne connoissoit pas les intrigues, il tâcha de se rendre digne de la faveur qu'il sollicitoit, par quelque service signalé qui lui méritât la préférence sur ses compétiteurs. Frappé de cette idée, il fit de fréquentes incursions dans les pays adjacens, soumit plusieurs caciques, & recueillit une grande quantité d'or, qui étoit plus abondant dans cette partie du continent que dans les isles. Dans une de ces incursions les Espagnols se disputerent avec une telle chaleur pour le partage d'un peu d'or, qu'ils furent près de se porter à des actes de violence les uns contre les autres. Un jeune cacique, témoin de cette querelle, & étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinoit pas l'utilité, renversa avec indignation l'or qui étoit dans

une balance, & ſe tournant vers les Eſpagnols, leur dit : « Pourquoi vous quereller pour ſi peu de choſe ? Si c'eſt l'amour de l'or qui vous fait abandonner » votre propre pays pour venir troubler » la tranquillité des peuples qui ſont ſi » loin de vous, je vous conduirai dans un » pays où le métal qui paroît être le grand » objet de votre admiration & de vos deſirs, eſt ſi commun, que les plus vils uſtenſiles en ſont faits. » Ravis de ce qu'ils entendoient, Balboa & ſes compagnons demanderent avec empreſſement où étoit cette heureuſe contrée, & comment ils pourroient y arriver. Le cacique leur apprit qu'à la diſtance de ſix ſoleils, c'eſt-à-dire, de ſix jours de marche vers le ſud, ils découvriroient un autre océan près duquel cette riche contrée étoit ſituée ; mais que s'ils ſe propoſoient d'attaquer ce royaume puiſſant, ce ne pouvoit être qu'avec des forces très-ſupérieures à celles qu'ils avoient alors (1).

1512.

Projet de Balboa.

Ce fut la premiere information que reçurent les Eſpagnols ſur le grand océan méridional & ſur le riche & vaſte pays connu enſuite ſous le nom de Pérou. Balboa eut alors devant lui des objets dignes de ſon ambition ſans bornes & de l'audacieuſe activité de ſon génie. Il conclut ſur le champ que l'océan dont parloit le cacique étoit

(1) Herrera, *dec.* 1, *Lib. IX*, *c.* 2. Gomera, *c.* 60. P. Martyr, *dec. p.* 149.

celui que Colomb avoit cherché dans cette
1512. même partie de l'Amérique, dans l'espérance de s'ouvrir par-là une communication plus directe avec les Indes orientales ; & il conjectura que la riche contrée dont on lui faisoit la description devoit être une partie de cette grande & opulente région de la terre Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un si grand homme avoit envain entrepris, & empressé d'effectuer une découverte qui ne devoit pas être moins agréable au roi qu'utile à son pays, il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition, auprès de laquelle tous ses premiers exploits paroissoient de peu d'importance. Mais il falloit faire des arrangemens & des préparatifs indispensables pour s'assurer du succès. Il commença par solliciter & gagner l'amitié des caciques voisins. Il envoya quelques-uns de ses officiers à Hispaniola avec une grande quantité d'or, qui étoit tout à la fois la preuve du succès qu'il avoit déjà eu, & l'annonce de ce qu'il se promettoit encore. Les présens qu'il en fit, distribués à propos, lui mériterent la protection du gouverneur, & attirerent beaucoup de volontaires à son service. Dès qu'il eut reçu de cette isle le renfort considérable qu'il en attendoit, il se crut en état de tenter son expédition.

Difficultés dans l'exécution.

L'isthme de Darien n'a pas plus de soixante mille de largeur ; mais cette langue de

terre qui unit ensemble le continent méridional de l'Amérique avec le septentrional, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur, & en font une barriere assez solide pour résister à l'impulsion des deux mers opposées. Les montagnes sont couvertes de forêts presqu'inaccessibles. Dans ce climat humide, où il pleut pendant les deux tiers de l'année, les vallées sont marécageuses, & si fréquemment inondées que les habitans se trouvent, en plusieurs endroits, dans la nécessité de bâtir leurs maisons sur les arbres, afin de s'élever à quelque distance au-dessus d'un sol humide & des odieux reptiles qui s'engendrent dans les eaux corrompues (1). De grandes rivieres se précipitent avec impétuosité des montagnes. Cette région n'étoit peuplée que de Sauvages errans & en petit nombre, & la main de l'industrie n'y avoit rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvéniens naturels. Dans cet état des choses, tenter de traverser un pays inconnu, sans avoir d'autres guides que des Indiens sur la fidélité desquels on ne pouvoit guere compter, étoit donc l'entreprise la plus hardie que les Espagnols eussent encore formée dans le nouveau monde. Mais l'intrépidité de Balboa étoit si extraordinaire, qu'elle le distinguoit de tous ses compatriotes dans un tems où le der-

1512.

[1] P. Martyr. *dec. p.* 158.

1513. nier des aventuriers se faisoit remarquer par son audace & par son courage. Il joignoit à la bravoure la prudence, la générosité, l'affabilité, & ces talens populaires qui, dans les entreprises les plus téméraires, inspirent la confiance & fortifient l'attachement. Cependant, après la jonction des volontaires d'Hispaniola, il ne put rassembler que cent quatre-vingt-dix hommes pour son expédition; mais c'étoient des vétérans robustes, accoutumés au climat de l'Amérique, & prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de mille Indiens qui portoient leurs provisions; &, pour compléter leur armement de guerre, ils emmenerent avec eux plusieurs de ces chiens féroces, si formidables pour des ennemis entiérement nus.

Il découvre la mer du Sud.

Balboa se mit en marche pour cette grande expédition au premier Septembre, vers le tems où les pluies périodiques commençoient à diminuer. Il se rendit par mer, sans aucune difficulté, sur le territoire d'un cacique dont il avoit gagné l'amitié; mais il n'eut pas plutôt commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays, qu'il se trouva retardé dans sa marche par tous les obstacles qu'il avoit eu lieu de craindre, tant de la nature du terrain que de la disposition des habitans. A son approche, quelques caciques s'enfuirent avec tous leurs sujets vers les montagnes,

emportant avec eux, ou détruisant tout ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes espagnoles. D'autres rassemblerent leurs sujets pour s'opposer à Balboa, qui ne tarda pas à sentir combien il lui seroit difficile de conduire un corps de troupes au milieu des nations ennemies, à travers des marais, des rivieres & des bois qui n'avoient jamais été franchis que par des Sauvages errans. Mais, en partageant toutes les fatigues d'une pareille marche avec le dernier de ses soldats; en se montrant toujours le premier au danger, & en leur promettant avec confiance plus de gloire & de richesses que n'en avoit jamais mérité le plus heureux de leurs compatriotes, il savoit si bien échauffer leur enthousiasme, & soutenir leur courage, qu'ils le suivoient sans murmure. Ils avoient pénétré assez avant dans les montagnes, lorsqu'un cacique puissant se présenta avec un corps nombreux de ses sujets pour défendre le passage d'un défilé; mais des hommes, accoutumés à vaincre de si grands obstacles, ne pouvoient être arrêtés par de si foibles ennemis. Ils attaquerent les Indiens avec impétuosité, & continuerent leur marche, après les avoir dispersés, sans beaucoup de peine, & en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur eussent dit qu'il ne falloit que six jours pour traverser l'isthme dans sa largeur, ils en avoient déjà passé vingt-cinq à se frayer 1513.

un chemin à travers les bois & les montagnes. Plufieurs d'entr'eux étoient prêts à
1513. fuccomber fous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant; plufieurs furent attaqués des maladies particulieres au pays, & tous étoient impatiens d'arriver au terme de leurs travaux & de leurs fouffrances. Enfin les Indiens les afſurerent que, du fommet de la montagne la plus voifine, ils découvriroient l'océan qui étoit l'objet de leur defir. Lorfqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne efcarpée, Balboa fit faire halte à fa troupe, & s'avança feul au fommet, afin de jouir le premier d'un fpectacle qu'il defiroit depuis fi long-tems. Dès qu'il apperçut la mer du fud s'étendant devant lui dans un horizon fans bornes, il tomba à genoux, &, levant les mains vers le ciel, il rendit graces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte fi avantageufe pour fon pays, & fi glorieufe pour lui-même. Ses compagnons, obfervant fes tranfports, s'avancerent vers lui pour partager fon admiration, fa reconnoiffance & fa joie. Ils fe hâterent de gagner le rivage, & Balboa, s'avançant jufqu'au milieu des eaux de la mer avec fon bouclier & fon épée, prit poffeffion de cet océan au nom du roi d'Efpagne, & fit vœu de le défendre, avec les armes qu'il tenoit, contre tous

les ennemis de son souverain (1).

Cette partie de la grande mer Pacifique ou mer du sud que Balboa découvrit d'abord, & qui est située à l'est de Panama, conserve encore le nom de golfe de Saint-Michel qu'il lui donna. Il força, à main armée, plusieurs petits princes qui gouvernoient les districts voisins de ce golfe, à lui donner des vivres & de l'or. D'autres lui en envoyerent volontairement. Quelques caciques ajouterent à ces dons précieux une quantité considérable de perles, & il apprit d'eux, avec une grande satisfaction, que les huîtres où se trouvent les perles abondoient dans la mer qu'il venoit de découvrir. 1513.

La découverte de cette source de richesses contribua à encourager ses compagnons, & il reçut en même tems des avis qui le confirmoient dans l'espérance de retirer des avantages encore plus considérables de son expédition. Tous les Indiens des côtes de la mer du sud l'assurerent de concert qu'il y avoit, à une distance assez considérable vers l'est, un riche & puissant royaume dont les habitans avoient des animaux apprivoisés pour porter des fardeaux; &, pour lui en donner une idée, ils traçoient sur le sable la figure des llamas ou moutons, qu'on trouva ensuite au Pérou, & que les Péruviens avoient en effet accou-

On lui indiqueun pays plus opulent.

(1) Herrera, *dec. I*, *lib. X*, *c.* 1. Gomera, *c.* 61, &c. P. Martyr, *dec. p.* 205.

[redacted] tumés à porter des fardeaux. Comme le
1513. llama reſſemble à-peu-près pour la forme au chameau, bête de charge qui étoit regardée comme particuliere à l'Aſie, cette circonſtance, jointe à la découverte des perles, autre production aſiatique, tendit à confirmer les Eſpagnols dans la fauſſe idée où ils étoient que le nouveau monde étoit voiſin des Indes orientales (1).

Mais, quoique les avis que Balboa recevoit des habitans de la côte, fortifiant ſes propres conjectures & ſes eſpérances, lui donnaſſent une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il étoit trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuiſés de fatigue, & affoiblis par les maladies (2). Il ſe détermina à ramener ſur-le-champ ſes compagnons à l'établiſſement de Santa-Maria dans le Darien, pour revenir, la ſaiſon ſuivante, avec des forces proportionnées à l'entrepriſe haſardeuſe qu'il méditoit. Pour acquérir une connoiſſance plus étendue de l'iſthme, il prit, à ſon retour, une route différente de celle qu'il avoit ſuivie en allant, & où il n'éprouva pas moins de difficultés & de dangers que dans la premiere; mais il n'y a rien d'inſurmontable à des hommes animés par l'eſpérance & par le ſuccès. Balboa revint à Santa-Maria, après une abſence de quatre mois, rap-

(1) Herrera, *decad.* 1 *lib. X, chap.* 2.
(2) Voyez la NOTE XXIV.

portant plus de gloire & de richesse que les Espagnols n'en avoient encore acquis dans aucune de leurs expéditions au nouveau monde. Parmi les officiers qui l'avoient accompagné, il n'y en avoit point qui se fût plus distingué que François Pizarre, & il n'y en eut aucun qui déployât plus de courage & d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays, où il joua ensuite lui-même un rôle si glorieux (1). 1514.

Pedrarias est nommé gouverneur du Darien.

Le premier soin de Balboa fut d'envoyer en Espagne les détails de l'importanre découverte qu'il venoit de faire, & de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête de cette riche contrée, sur laquelle il avoit reçu des instructions si encourageantes. Le premier avis de la découverte du nouveau monde ne causa peut-être pas une plus grande joie, que cette nouvelle inattendue qu'on avoit enfin trouvé un passage au grand océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eût une communication avec les Indes orientales par une route qui étoit à l'ouest de la ligne de démarcation tracée par le pape. Les trésors que le Portugal tiroit chaque jour de ses établissemens & de ses conquêtes en Asie, étoient un sujet d'envie & un objet d'émulation pour les autres puissances. Ferdinand se flatta dès-lors de l'espérance

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, c. 3. 6. Gomara, c. 64. P. Martyr, *dec. p.* 229.

de partager ce commerce lucratif ; &
1514. dans l'empressement qu'il avoit d'arriver à ce but, il étoit disposé à faire un effort supérieur à ce que Balboa demandoit. Mais dans cette disposition même on reconnut les effets de la politique jalouse qui le guidoit, ainsi que de la funeste antipathie de Fonseca, alors évêque de Burgos, pour tout homme de mérite qui se distinguoit dans le nouveau monde. Malgré les services récens de Balboa, qui le désignoient comme l'homme le plus propre à achever la grande entreprise qu'il avoit commencée, Ferdinand fut assez peu généreux pour n'en tenir aucun compte, & pour nommer Pedrarias d'Avilla gouverneur du Darien. Il lui donna le commandement de quinze gros vaisseaux avec douze cents soldats. Ces bâtimens furent équippés aux frais du public avec une magnificence que Ferdinand n'avoit encore montrée dans aucun des armemens destinés pour le nouveau monde ; & telle fut l'ardeur des gentilhommes espagnols pour suivre un chef qui devoit les conduire dans un pays, où, suivant le bruit de la renommée, ils n'auroient qu'à jetter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or (1), que quinze cents d'entr'eux s'embarquerent à bord de la flotte, & qu'un beaucoup plus grand nombre se seroient

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *chap.* 14.

engagés pour cette expédition, si on avoit voulu les recevoir (1). 1514.

Pédrarias, étant arrivé au golfe de Darien sans aucun accident remarquable, envoya sur-le-champ à terre quelques-uns de ses principaux officiers pour informer Balboa de son arrivée avec la commission du roi qui le nommoit gouverneur de la colonie. Ces députés qui avoient entendu parler des exploits de Balboa, & qui s'étoient formé les plus hautes idées de ses richesses, furent bien étonnés de le trouver vétu d'un mauvais habit de toile avec des souliers de ficelle, occupé avec quelques Indiens à couvrir de roseaux sa cabane. Sous ce vêtement simple qui répondoit si peu à l'attente & aux desirs de ses nouveaux hôtes, Balboa les reçut avec dignité. La renommée de ses découvertes avoit attiré près de lui un si grand nombre d'aventuriers des différentes isles, qu'il pouvoit rassembler quatre cent cinquante hommes en armes. A la tête de ces hardis vétérans il auroit été en état de résister à Pedrarias & à sa troupe; mais, quoique ses compagnons murmurassent hautement de l'injustice du roi, & se plaignissent que des étrangers voulussent recueillir le fruit de leurs travaux & de leur succès, Balboa se soumit aveuglement à la volonté de son souverain, & reçut Pedrarias

[1] Herrera, *decad.* I, *lib. X*, *c.* 6, 7. P. Martyr, *dec. p.* 177. 256.

avec tous les égards dus à ſon caractere (1).

1514. Diviſion entre Pedrarias & Balboa.

Quoique Pedrarias dût à cette modération la poſſeſſion paiſible de ſon gouvernement, il nomma un comité pour faire des informations judiciaires ſur la conduite de Balboa pendant qu'il étoit aux ordres de Nicueſſa & d'Enciſo, & lui impoſa une amende conſidérable pour réparation des fautes dont il fut trouvé coupable par ſes juges. Balboa ſentit vivement l'humiliation de ſe voir ſoumis à une procédure, & condamné à un châtiment dans le lieu même où il venoit d'occuper le premier rang. D'un autre côté, Pedrarias ne pouvoit cacher la jalouſie qu'excitoit en lui le mérite ſupérieur de Balboa; de ſorte que le reſſentiment de l'un & la jalouſie de l'autre furent une ſource de diviſion très-pernicieuſe à la colonie; mais elle étoit menacée d'une calamité plus funeſte encore. Pedrarias avoit débarqué au Darien dans le tems le plus défavorable de l'année, vers le milieu de la ſaiſon pluvieuſe, dans cette partie de la zone torride où les nuées verſent des torrens d'eau inconnus dans les climats plus tempérés (2). Le village de Santa-Maria étoit ſitué dans une plaine fertile, environnée de bois & de marais. La conſtitution des Européens ne put pas réſiſter à l'influence peſtilencielle d'une ſemblable

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, *c.* 13, 24.

(2) Richard, *hiſt. nat. de l'air*, *tom.* I, *p.* 204.

ſituation, dans un climat naturellement mal-ſain, & dans une ſaiſon ſi fâcheuſe. 1514.
Une maladie violente & meurtriere fit périr pluſieurs des ſoldats qui accompagnoient Pedrarias. L'extrême rareté des proviſions augmenta encore par l'impoſſibilité de ſe procurer les rafraîchiſſemens néceſſaires aux malades, & une ſubſiſtance ſuffiſante pour ceux qui ſe portoient bien (1). En un mois de tems plus de ſix cents Eſpagnols périrent dans la derniere miſere. L'abattement & le déſeſpoir ſe répandirent dans la colonie. Pluſieurs des perſonnages principaux demanderent leur démiſſion, & renoncerent avec plaiſir à toutes leurs eſpérances de fortune pour ſe dérober aux dangers de cette région meurtriere. Pedrarias s'efforça de diſtraire ceux qui reſtoient du ſentiment de leurs ſouffrances en leur cherchant de l'occupation. Dans cette vue, il envoya pluſieurs détachemens dans l'intérieur du pays pour impoſer aux habitans des contributions d'or, & pour chercher les mines qui le produiſoient. Ces aventuriers avides, plus occupés du gain préſent que des moyens de faciliter leurs progrès pour la ſuite, pilloient ſans diſtinction par-tout où ils alloient. Sans égard pour les alliances qu'ils avoient faites avec pluſieurs caciques, ils les dépouilloient de tout ce qu'ils avoient de précieux, &

[1] Herrera *dec. 1, lib. X, c. 14*. P. Martyr, *dec. p. 272*.

1514. les traitoient, ainſi que leurs ſujets, avec le dernier degré de l'inſolence & de la cruauté. Cette tyrannie & ces exactions, que Pedrarias n'avoit peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un déſert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien juſqu'au lac de Nicarangua, & les Eſpagnols ſe virent, par leur imprudence, privés des avantages qu'ils auroient pu trouver dans l'amitié des habitans, pour pouſſer leurs conquêtes vers la mer du ſud. Balboa, qui voyoit avec douleur combien une conduite ſi mal concertée retardoit l'exécution de ſon plan favori, fit paſſer en Eſpagne des remontrances très-fortes contre l'adminiſtration de Pedrarias qui avoit ruiné une colonie heureuſe & floriſſante. Pedrarias, de ſon côté, accuſa Balboa d'avoir trompé le roi par des récits exagérés de ſes exploits, & par un faux expoſé de la richeſſe du pays (1).

Meſures violentes contre Balboa.

Ferdinand ſentit à la fin la faute qu'il avoit faite en déplaçant l'officier le plus actif & le plus expérimenté qu'il eût dans le nouveau monde ; & voulant dédommager Balboa, il le nomma adelentade ou gouverneur-lieutenant des pays ſitués ſur la mer du ſud, avec une autorité & des droits très-étendus. Il ordonna en même

[1] Herrera, *dec. 1, lib. X, c. 15, dec. 2, c. 1, &c.* Gomera ; *c.* 66. P. Martyr, *dec. 3, c. 10.* Relac. de B. de las Caſas, *page* 12.

tems à Pedrarias de feconder Balboa dans toutes fes entreprifes, & de fe concerter avec lui fur toutes les opérations que Pedrarias voudroit faire lui-même. Mais il n'étoit pas au pouvoir de Ferdinand de faire paffer fi fubitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entiere confiance. Pedrarias continua de traiter fon rival avec dédain, & la fortune de Balboa fe trouvant épuifée par le paiement de fon amende, & par d'autres exactions de Pedrarias, il fut hors d'état de faire les difpofitions néceffaires pour fe mettre en poffeffion de fon nouveau gouvernement. Cependant, par la médiation & les exhortations de l'évêque de Darien, on vint à bout de les réconcilier; &, pour cimenter plus folidement cette union, Pedrarias confentit à donner fa fille en mariage à Balboa. Le premier effet de leur réunion fut de permettre à Balboa de faire quelques petites incurfions dans le pays, & il les exécuta avec une fageffe qui ajouta encore à la réputation qu'il s'étoit déjà acquife. Plufieurs aventuriers fe joignirent à lui, &, moyennant les fecours & la protection de Pedrarias, il commença à tout préparer pour fon expédition dans la mer du fud. Pour exécuter ce projet, il étoit néceffaire de conftruire des vaiffeaux capables de tranfporter des troupes dans les provinces où il fe propofoit de defcendre. Après avoir vaincu un grand nombre

1515.

1516.

d'obſtacles, & ſupporté pluſieurs de ces
1516. contrariétés qui ſemblent avoir été réſervées aux conquérans de l'Amérique, il vint à bout de conſtruire quatre petits brigantins. Il étoit prêt à mettre à la voile pour le Pérou, avec trois cents hommes d'élite, (force ſupérieure à celle avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition) lorſqu'il reçut un meſſager
1517. inattendu de Pedrarias (1). Comme leur réconciliation n'avoit jamais été ſincere, l'entrepriſe que Balboa étoit ſur le point d'exécuter ranima l'ancienne inimitié de Pedrarias, & la rendit plus active encore. Il redoutoit l'élévation & la proſpérité d'un homme qu'il avoit ſi cruellement offenſé. Il craignit que le ſuccès n'encourageât Balboa, à ſe rendre indépendant de ſa juriſdiction ; & ces mouvemens de haine, de crainte & de jalouſie agiſſoient ſur ſon ame avec tant de force que, pour ſatisfaire ſa vengeance, il ne craignit pas de faire échouer une entrepriſe d'une ſi grande importance pour ſon pays. Sur des prétextes faux, mais plauſibles, il engagea Balboa à différer ſon voyage de quelque tems, & à ſe rendre à Acla, où il vouloit avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance tranquille d'un homme qui n'a rien à ſe reprocher, ſe rendit au lieu qui lui étoit indiqué ; mais

[1] Herrera, *decad.* 2, *lib.* I, *c.* 3, *lib.* II, *c.* 11-13-21.

il ne fut pas plutôt entré dans Acla, qu'il fut arrêté par l'ordre de Pedrarias, qui, impatient d'assouvir sa vengeance, ne le laissa pas languir long-tems dans la captivité. On nomma sur le champ des juges pour instruire son procès. Il y eut une accusation intentée contre lui d'avoir manqué de fidélité au roi, & d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur. La sentence de mort fut bientôt prononcée ; &, quoique les juges eux-mêmes, secondés par toute la colonie, sollicitassent vivement la grace de Balboa, le gouverneur fut inexorable, & les Espagnols virent, avec autant de douleur que d'étonnement, périr sur un échafaud un homme, qui, de tous ceux qui avoient commandé en Amérique étoit généralement regardé comme le plus propre à concevoir & à exécuter de grands projets (1). Sa mort fit renoncer à l'expédition qu'il avoit projetée. Pedrarias, puissamment protégé par l'évêque de Burgos & de quelques autres courtisans, échappa non-seulement à la punition que méritoient la violence & l'iniquité de sa conduite, mais il conserva même sa place & son autorité. Bientôt après il obtint la permission de faire passer la colonie du poste mal-sain de Santa-Maria, à Panama qui étoit sur le côté opposé de l'isthme. Quoique ce changement ne fût pas fort avantageux pour la salubrité du lieu, la si-

1517.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* I, *c.* 21, 22.

1517. tuation commmode du nouvel établissement ne contribua pas peu à faciliter les conquêtes postérieures des Espagnols dans les vastes provinces qui bordent la mer du sud (1).

Nouvelles découvertes. Pendant que ces événémens, dont on a cru ne devoir pas interrompre le récit, se passoient dans le Darien, il se faisoit ailleurs d'autres opérations importantes, rélativement à la découverte, à la conquête & au gouvernement des autres provinces du nouveau monde. Ferdinand étoit si occupé du projet d'ouvrir une communication par l'ouest avec les Moluques ou isles des épiceries, que dans l'année 1515, il équippa, à ses frais, deux vaisseaux destinés à cette expédition, & dont il donna le commandement à Juan Diaz de Solis, qui passoit pour le plus habile navigateur de l'Espagne. Il prit sa route le long de la côte de l'Amérique méridionale, & le premier de Janvier 1516, il entra dans une riviere à laquelle il donna le nom de *Janeiro*, & où il se fait aujourd'hui un commerce considérable. De-là il s'avança dans une baie spacieuse qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquoit avec la mer des Indes ; mais, en pénétrant plus avant, il découvrit que c'étoit l'embouchure de Rio de la Plata, l'une des grandes rivieres qui arrosent le continent méridional de l'Amérique. Les Espagnols,

[1] Herrera, *decad. 1, lib. IV, c. 1.*

ayant voulu faire une descente dans ce pays, Solis & plusieurs hommes de son équipage furent tués par les naturels, qui, à la vue des vaisseaux, couperent par morceaux les corps des Espagnols, & les mangerent après les avoir fait rôtir. Epouvantés de cet horrible spectacle, & découragés par la perte de leur commandant, ceux des Espagnols qui restoient sur les vaisseaux retournerent en Europe, sans tenter aucune autre découverte (1). Quoique cette tentative eût échoué; elle ne fut pourtant pas inutile: elle attira l'attention des hommes instruits vers cette navigation, & prépara la route à un voyage plus heureux, qui, peu d'années après cette époque, remplit enfin les vues de Ferdinand. 1517.

Etat de la colonie d'Hispaniola.

Quoique les Espagnols s'occupassent avec tant d'avidité à étendre leurs découvertes & leurs établissements en Amérique, ils considéroient toujours Hispaniola comme leur principale colonie & le siege du gouvernement. Don Diego Colomb ne manquoit ni du zèle ni des talens nécessaires pour procurer le bonheur & la prospérité des membres de cette colonie qui étoient plus immédiatement sous sa jurisdiction; mais il étoit gêné dans toutes ses opérations par la politique soupçonneuse de Ferdinand, qui en toute occasion & sur les prétextes les plus frivoles, lui ôta

[1] Herrera, *dec. 2, lib. I, c. 7.* P. Martyr *dec. p. 317.*

1517. une partie de ses privileges, & encouragea le trésorier, les juges & les autres officiers inférieurs à contrarier ses mesures & à contester son autorité. La prérogative la plus importante du gouverneur étoit celle de distribuer les Indiens parmi les Espagnols établis dans l'isle. La servitude rigoureuse de ces malheureux n'ayant reçu que de très-foibles adoucissemens par les divers réglemens qu'on avoit faits en leur faveur ; le pouvoir de disposer à son gré de ces instrumens du travail, assuroit au gouverneur une grande influence dans la colonie. Pour l'en dépouiller, Ferdinand créa un nouvel emploi, auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens, & qu'il donna à Rodrigue Albuquerque, parent de Zapata, son ministre de confiance. Don Diego sentit vivement l'injustice & l'affront qu'on lui faisoit en le privant de ses droits sur un objet si essentiel, & ne voulant pas rester plus long-tems dans un lieu où son pouvoir & son crédit étoient presqu'anéantis, il passa en Espagne dans la vaine espérance d'obtenir justice (1). Albuquerque entra dans ses nouvelles fonctions avec toute la rapacité d'un indigent aventurier, impatient de faire fortune. Il commença par se faire donner le nombre exact des Indiens qui étoient dans l'isle & trouva que de soixante mille

[1] Herrera, *decad.* 1, *lib. IX. c.* 5, *lib. X*, *c.* 12.

qui

qui en 1508 avoient survécu à toutes leurs souffrances, il n'en restoit plus que quatorze mille. Il en fit plusieurs lors qu'il mit à l'enchere & qu'il distribua à ceux qui lui en offroient le plus haut prix. Par cette distribution arbitraire, un grand nombre d'Indiens furent éloignés de leurs anciennes habitations ; plusieurs autres furent enlevés à leurs premiers maîtres, & tous furent soumis à des travaux plus pénibles par leurs nouveaux propriétaires, pressés de se dédommager de leurs avances. Ce surcroît de calamité combla la misere & hâta la destruction de cette race innocente & malheureuse (1). 1517.

Dispute sur la maniere de traiter les Indiens.

La violence de cette conduite, jointe aux funestes conséquences qui en furent la suite, excita non-seulement les plaintes des colons qui se croyoient lésés, mais encore toucha les cœurs de tous ceux en qui il restoit quelque sentiment d'humanité. Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire & convertir les Naturels, ils supposerent que la rigueur avec laquelle on traitoit ce peuple rendoit leur ministere presqu'inutile. Les missionnaires se conformant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venoient annoncer, s'éleverent aussitôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, & condamnerent les *repartimientos* ou ces distributions par lesquelles on les

[1] Herrera, *decad. 1, lib. X, c. 12.*

livroit en esclaves à leurs conquérans ;
1517. comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle & aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. Les Dominicains à qui l'instruction des Américains fut d'abord confiée, furent les plus ardens à attaquer ces distributions. En 1511, Montesino, un de leurs célebres prédicateurs, déclama contre cet usage dans la grande église de Saint-Domingue avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie, & tous les laïques qui avoient entendu ce sermon se plaignirent du moine à ses supérieurs ; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuverent sa doctrine comme également pieuse & convenable aux circonstances. Les Franciscains, guidés par l'esprit d'opposition & de rivalité qui subsistoit entre les deux ordres, parurent disposés à se joindre aux laïques & à prendre la défense des *repartimientos*. Mais comme ils ne pouvoient pas avec décence approuver ouvertement un systême d'oppression si contraire à l'esprit du christianisme, ils s'efforcerent de pallier ce qu'ils ne pouvoient pas justifier, & alleguerent, pour excuser la conduite de leurs concitoyens, qu'il étoit impossible de faire aucune amélioration dans la colonie, à moins que les Espagnols n'eussent assez d'autorité sur les

Naturels pour les forcer au travail (1).

1517.

Décision contraire sur cet objet.

Les Dominicains, sans égard pour ces considérations de politique & d'intérêt personnel, ne voulurent se relâcher en rien de la sévérité de leur doctrine, & refuserent même d'absoudre & d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenoient les Indiens en servitude (2). Les deux partis s'adresserent au roi pour avoir sa décision sur un objet de si grande importance. Ferdinand nomma une commission de son conseil-privé à laquelle il joignit quelques-uns des plus habiles jurisconsultes & théologiens, pour entendre les députés d'Hispaniola chargés de défendre leurs opinions respectives. Après une longue discussion la partie spéculative de la controverse fut décidée en faveur des Dominicains, & les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme; mais, malgré cette décision, les *repartimientos* continuerent de se faire dans la même forme qu'auparavant (3). Comme le jugement de la commission reconnoissoit le principe sur lequel les Dominicains fondoient leur opinion, il étoit peu propre à les convaincre & à les réduire au silence. Enfin, pour rétablir la tranquilité dans la colo-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *c.* 11. Oviedo, *c.* 6, *pag.* 97.

(2) Oviedo, *ibid.*

(3) Herrera, *decad. I*, *lib. VIII*, *c.* 12. *lib. XI*, *c.* 5.

nie, allarmée par les remontrances & les
1517. censures de ces religieux, Ferdinand publia un décret de son conseil privé, duquel il résultoit qu'après un mûr examen de la bulle apostolique & des autres titres qui assuroient les droits de la couronne de Castille sur ses possessions dans le nouveau monde; la servitude des Indiens étoit autorisée par les loix divines & humaines; qu'à moins qu'ils ne fussent soumis à l'autorité des Espagnols, & forcés de résider sous leur inspection, il seroit impossible de les arracher à l'idolâtrie, & de les instruire dans les principes de la foi chrétienne; qu'on ne devoit plus avoir aucun scrupule sur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi & son conseil en prenoient le risque sur leur conscience; qu'en conséquence les dominicains & les moines des autres ordres devoient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zèle charitable; mais peu éclairé, leur avoit fait proférer contre cet usage (1).

Ferdinand, voulant faire connoître clairement l'intention où il étoit de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses courtisans (2). Mais afin de ne pas paroître oublier entierement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent trai-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *c.* 14.
(2) Voyez la NOTE XXV.

tés doucement sous le joug auquel il les assujettissoit ; il régla la nature du travail qu'ils seroient obligés de faire ; il prescrivit la maniere dont ils devoient être vêtus & nourris, & fit des réglemens rélatifs à leur instruction dans les principes du christianisme (1). Mais les dominicains, qui jugeoient de l'avenir par connoissance qu'ils avoient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, & prétendirent que, tant que les individus auroient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun réglement public ne pourroit rendre leur servitude douce ni même tolérable. Ils jugerent qu'il seroit inutile de consumer leur tems & leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des hommes dont l'ame étoit abattue, & l'esprit affoibli par l'oppression. Quelques-uns de ces missionnaires découragés demanderent à leurs supérieurs la permission de passer sur le continent, pour y remplir l'objet de leur mission parmi ceux des Indiens qui n'étoient pas encore corrompus par l'exemple des Espagnols, ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du christianisme. Ceux qui resterent à Hispaniola continuerent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la servitude des Indiens. 1517.

Les opérations violentes d'Albuquer- Barthemy de las

[2] Herrera, *decad. 1, lib. IX, c. 14.*

que, qui venoit d'être chargé du partage des Indiens rallumerent le zèle des Dominicains contre les *repartimientos*, & fusciterent à ce peuple opprimé un avocat doüé du courage, des talens & de l'activité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme zélé fut Barthelemi de Las Casas, natif de Seville, & l'un des ecclésiastiques qui accompagnerent Colomb au second voyage des Espagnols, lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'isle d'Hispaniola. Il avoit adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi ses confreres les Dominicains, qui regardoient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude; &, pour montrer sa sincérité & sa conviction, il avoit renoncé à la portion d'Indiens qui lui étoit échue, lors du partage qu'on en avoit fait entre les conquérans; & avoit déclaré qu'il pleureroit toujours la faute dont il s'étoit rendu coupable, en exerçant pendant un moment, sur ses freres, cette domination impie (1). Dès-lors il fut le patron declaré des Indiens; & par son courage à les défendre, aussi-bien que par le respect qu'inspiroient ses talens & son caractere, il eut souvent le bonheur d'arrêter les excès de ses compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Al-

1517. Casas entreprend la défense des Indiens.

(1) Fr. Aug. Davila Padilla, *hist. de la Fundacion de la provincia de Saint-Jago de Mexico*, p. 303, 304, Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, *c.* 12.

buquequer, &, s'appercevant bientôt que l'intérêt du gouverneur le rendoit ſourd à toutes les ſollicitations, il n'abandonna pas pour cela la malheureuſe nation dont il avoit épouſé la cauſe. Il partit pour l'Eſpagne, avec la ferme eſpérance qu'il ouvriroit les yeux, & toucheroit le cœur de Ferdinand, en lui faiſant le tableau de l'oppreſſion que ſouffroient ſes nouveaux ſujets (1). 1517.

Il obtint facilement une audience du roi, dont la ſanté étoit fort affoiblie. Il mit ſous ſes yeux, avec autant de liberté que d'éloquence les effets funeſtes des *repartimientos* dans le nouveau monde, lui reprochant avec courage d'avoir autoriſé ces meſures impies qui avoient porté la miſere & la deſtruction ſur une race nombreuſe d'hommes innocens que la providence avoit confiés à ſes ſoins. Ferdinand, dont l'eſprit étoit affoibli par la maladie, fut vivement frappé de ce reproche d'impiété, qu'il auroit mépriſé dans d'autres circonſtances. Il écouta le diſcours de Las Caſas avec les marques d'un grand repentir, & promit de s'occuper ſérieuſement des moyens de réparer les maux dont on ſe plaignoit. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette réſolution. Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Eſpagne paſſoit, faiſoit alors ſa réſidence dans ſes états des Pays-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *chap.* 12, *dec.* 2, *lib.* 1, *c.* 2. Davila Padilla, *hiſt. p.* 304.

1517. Bas, Las Cafas avec fon ardeur accoutumée fe préparoit à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorfque le cardinal Ximènes, devenu régent de Caftille, lui ordonna de renoncer à ce voyage, & lui promit d'écouter lui-même fes plaintes.

Réglemens du cardinal Ximènes

Ce cardinal pefa la matiere avec l'attention que méritoit fon importance, & comme fon efprit ardent aimoit les plans hardis & peu communs, celui qu'il adopta très-promptement étonna les miniftres efpagnols, accoutumés aux lenteurs & aux formalités de l'adminiftration. Sans égard ni aux droits que réclamoit Don Diego Colomb, ni aux regles établies par le feu roi, il fe détermina à envoyer en Amérique trois furintendans de toutes les colonies, avec l'autorité fuffifante pour décider en dernier reffort la grande queftion de la liberté des Indiens, après qu'ils auroient examiné fur les lieux toutes les circonftances. Le choix de ces furintendans étoit délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étoient établis en Amérique, que ceux qui avoient été confultés comme membres de l'adminiftration de ce département, avoient déclaré leur opinion, & penfoient que les Efpagnols ne pouvoient conferver leurs établiffemens au nouveau monde, à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la fervitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvoit

compter ſur leur impartialité, & ſe détermina à donner ſa confiance à des eccléſiaſtiques. Mais, comme d'un côté les dominicains & les franciſcains avoient épouſé le ſentiment contraire, il exclut ces deux ordres religieux. Il fit tomber ſon choix ſur les moines appellés héronimites, communauté peu nombreuſe en Eſpagne, mais qui y jouiſſoit d'une grande conſidération. D'après le conſeil de leur général, & de concert avec Las Caſas, il choiſit parmi eux trois ſujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur aſſocia Zuazo, juriſconſulte d'une probité diſtinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'adminiſtration de la juſtice dans les colonies. Las Caſas fut chargé de les accompagner avec le titre de protecteur des Indiens (1). 1517.

Confier un pouvoir aſſez étendu pour changer en un moment tout le ſyſtême du gouvernement du nouveau monde, à quatre perſonnes que leur état & leur condition n'appelloit pas à de ſi hauts emplois, parut à Zapata & aux autres miniſtres du dernier roi une démarche ſi extraordinaire & ſi dangereuſe, qu'ils refuſerent d'expédier les ordres néceſſaires pour l'exécution. Mais Ximenès n'étoit pas diſpoſé à ſouffrir patiemment qu'on mît aucun obſtacle à ſes projets. Il envoya chercher les miniſtres, leur parla d'un ton ſi haut, & les effraya

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* 3, *c.* 2.

tellement, qu'ils obéirent sur le champ (1).
1517. Les surintendans leurs associés Zuazo & Las Casas, mirent à la voile pour Saint-Domingue. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de mettre en liberté tous les Indiens qui avoient été donnés aux courtisans espagnols & à toute personne non résidente en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on avoit appris d'Espagne sur l'objet de leur commission, répandit une allarme générale. Les colons conclurent qu'on alloit leur enlever en un moment tous les bras avec lesquels ils conduisoient leurs travaux, & que leur ruine étoit inévitable. Mais les PP. de Saint-Jerôme se conduisirent avec tant de précaution & de prudence, que les craintes furent bientôt dissipées. Ils montrerent dans toute leur administration une connoissance du monde & des affaires qu'on n'acquiert guere dans le cloître, & une modératioin & une douceur encore plus rare parmi des hommes accoutumés à l'austérité de la vie monastique. Ils écouterent tout le monde; ils comparerent les informations qu'ils avoient recueillies, &, après une mûre délibération, ils demeurerent persuadés que l'état de la colonie rendoit le plan de Las Casas, vers lequel penchoit le Cardinal, impossible dans l'exécution. Ils se convainquirent que les Espagnols établis en Amérique étoient en

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.*, *c.* 6.

trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déjà ouvertes, & cultiver le pays; que pour ces deux genres de travaux ils ne pouvoient ſe paſſer des Indiens; que ſi on leur ôtoit ce ſecours, il faudroit abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retiroit, qu'il n'y avoit aucun motif aſſez puiſſant pour faire ſurmonter aux Indiens rendus libres leur averſion naturelle pour toute eſpece de travail, & qu'il falloit l'autorité d'un maître pour les y forcer; que ſi on ne les tenoit pas ſous une diſcipline toujours vigilante, leur indolence & leur indifférence naturelles ne leur permettroient jamais de recevoir l'inſtruction chrétienne, ni d'obſerver les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs ils trouverent néceſſaire de tolérer les *repartimientos* & l'eſclavage des Américains. Ils s'efforcerent en même tems de prévenir les funeſtes effets de cette tolérance, & d'aſſurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de ſervitude. Pour cela ils renouvellerent les premiers réglemens, y en ajouterent de nouveaux, ne négligerent aucune des précautions qui pouvoient diminuer la peſanteur du joug; enfin ils employerent leur autorité, leur exemple & leurs exhortations à inſpirer à leurs compatriotes des ſentimens d'équité & de douceur pour ces Indiens, dont l'induſtrie leur étoit ſi né-

1517.

1517. ceſſaire. Zuazo, dans ſon département, ſeconda les efforts des ſurintendans. Il réforma les cours de juſtice, dans la vue de rendre leurs déciſions plus équitables & plus promptes, & fit divers réglemens pour mettre ſur un meilleur pied la police intérieure de la colonie. Tous les Eſpagnols du nouveau monde témoignerent leur ſatisfaction de la conduite de Zuazo & de ſes aſſociés, & admirerent la hardieſſe de Ximenès qui s'étoit écarté ſi fort des routes ordinaires dans la formation de ſon plan, & ſa ſagacité dans le choix des perſonnes à qui il avoit donné ſa confiance, & qui en étoient dignes par leur ſageſſe, leur modération & leur déſintéreſſement (1).

Mécontentement de Las Caſas.

Las Caſas ſeul étoit mécontent. Les conſidérations qui avoient déterminé les ſurintendans ne faiſoient aucune impreſſion ſur lui. Le parti qu'ils prenoient de conformer leurs réglemens à l'état de la colonie lui paroiſſoit l'ouvrage d'une politique mondaine & timide, qui conſacroit une injuſtice, parce qu'elle étoit avantageuſe. Il prétendoit que Indiens étoient libres par le droit de nature, & comme leur protecteur il ſommoit les ſurintendans de ne pas les dépouiller du privilege commun de l'humanité. Les ſurintendans reçurent ſes remontrances les plus âpres ſans émo-

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. II*, *c.* 15. Remeſal, *hiſt. gén. lib. II*, *c.* 14, 15, 16.

tion, & sans s'écarter en rien de leur plan. Les planteurs espagnols ne furent pas si modérés à son égard, & il fut souvent en danger d'être mis en pieces pour la fermeté avec laquelle il insistoit sur une demande qui leur étoit si odieuse. Las Casas, pour se mettre à l'abri de leur fureur, fut obligé de chercher un asile dans un couvent ; & ; voyant que tous ses efforts en Amérique étoient sans effet, il partit pour l'Europe avec la ferme résolution de ne point abandonner la défense d'un peuple qu'il regardoit comme victime d'une cruelle oppression (1). 1517.

Ses négociations avec les ministres de Charles V.

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce ministre mettoit ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le cardinal étoit atteint d'une maladie mortelle & se préparoit à remettre l'autorité dans les mains du jeune roi qu'on attendoit de jour en jour des pays-Bas. Charles arriva, prit possession du gouvernement & par la mort de Ximenès perdit un ministre qui auroit mérité sa confiance par sa droiture & ses talens. Beaucoup de seigneurs Flamands avoient accompagné leur souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes l'engageoit à les consulter sur toutes les affaires de son nouveau royaume, & ces étrangers montrerent un empressement indiscret à se mêler

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *chap.* 16.

de tout & à s'emparer de presque toutes
1517. les parties de l'administration (1). La direction des affaires d'Amérique étoit un objet trop séduisant pour leur échapper. Las Casas remarqua leur crédit naissant. Quoique les hommes à projet soient communément trop ardens pour se conduire avec beaucoup d'adresse, celui-ci étoit doué de cette activité infatigable qui réussit quelquefois mieux que l'esprit le plus délié. Il fit sa cour aux Flamands avec beaucoup d'assiduité. Il mit sous leurs yeux l'absurdité de toutes les maximes adoptées jusques-là dans le gouvernement de l'Amérique, & particuliérement les vices des dispositions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand étoit odieuse aux Flamands. La vertu & les talens de Ximenès avoient été long-tems pour eux des motifs de jalousie. Ils desiroient vivement de trouver des prétextes plausibles pour condamner les mesures du ministre & du défunt monarque & pour décrier la politique de l'un & de l'autre. Les amis de Don Diego Colomb, aussi bien que les courtisans Espagnols qui avoient eu à se plaindre de l'administration du Cardinal, se joignirent à Las Casas pour désapprouver la commission des surintendans en Amérique. Cette union de tant de passions & d'intérêts devint si puissante que les hiéronimites & Zuazo furent rappellés. Rodrigue de Figueroa,

(1) *Hist. de Charles V.*

jurisconsulte estimé, fut nommé premier juge de l'isle & reçut des instructions nouvelles d'après les instances de Las Casas, pour examiner encore avec la plus grande attention la question importante élevée entre cet ecclésiastique & les colons, relativement à la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Il étoit autorisé en attendant à faire tout ce qui seroit possible pour soulager leurs maux & prévenir leur entiere destruction (1). 1517.

Projet pour fournir les colonies de noirs.

Ce fut tout ce que le zèle de Las Casas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impossibilité de faire faire aux colonies aucun progrès à moins que les planteurs espagnols ne pussent forcer les Américains au travail, étoit une objection insurmontable à l'exécution de son plan de liberté. Pour écarter cet obstacle, Las Casas proposa d'acheter dans les établissemens des Portugais à la côte d'Afrique un nombre suffisant de noirs & de les transporter en Amérique, où on les emploieroit comme esclaves au travail des mines & à la culture du sol. Les premiers avantages que les Portugais avoient retirés de leurs découvertes en Afrique leur avoient été procurés par la vente des esclaves. Plusieurs circonstances concouroient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis longtems en Europe & aussi contraire aux sen-

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *c.* 16, 19, 21, *lib.* III, *c.* 7, 8.

timens de l'humanité qu'aux principes de
1517. la religion. Dès l'an 1503 on avoit envoyé en Amérique un petit nombre d'esclaves Négres (1). En 1511 Ferdinand avoit permis qu'on y en portât en plus grande quantité (2). On trouva que cette espece d'hommes étoit plus robuste que les Américains, plus capable de résister à une grande fatigue & plus patiente sous le joug de la servitude. On calculoit que le travail d'un noir équivaloit à celui de quatre Américains (3). Le cardinal Ximenès avoit été pressé de permettre & d'encourager ce commerce ; mais il avoit rejetté le projet avec fermeté, parce qu'il avoit senti combien il étoit injuste de réduire une race d'hommes en esclavage en délibérant sur les moyens de rendre la liberté à une autre (4). Mais Las Casas, inconséquent comme le sont les esprits qui se portent avec une impétuosité opiniâtre vers une opinion favorite, étoit incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattoit avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du nouveau monde, il travailloit à rendre esclaves ceux d'une autre partie, & dans la chaleur de son zèle pour sauver les Américains du joug, il prononçoit sans scrupule qu'il étoit juste & utile d'en im-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. V*, *c.* 12.
(2) *Ibid. decad.* 1, *lib. VIII*, *c.* 9.
(3) *Ibid. decad.* 1, *lib IX*, *c.* 5.
(4) *Ibid. decad.* 1, *lib. II*, *c.* 8.

poser un plus pesant encore sur les Africains. Malheureusement pour ces derniers le plan de Las Casas fut adopté. Charles accorda à un de ses courtisans Flamands le privilege exclusif d'importer en Amérique quatre mille noirs. Celui-ci vendit son privilege pour vingt-cinq mille ducats à des marchands Génois, qui les premiers établirent avec une forme réguliere entre l'Afrique & l'Amérique, ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissemens (1). 1517.

Mais les marchands génois, conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs, demanderent bientôt des prix si exorbitans des noirs qu'ils portoient à Hispaniola, qu'on y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zèle étoit aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avoit observé que le plus grand nombre de ceux qui jusques-là s'étoient établis en Amérique étoient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions, des fils de familles nobles attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource, & forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans mœurs, incapables de l'industrie persévé-

1518. Las Casas propose d'envoyer des cultivateurs à Hispaniola.

(1) Herrera, *lib. II*, *c.* 20.

rante & de l'économie néceſſaire dans l'é-
1510. tabliſſement d'une colonie, il propoſa d'envoyer à Hiſpaniola & dans les autres iſles un nombre ſuffiſant de cultivateurs & d'artiſans à qui on donneroit des encouragemens pour s'y tranſporter. De tels hommes, accoutumés à la fatigue, ſeroient en état de ſoutenir des travaux dont les Américains étoient incapables par la foibleſſe de leur conſtitution, & bientôt ils deviendroient eux-mêmes par la culture de riches & d'utiles citoyens. Mais quoiqu'on eût grand beſoin d'une nouvelle recrue d'habitans à Hiſpaniola où la petite vérole venoit de ſe montrer & d'emporter un nombre conſidérable d'Indiens, ce projet quoique favoriſé par les miniſtres Flamands; fut traverſé par l'évêque de Burgos que Las Caſas trouvoit toujours en ſon chemin (1).

Il forme le projet d'une nouvelle colonie.

Las Caſas commença alors à déſeſpérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établiſſemens déjà formés. Le mal étoit trop invétéré pour céder aux remedes. On faiſoit tous les jours des découvertes nouvelles dans le continent qui donnoient de hautes idées de ſa population & de ſon étendue. Dans toutes ces vaſtes régions il n'y avoit encore qu'une ſeule colonie très-foible, & ſi l'on en exceptoit un petit eſpace ſur l'iſthme de Darien, les Naturels étoient maîtres de tout le pays. C'étoit

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *chap.* 21.

là un champ nouveau & plus étendu pour le zèle & l'humanité de Las Casas qui se 1518.
flattoit de pouvoir empêcher qu'on n'y introduisît le pernicieux système d'administration qu'il n'avoit pu détruire dans les lieux où il étoit déjà tout établi. Plein de ces espérances, il sollicita une concession de la partie qui s'étend le long de la côte, depuis le golfe de Paria jusqu'à la frontiere occidentale de cette province, aujourd'hui connue sous le nom de Sainte-Marthe. Il proposa d'y établir une colonie formée de cultivateurs d'artisans & d'ecclésiastiques. Il s'engagea à civiliser, dans l'espace de deux ans, dix mille Indiens, & à les instruire assez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux & de leur industrie un revenu de quinze mille ducats pour la couronne. Il promettoit aussi qu'en dix ans sa colonie auroit fait assez de progrès pour rendre au gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourroit s'y établir, & qu'aucun Espagnol n'y mettroit le pied sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmeneroit eussent un habillement particulier différent de celui des Espagnols, afin qu'ils ne parussent point aux Indiens de ces districts, de la même race d'hommes qui avoit apporté tant de calamités à l'Amérique (1). Par

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *c.* 2.

ce plan dont je ne donne qu'une légere
1518. esquiffe il paroît clairement que les idées de Las Cafas fur la maniere de civilifer & de traiter les Indiens étoient fort femblables à celles que les jéfuites ont fuivies depuis dans leurs grandes entreprifes fur l'autre partie du même continent. Las Cafas fuppofoit que les Européens, employant l'afcendant que leur donnoit une intelligence fupérieure, & de plus grands progrès dans les fciences & les arts, pourroient conduire par degrés l'efprit des Américains à goûter ces moyens de bonheur dont ils étoient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en fociété, & les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile.

Son projet eft favorablement reçu.

L'évêque de Burgos & le confeil des Indes regarderent le plan de Las Cafas non-feulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils penfoient que l'efprit des Américains étoit naturellement fi borné, & leur indolence fi exceffive, qu'on ne réuffiroit jamais à les inftruire, ni à leur faire faire aucun progrès. Ils prétendoient qu'il feroit fort imprudent de donner une autorité fi grande fur un pays de mille milles de côtes à un enthoufiafte vifionnaire & préfomptueux, étranger aux affaires, & fans connoiffance de l'art du gouvernement. Las Cafas, qui s'attendoit bien à cette réfiftance, ne fe découragea pas. Il eut recours aux Fla-

mands qui favoriſerent ſes vues auprès de Charles V avec beaucoup de zèle, préciſément parce que les miniſtres eſpagnols les avoient rejettées. Ils déterminerent le monarque, qui venoit d'être élevé à l'empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de ſon conſeil-privé ; & comme Las Caſas recuſoit tous les membres de ſon conſeil des Indes comme prévenus & intéreſſés, tous furent exclus. La déciſion des juges choiſis à la recommandation des Flamands fut entiérement conforme aux ſentimens de ces derniers. On approuva beaucoup le nouveau plan, & l'on donna des ordres pour le mettre à exécution, mais en reſtreignant le territoire accordé à Las Caſas à trois cents milles le long de la côte de Cumana, d'ou il lui ſeroit libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays (1). 1518.

Délibération ſolemnelle ſur la maniere dont on devoit traiter les Indiens.

Cette déciſion trouva des cenſeurs. Preſque tous ceux qui avoient été en Amérique la blâmoient, & ſoutenoient leur opinion avec tant de confiance, & par des raiſons ſi plauſibles, qu'on crut devoir s'arrêter, & examiner de nouveau la queſtion avec plus de ſoin. Charles lui-même, qu'accoutumé dans ſa jeuneſſe à ſuivre les ſentimens de ſes miniſtres avec une déférence & une ſoumiſſion qui n'annonçoient pas la

[1] Gomera, *hiſt. gen. c.* 77. Herrera, *decad.* 2. *Lib. VII*, *c.* 3, Oviedo, *lib. XIX*, *c.* 5.

vigueur & la fermeté d'eſprit qu'il mon-
1517. tra dans un âge plus mûr, commença à ſoupçonner que la chaleur que les Flamands mettoient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique, avoit pour principe quelque motif dont il devoit ſe défier ; il déclara qu'il étoit déterminé à approfondir lui-même la queſtion agitée depuis ſi long-tems ſur le caractere des Américains, & ſur la maniere la plus convenable de les traiter. Il ſe préſenta bientôt une circonſtance qui rendoit cette diſcuſſion plus fa-
20 Juin. cile. Quevedo, évêque du Darien, qui avoit acompagné Pedrarias ſur le continent en 1513, venoit de prendre terre à Barcelone où la cour faiſoit ſa réſidence. On ſut bientôt que ſes ſentimens étoient différens de ceux de Las Caſas, & Charles imagina aſſez naturellement qu'en écoutant & en comparant les raiſons de deux perſonnages reſpectables qui, par un long ſéjour en Amérique avoient eu le tems néceſſaire pour obſerver les mœurs du peuple qu'il s'agiſſoit de faire connoître, il ſeroit en état de découvrir lequel des deux avoit formé ſon opinion avec plus de juſteſſe & de diſcernement.

On déſigna, pour cet examen, un jour fixe & une audience ſolemnelle. L'Empereur parut avec une pompe extraordinaire, & ſe plaça ſur ſon trône dans la grande ſale de ſon palais. Ses courtiſans l'environnoient. Don Diego Colomb, amiral

des Indes, fut appellé. L'évêque de Darien fut appellé de dire le premier son avis. 1517.
Son discours ne fut pas long. Il commença pas déplorer les malheurs de l'Amérique & la destruction d'un si grand nombre de ses habitans, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'excessive dureté & de l'imprudence des Espagnols ; mais il déclara que tous les habitans du nouveau monde qu'il avoit observés, soit dans le continent, soit dans les isles, lui avoient paru une espece d'hommes destinés à la servitude par l'infériorité de leur intèlligence & de leurs talens naturels, & qu'il seroit impossible de les instruire ni de leur faire faire aucun progrès vers la civilisation si on ne les tenoit pas sous l'autorité continuelle d'un maître. Las Casas s'étendit davantage, & défendit son sentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes née par la servitude, & attaqua cette opinion comme irréligieuse & inhumaine. Il assura que les Américains ne manquoient pas d'intelligence & qu'elle n'avoit besoin que d'être cultivée, qu'ils étoient capables d'apprendre les principes de la religion & de se former à l'industrie & aux arts de la vie sociale ; que leur douceur & leur timidité naturelles les rendant soumis & dociles, on pouvoit les conduire & les former pourvu qu'on ne les traitât pas durement. Il protesta que dans le plan qu'il

1517. avoit proposé ses vues étoient pures & désintéressées, & que quelques avantages qui dussent revenir de leur exécution à la couronne de Castille, il n'avoit jamais demandé & ne demanderoit jamais aucune récompense de ses travaux.

Le plan de Las Casas est approuvé.

1520.

Charles après avoir entendu les deux plaidoyers & consulté ses ministres, ne se crut pas encore assez bien instruit pour prendre une résolution générale rélativement à la condition des Américains; mais comme il avoit une entiere confiance en la probité de Las Casas & que l'évêque du Darien lui-même convenoit que l'affaire étoit assez importante pour qu'on pût essayer le plan proposé, il céda à Las Casas par des lettres-patentes la partie de la côte de Cumana dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir une colonie d'après le plan qu'il avoit proposé (1).

Il fait ses préparatifs.

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur accoutumée, mais soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrette de la noblesse espagnole qui craignoit que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre d'hommes industrieux & utiles occupés de la culture de leurs terres, il ne put déterminer qu'en-

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *c.* 3, 4, 5; Argensola, *Annales de Aragon*, 74-97. Remesal, *hist. gen. lib. II*, *c.* 19, 20.

viron

viron deux cents cultivateurs ou artisans à l'accompagner à Cumana.

1517.

Il part pour l'Amérique & y rencontre de grands obstacles.

Rien cependant ne put amortir son zèle. Il mit à la voile avec cette petite troupe à peine suffisante pour prendre possession du vaste territoire qu'on lui accordoit & avec laquelle il étoit impossible de réussir à en civiliser les habitans. Le premier endroit où il toucha fut l'isle de Porto-Rico. Là il eut connoissance d'un nouvel obstacle à l'exécution de son plan plus difficile à surmonter qu'aucun de ceux qu'il avoit rencontrés jusqu'alors. Lorsqu'il avoit quitté l'Amérique en 1517, les Espagnols n'avoient presqu'aucun commerce avec le continent si l'on excepte les pays voisins du golfe de Darien. Mais tous les genres de travaux s'affoiblissent de jour en jour à Hispaniola par la destruction rapide des Naturels du pays, les Espagnols manquoient de bras pour continuer les entreprises déjà formées & ce besoin les avoit fait recourir à tous les expédiens qu'ils pouvoient imaginer pour y suppléer. On leur avoit porté beaucoup de négres, mais le prix en étoit monté si haut que la plûpart des colons ne pouvoient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entr'eux armerent des vaisseaux & se mirent à croiser le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étoient inférieurs en force, ils commerçoient avec les Naturels & leur

donnoient des quincailleries d'Europe pour
1517. les plaques d'or qui ſervoient d'ornemens à ces peuples ; mais par-tout où ils pouvoient ſurprendre les Indiens ou l'emporter ſur eux à force ouverte, ils les enlevoient & les vendoient à Hiſpaniola (1). Cette piraterie étoit accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom Eſpagnol devint en horreur ſur tout le continent. Dès qu'un vaiſſeau paroiſſoit, les habitans fuyoient dans les bois ou couroient au rivage en armes pour repouſſer ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçoient les Eſpagnols à ſe retirer avec précipitation, où ils leur coupoient la retraite. Dans la violence de leur reſſentiment ils maſſacrerent deux miſſionnaires dominicains que le zèle avoit portés à s'établir dans la province de Cumana (2). Ce meurtre de perſonnes révérées par la ſainteté de leur vie excita une telle indignation parmi les colons d'Hiſpaniola, qui au milieu de la licence de leurs mœurs & de la cruauté de leurs actions étoient pleins d'un zèle ardent pour la religion & d'un reſpect ſuperſtitieux pour ſes miniſtres, qu'ils réſolurent de punir ce crime d'une maniere qui pût ſervir d'exemple, non-ſeulement ſur ceux qui l'avoient commis, mais ſur la nation entiere. Pour l'exécution de

(1) Herrera, *dec.* 3, *Lib. II*, *c.* 3.
(2) Oviedo, *hiſt. lib. XIX*, *c.* 3.

cé projet ils donnerent le commandement de cinq vaiſſeaux & de trois cents hommes à Diego Ocampo, avec ordre de détruire par le fer & par le feu tout le pays de Cumana & d'en faire les habitans eſclaves pour être tranſportés à Hiſpaniola. Las Caſas trouva à Porto-Rico cette eſcadre faiſant voile vers le continent ; & Ocampo ayant refuſé de différer ſon voyage, il comprit qu'il lui ſeroit impoſſible de tenter l'exécution de ſon plan de paix dans un pays qui alloit être le théâtre de la guerre & de la déſolation. 1517.

12 Avril. Il travaille à les ſurmonter.

Dans l'eſpérance d'apporter quelque remede aux ſuites funeſtes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Saint-Domingue, laiſſant ceux qui l'avoient ſuivi cantonnés parmi les colons de Porto-Rico. Pluſieurs circonſtances concoururent à le faire recevoir fort mal à Hiſpaniola. En travaillant à ſoulager les Indiens, il avoit cenſuré la conduite de ſes compatriotes, les colons d'Hiſpaniola, avec tant de ſévérité, qu'il leur étoit devenu univerſellement odieux. Ils regardoient le ſuccès de ſa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendoient de grandes recrues de Cumana, & ſes eſpérances s'évanouiſſoient ſi Las Caſas parvenoit à y établir ſa colonie. Figueroa, en conſéquence d'un plan formé en Eſpagne pour déterminer le degré d'intelligence & de docilité des Indiens, avoit fait une expérience qui paroiſſoit déciſive contre le ſyſtême de Las

Caſas. Il en avoit raſſemblé à Hiſpaniola
1517. un aſſez grand nombre & les avoit établis dans deux villages, leur laiſſant une entiere liberté & les abandonnant à leur propre conduite ; mais ces Indiens accoutumés à un genre de vie extrêmement différent, incapables de prendre en ſi peu de tems de nouvelles habitudes & d'ailleurs découragés par leur malheur particulier & par celui de leur patrie, ſe donnerent ſi peu de peine pour cultiver le terrein qu'on leur avoit donné, parurent ſi dépourvus de ſoin & de prévoyance pour fournir à leurs propres beſoins & ſi éloignés de tout ordre & de tout travail régulier, que les Eſpagnols en conclurent qu'il étoit impoſſible de les former à mener une vie ſociale & qu'il falloit les regarder comme des enfans qui avoient beſoin d'être continuellement ſous la tutele des Européens qui leur étoient ſupérieurs en ſageſſe & en ſagacité (1).

Son projet échoue entierement.

Malgré la réunion de toutes ces circonſtances, qui armoient ſi fortement contre ſes meſures ceux mêmes à qui il s'adreſſoit pour les mettre à exécution, Las Caſas par ſon activité & ſa perſévérance, par quelques condeſcendances & beaucoup de menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger ſa colonie, au premier moment de ſon établiſſement. Mais à ſon retour à Porto-Rico, il trouva que

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. X*, *c.* 5.

les maladies lui avoient déjà enlevé beaucoup de ſes gens, & les autres ayant trouvé quelqu'occupation dans l'iſle refuſerent de le ſuivre. Avec ce qui lui reſtoit de monde il fit voile vers Cumana. Ocampo avoit exécuté ſa commiſſion dans cette province avec tant de barbarie, il avoit maſſacré ou envoyé en eſclavage à Hiſpaniola un ſi grand nombre d'Indiens, que tout ce qui reſtoit de ces malheureux s'étoit enfui dans les bois & que l'établiſſement formé à Tolede ſe trouvant dans un pays déſert touchoit à ſa deſtruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Caſas fut obligé de placer le chef-lieu de ſa colonie. Abandonné & par les troupes qu'on lui avoit données pour le protéger & par le détachement d'Ocampo qui avoit prévu les calamités auxquelles il devoit s'étendre dans un poſte ſi miſérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la sûreté & la ſubſiſtance de ſes colons; mais comme elles étoient encore bien inſuffiſantes, il retourna à Hiſpaniola ſolliciter des ſecours plus puiſſans afin de ſauver des hommes que leur confiance en lui avoit engagés à courir de ſi grands dangers. Bientôt après ſon départ, les Naturels du pays ayant reconnu la foibleſſe des Eſpagnols s'aſſemblerent ſecrétement, les attaquerent avec la furie naturelle à des hommes réduits au déſeſpoir par les barbaries qu'on avoit exercées contr'eux, en firent

1517.

périr un grand nombre & forcerent le reste
1517. à se retirer à l'isle de Cubagua. La petite colonie qui y étoit établie pour la pêche des perles partagea la terreur panique dont les fugitifs étoient saisis & abandonna l'isle. Enfin il ne resta pas un seul espagnol dans aucune partie du continent ou des isles adjacentes depuis le golfe de Pacia jusqu'aux confins du Darien. Accablé par cette succession de désastres & voyant cette fin malheureuse de tous ses grands projets, Las Casas n'osa plus se montrer ; il s'enferma dans le couvent des Dominicains à Saint-Domingue, & prit bientôt après l'habit de cet ordre (1).

Quoique la destruction de la colonie de Cumana ne soit arrivée que l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Casas, depuis leur origine jusqu'à leur issue. Son systême fut l'objet d'une longue & sérieuse discussion, & quoique ses tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été suivies du succès qu'il s'en promettoit (sans doute avec trop de confiance), soit par son imprudence, soit par la haine active de ses ennemis, elles donnerent lieu à divers réglemens qui furent de quelqu'utilité à ces malheureuses nations. Je reviens mainte-

[1] Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *c.* 5, *decad.* 3. *lib.* II, *c.* 3, 4, 5. Oviedo, *hist. lib.* XIX, *c.* 5. Gomera, *c.* 77. Davila Padilla, *lib.* I, *c.* 97. Remesal, *hist. génér. lib.* II, *c.* 22, 23.

nant à l'hiſtoire des découvertes eſpagnoles en ſuivant l'ordre des tems (1). 1517.

Nouvelles découvertes à l'oueſt.

Diego Velaſquès, qui avoit conquis Cuba en 1511, conſervoit encore le gouvernement de cette iſle comme député de Don Diego Colomb, quoiqu'il donnât rarement des marques de ſubordination & qu'il cherchât à ſe rendre entiérement indépendant (2). Sous ſa ſage adminiſtration Cuba devint l'un des établiſſemens eſpagnols les plus floriſſans. L'idée avantageuſe qu'on avoit de cette colonie y attiroit beaucoup de perſonnes qui eſpéroient y trouver des établiſſemens ſolides ou quelque moyen d'occuper leur activité. Comme Cuba étoit la plus occidentale des iſles occupées par les Eſpagnols, & que l'Océan qui s'étend beaucoup plus loin à l'oueſt, n'avoit pas encore été viſité, ces circonſtances invitoient les habitans de cette iſle à tenter de nouvelles découvertes. Toute expédition où le courage & l'activité pouvoient conduire promptement à la richeſſe étoit plus conforme au génie de ce ſiecle que cette lenteur, cette patience d'induſtrie néceſſaire pour défricher un terrein ou pour fabriquer le ſucre. Pluſieurs officiers qui avoient ſervi ſous Pedrarias dans le Darien, formerent une aſſociation pour tenter des découvertes. Ils perſuaderent à François Hernandès

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. X*, *c.* 5, *p.* 329.
(2) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *c.* 19.

Cordova, riche colon de Cuba & homme d'un grand courage de se joindre à eux & d'être leur commandant. Velasquès non-seulement approuva leur projet, mais leur donna des secours. Comme les aventuriers qui avoient servi au Darien manquoient de tout, lui & Cordova leur avancerent de l'argent pour acheter trois petits vaisseaux & leur fournirent tout ce qui leur étoit nécessaire pour le commerce & pour la guerre. Cent dix hommes s'embarquerent & firent voile de San-Jago de Cuba, le 8 Février 1517. Par le conseil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avoit servi sous l'amiral Colomb, ils porterent directement à l'ouest, se guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur qui avoit constamment soutenu que la route à l'ouest conduiroit aux plus importantes découvertes.

1517.

Le vingt-unieme jour après leur départ de San-Jago ils virent terre. C'étoit le *cap Catoche*, qui forme la pointe orientale de cette grande péninsule en avant du continent de l'Amérique qui a conservé le nom de *Yucatan* que lui donnent les habitans du pays. Comme ils approchoient du rivage ils virent venir à eux cinq canots pleins d'Indiens vêtus décemment d'habits de coton, spectacle nouveau pour les Espagnols qui avoient trouvé jusques-là l'Amérique habitée par des sauvages nuds. Cordova s'efforça de gagner la bienvaillance de ce

Yucatan.

peuple par de petits présens. Les Indiens, quoiqu'étonnés à la vue des objets extraordinaires qui se présentoient pour la premiere fois à leurs yeux, inviterent les Espagnols à visiter leurs habitations avec une apparence de cordialité. Les Espagnols débarquerent & en s'avançant dans le pays remarquerent avec un nouvel étonnement de grandes maisons bâties en pierre ; mais ils éprouverent bientôt que si les Indiens du Yucatan étoient plus civilisés que les autres Américains, ils étoient aussi plus artificieux & plus guerriers. Le cacique en recevant Cordova avec beaucoup de témoignages d'amitié avoit posté en embuscade derriere un petit bois un corps considérable d'Indiens, qui sur un signal qu'il leur fit, coururent sur les Espagnols & les attaquerent avec beaucoup de hardiesse & une espece d'ordre militaire. A la premiere décharge de leurs fleches quinze Espagnols furent blessés, mais l'explosion soudaine des armes à feu frappa les indiens d'une si grande terreur & ils furent si étonnés du ravage que firent parmi eux les arquebuses & les autres armes de leurs nouveaux ennemis qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Cordova abandonna un pays où il avoit été si mal reçu emmenant avec lui deux prisonniers & emportant les ornemens d'un petit temple qu'il pilla dans sa retraite.

1518.

Il continua sa route à l'ouest sans per-

dre la côte de vue & le seizieme jour il ar-
1517. riva à Campêche. Là les Indiens le reçurent avec plus d'hospitalité. Les Espagnols s'étonnoient beaucoup de n'avoir trouvé aucune riviere sur une côte d'une si grande étendue, & qu'ils imaginoient appartenir à une isle (1). Comme l'eau commençoit à leur manquer ils s'avancerent encore & découvrirent à la fin l'embouchure d'une riviere à Potonchan, quelques lieues par-delà Campêche.

Cordova débarqua toutes ses troupes pour protéger ses matelots pendant qu'ils feroient de l'eau. Mais malgré toutes ses précautions les Indiens les attaquerent avec une telle furie & en si grand nombre, que quarante-sept Espagnols furent tués sur la place & qu'un seul d'entr'eux se retira sans être blessé. Leur commandant quoique blessé en douze endroits dirigea la retraite avec autant de présence d'esprit qu'il avoit montré de courage dans l'action. Les Espagnols regagnerent avec peine leurs vaisseaux. Après une tentative si malheureuse, il ne leur restoit d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent dans le trajet tous les tourmens que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés & malades, renfermés dans des petits vaisseaux & exposés à la chaleur de la zone torride. Quelques-uns succomberent à tant de maux dans la traverse. Cordova leur chef mou-

(1) Voyez la NOTE XXVI.

rut peu de tems après avoir pris terre à Cuba (1).

1518.

Voyage de Grijalva.

Toute malheureuſe qu'avoit été cette expédition, elle anima plutôt qu'elle n'abattit la paſſion des Eſpagnols pour les entrepriſes. On venoit de découvrir à une petite diſtance de Cuba une contrée d'une grande étendue, qui paroiſſoit fertile & habitée par des peuples bien plus civiliſés qu'aucune autre nation alors connue en Amérique. Quoiqu'on eût eu peu de commerce avec eux, on en avoit tiré quelques ornemens d'or de peu de valeur, mais artiſtement travaillés. Ces circonſtances, exagérées par des hommes qui cherchoient à rechauffer le mérite de leurs exploits, étoient plus que ſuffiſantes pour réveiller leurs eſpérances romaneſques. Il s'offrit beaucoup de monde pour une nouvelle expédition. Velaſquès deſirant de ſe diſtinguer par un ſervice important qui pût lui mériter du roi l'indépendance à laquelle il aſpiroit dans ſon gouvernement de Cuba, ne ſe contenta pas d'exciter leur ardeur il arma à ſes dépens quatre vaiſſeaux pour le voyage. Deux cents hommes & quarante volontaires parmi leſquels il s'en trouvoit pluſieurs qui avoient de la naiſſance &

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* *II*, *c.* 17, 18. *hiſt. Verdera de la conquiſta de la Nueva Eſpana*, par Bernal Diaz de Caſtillo, *c.* 17. Oviedo, *lib.* *XVII*, *c.* 3. Gomera, 52. P. Martyr *de Inſulis nuper inventis*, *p.* 329.

de la fortune, s'embarquerent pour cette
1518. expédition. Elle étoit sous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite & d'un courage reconnus. Ses instructions étoient d'observer avec attention la nature des pays qu'il découvriroit, de faire des échanges pour de l'or, & si les circonstances lui paroissoient favorables, d'établir une colonie dans quelque position avantageuse. Il mit à la voile de San-Jago de Cuba le 8 Avril 1528. Le pilote Alaminos suivit la même route que dans le voyage précédent ; mais la violence des courans ayant entraîné les vaisseaux vers le sud, la premiere terre qu'ils
Découverte de la nouvelle Espagne. reconnurent fut l'isle de *Cozumel* à l'est de Yucatan. Tous les habitans s'enfuirent dans les bois & dans les montagnes à l'approche des Espagnols, qui ne firent pas un
3 Mai. grand séjour dans l'isle ; ils arriverent sans accident remarquable à Potonchan sur le côté opposé de la péninsule. Le desir de venger ceux de leurs compatriotes qui avoient été massacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y descendre dans la vue de châtier les Indiens de ce district avec une rigueur & un éclat qui pussent frapper de terreur tous les peuples du voisinage. Mais quoiqu'ils eussent débarqué toutes les troupes & mis à terre quelques pieces de campagne, les Indiens se défendirent avec tant courage que les Espagnols eurent beau-

çoup de peine à les repousser & se confirmerent dans l'opinion où ils étoient déjà qu'ils trouveroient dans les habitans de ce pays des ennemis plus redoutables que tous ceux qu'ils avoient recontrés dans les autres parties de l'Amérique. De Potonchan ils continuerent leur route vers l'est, se tenant aussi près de la côte qu'il leur étoit possible, & mettant à l'ancre tous les soirs pour se garantir des accidens dangereux auxquels ils pouvoient être exposés dans une mer inconnue. Pendant le jour, leurs yeux, continuellement attachés sur la terre, étoient frappés de surprise & d'admiration à la vue des beautés du pays & de la nouveauté des objets qui se présentoient à eux. Ils voyoient dispersés sur la côte des villages où ils distinguoient des maisons de pierre, qui de loin leur paroissoient blanches & élevées. Dans la chaleur de leur admiration, ils croyoient voir des villes ornées de tours & de clochers ; & un des soldats ayant remarqué que ce pays ressembloit par son aspect à l'Espagne, Grijalva lui donna avec un applaudissement universel le nom de *nouvelle Espagne*, nom qui désigne encore cette vaste & riche province de la domination espagnole en Amérique Ils descendirent à une riviere appellée par les Naturels *Tabasco* : la nouvelle de l'avantage qu'ils avoient remporté à Potonchan étant parvenue en cet endroit, le cacique reçut

1518.

non - ſeulement d'une maniere amicale ;
1518. mais même leur fit des préſens conſidéra-
Tabaſco, bles qui confimerent les hautes idées que
9 Juin. les Eſpagnols avoient priſes de la richeſſe
& de la fertilité du pays. Ces idées s'éten-
dirent & ſe fortifierent encore par ce qui
leur arriva dans le lieu où ils toucherent
enſuite : c'étoit à l'oueſt de Tabaſco dans
la province connue depuis ſous le nom
Guaxaca. *Guaxaca.* Ils y furent reçus avec des mar-
ques de reſpect extraordinaires, comme
des êtres au-deſſus de l'humanité. Lorſ-
qu'ils débarquerent, les Naturels brû-
loient devant eux un encens de gomme
copale & leur préſentoient en offrande
tout ce que leur pays avoit de plus pré-
cieux. Ils s'empreſſerent d'établir un com-
merce avec ces étrangers, & en ſix jours
les Eſpagnols obtinrent des bijoux d'or
d'un travail curieux, pour la valeur de
quinze mille pezos, en échange de quel-
ques bagatelles européennes de vil prix.
Les deux priſonniers que Cordova avoit
emmenés de Yucatan avoient juſqu'alors
ſervi d'interprêtes ; mais comme ils n'en-
tendoient pas la langue de ce nouveau
pays, les Naturels firent entendre par ſi-
gnes qu'ils étoient ſujets d'un grand mo-
narque appellé Montezume, dont la do-
mination s'étendoit ſur cette province ainſi
que ſur pluſieurs autres. Grijalva quitta
cet endroit dont il dut être fort ſatisfait &
continua ſa route vers l'oueſt. Il débarqua

fur une petite ifle qu'il nomma *l'ifle des*
facrifices, parce que ce fut là que les Efpa- 1518.
gnols virent pour la premiere fois l'horri- 19 Juin.
ble fpectacle de victimes humaines que la fuperftition barbare des Naturels offroit à leurs dieux. Il toucha à une autre petite ifle, qu'il appella Saint-Jean de Ulua. Il dépêcha de cette ifle Pedro de Alvarado, un de fes officiers, à Velafquès avec un détail circonftancié des importantes découvertes qu'il avoit faites, & avec les richeffes qu'il avoit obtenues en trafiquant avec les Naturels. Après le départ d'Alvarado, il continua, avec les vaiffeaux qui lui reftoient, de fuivre la côte jufqu'à la riviere de Panuco, & le Pays lui parut par-tout riche, fertile & très-peuplé.

Plufieurs des officiers de Grijalva prétendirent que ce n'étoit pas affez d'avoir découvert ces belles régions, ni d'avoir rempli à leurs différens débarquemens la frivole cérémonie d'en prendre poffeffion pour la couronne de Caftille; que leur gloire feroit imparfaite s'ils n'établiffoient une colonie dans un lieu favorable, qui non-feulement affureroit à la nation efpagnole un abord dans le pays, mais qui, avec les renforts qu'ils avoient la certitude de recevoir, pourroient fervir par dégrés à foumettre le pays même en entier à la domination de leur fouverain. Mais il y avoit plus de cinq mois que l'efcadre étoit à la mer; la plus grande partie des vivres étoit

1518. épuisée, & ce qui restoit de provisions avoit été tellement gâté par la chaleur du climat, qu'il n'étoit plus guere possible d'en faire usage. La mort avoit emporté plusieurs Espagnols; d'autres étoient malades; le pays étoit rempli d'habitans qui paroissoient aussi industrieux que braves, & ils étoient sous la domination d'un monarque puissant qui pouvoit les réunir & rassembler des forces puissantes pour repousser une invasion. Songer à établir une colonie dans des circonstances si désavantageuses, ç'eût été s'exposer à une destruction inévitable. Quoique Grijalva eût de l'ambition & du courage, il n'avoit pas les grands talens nécessaires pour former & exécuter une si grande entreprise. Il jugea plus prudent de retourner à Cuba, après avoir rempli l'objet de son voyage & exécuté tout ce que l'armement qu'il commandoit l'avoit mis en état de faire. Il revint à San-Jago de Cuba le vingt-six Octobre, environ six mois après en être parti (1).

Préparatifs pour une autre expédition.

Ce fut là le voyage le plus long & en même-tems le plus heureux que les Espagnols eussent encore fait dans le nouveau monde. Ils avoient découvert que Yucatan n'étoit pas une isle comme ils l'avoient imaginé, mais une partie du grand continent d'Amérique. De Potonchan ils avoient

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. III*, *c.* 1, 2, 9, 10. Bern. Diaz, *c.* 8, 17. Oviedo, *hist. lib. XVII*, *c.* 9, 20. Gomera, *c.* 49.

ſuivi leur route pendant pluſieurs centaines de milles le long d'une côte qui n'avoit pas encore été reconnue, & qui s'étendant d'abord vers l'oueſt tournoit enſuite vers le nord. Enfin tout le pays qu'ils avoient découvert paroiſſoit auſſi important par ſa richeſſe que par ſon étendue. Dès qu'Alvarado fut arrivé à Cuba, Velaſquès, enchanté d'un ſuccès qui ſurpaſſoit de ſi loin toutes ſes eſpérances, dépêcha ſur le champ une perſonne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle en Eſpagne, y porter les riches productions des contrées qui avoient été découvertes, & ſolliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il n'attendit pas même le retour de ſon meſſager, ni l'arrivée de Grijalva qui commençoit à lui inſpirer beaucoup de défiance & de jalouſie, & qu'il étoit réſolu de ne plus employer : il commença donc à préparer un armement puiſſant, proportionné à l'importance & aux dangers de l'entrepriſe qu'il méditoit. 1518.

Comme l'expédition dont Velaſquès étoit alors occupé s'eſt déterminée à des conquêtes beaucoup importantes que tout ce que les Eſpagnols avoient fait juſqu'alors, & les a conduits à la connoiſſance d'un peuple qui peut être regardé comme très-civiliſé, ſi on le compare avec ceux des Américains que l'on connoiſſoit auparavant, il convient de ſuſpendre quelque-

tems le récit de ces événemens si différens
1518. de ceux que nous avons deja rapportés, afin de jetter un coup d'œil sur l'état du nouveau monde quand il a été découvert, & d'examiner la police & les mœurs des tribus simples & grossieres qui occupoient toutes les parties du continent où les Espagnols avoient pénétré.

Fin du Livre troisieme.

NOTES

ET ECLAIRCISSEMENS.

Note premiere, *pag.* 10.

Tyr étoit ſituée à une trop grande diſtance du golfe arabique ou de la mer Rouge, pour qu'il fût poſſible de tranſporter, par terre, les marchandiſes juſqu'à cette ville ; c'eſt ce qui engagea les Phéniciens à ſe rendre maîtres de *Rhinocrura* ou *Rhinocolura*, le port de la Méditerranée, le plus voiſin de la mer Rouge. C'étoit à Elath, le meilleur port de la mer Rouge, vers le nord, qu'ils débarquoient les cargaiſons qu'ils avoient achetées en Arabie, en Ethiopie, ou dans l'Inde. Delà on les tranſportoit, par terre, à Rhinocolura, dont la diſtance n'étoit pas fort conſidérable, & on les embarquoit, de nouveau, dans ce port pour être tranſportées à Tyr, & réparties dans le reſte du monde. *Strabo Geogr. Edit. Caſaub. lib. XVI*, *pag.* 1128. *Diodor. Sicul. Biblioth. Hiſt. Edit. Weſſelingi*, *lib. I*, *page* 70.

Note II, *pag.* 14.

Le *périple d'Hannon*, le ſeul monument authentique que nous ayions de la ſcience des Carthaginois dans l'art de la navigation, eſt un des écrits, les plus curieux qui nous aient été tranſmis par l'antiquité. Le ſavant & ingé-

nieux M. Dodwell, dans une dissertation qu'il a mise à la tête du périple d'Hannon, qui se trouve dans l'édition des *Geographi minores*, publiée à Oxford, cherche à prouver que ce n'est qu'un ouvrage supposé, composé par quelque Grec qui a pris le nom d'Hannon. Mais M. de Montesquieu, dans son *Esprit des Loix, liv. XXI, ch. 8*, & M. de Bougainville, dans une dissertation insérée dans le *XXVI vol. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, &c.* ont prouvé son authenticité par des raisons qui me paroissent irrésistibles. Ramusio a joint à la traduction qu'il a faite de ce curieux voyage, une dissertation qui sert à l'éclaircir. *Racolta de viaggi, vol. I, pag.* 112. M. de Bougainville a traité le même sujet avec son savoir & son habileté ordinaires. Il paroît qu'Hannon, selon la méthode de naviguer des Anciens, entreprit ce voyage avec de petits bâtimens, construits d'une maniere propre à ranger de fort près les côtes. Il se rendit, en douze jours, de Cadès à l'isle de *Cerné*, qui probablement est l'isle d'Arguin des Modernes. Elle devint la principale station des Carthaginois; & M. de Bougainville prétend que les citernes qu'on y trouve encore sont des monumens de leur puissance & de leur industrie. En partant de Cerné, & suivant toujours la côte, il arriva, en dix-sept jours, à un promontoire, qu'il appella *la Corne de l'occident*, qui, sans doute, est le *Cap des Palmes*. De là il s'avança vers un autre promontoire, auquel il donna le nom de *la Corne du midi*, & qui paroît être le *Cap des trois pointes*, situé à environ cinq degrés au nord de la ligne. Toutes les circonstances contenues dans un court extrait de son journal, qui est

parvenu jusqu'à nous, concernant la figure & l'état de l'intérieur & des côtes de l'Afrique, se trouvent confirmées & éclaircies par la comparaison qu'on en fait avec les rapports des navigateurs modernes. Les faits mêmes qui, par leur peu de probabilité, paroissoient devoir rendre douteuse la vérité de cette relation, tendent à la confirmer. Il marque que, pendant le jour, on observoit un profond silence dans le pays qui se trouve au sud de l'isle de Cerné; mais que, lorsque la nuit étoit venue, on allumoit un nombre considérable de feux sur les bords des rivieres, & que l'air retentissoit alors du bruit des fifres & des tambours, & des cris de joie. Suivant Ramusio, la même chose s'y pratique encore, parce que la chaleur excessive oblige les habitans de se tenir, pendant le jour, dans les bois ou dans les cabanes. Au coucher du soleil, ils en sortent, à la lumiere des flambeaux, pour jouir, pendant la nuit, du plaisir de la musique, & de la danse. *Ramusio I*, 113 *F.* Dans un autre endroit, il représente la mer comme embrasée par des torrens de feu. Ce qui arriva à M. Adanson, sur la même côte, peut expliquer ce passage. « Dès que le soleil, dit-il, » en se plongeant sous l'horizon, avoit ra-» mené les ténébres, la mer nous prêtoit aussi-» tôt sa lumiere. La proue du navire, en » faisant bouillonner ses eaux, sembloit les » mettre en feu. Nous voguions ainsi dans » un cercle lumineux qui nous environnoit, » comme un gloire, d'une grande largeur, » d'où s'échappoit, dans le sillage, un long » trait de lumiere qui nous suivit jusqu'à » l'isle de Gorée. » *Voyage de Sénégal*, *in-4°. Paris* 1757, *pag.* 97.

NOTE III, *pag.* 15.

Long-tems après la navigation des Phéniciens & d'Eudoxe autour de l'Afrique, Polybe, le plus intelligent & le plus inſtruit des hiſtoriens de l'antiquité, affirme qu'on ignoroit, de ſon tems, ſi l'Afrique étoit un continent étendu vers le ſud, ou ſi elle étoit entourée de la mer. *Polibii, Hiſt. L. III.* Pline aſſure qu'il ne peut y avoir aucune communication entre les zones tempérées du ſud & du nord. *Plinii, Hiſt. Nat. edit. in uſum Delph. in-4°. lib. II, chap.* 68. Si ces deux auteurs avoient ajouté ſoi aux relations de ces voyages, le premier ne ſe ſeroit pas trouvé dans le doute, & le ſecond n'auroit pas ſoutenu une pareille opinion. Strabon parle du voyage d'Eudoxe, mais le traite comme une fable, *lib.* 2, *pag.* 155; & même, ſuivant ce qu'il en dit, on ne peut guere en porter un autre jugement. Il paroît que Strabon n'a eu aucune connoiſſance certaine touchant la forme & l'état des parties méridionales de l'Afrique, *Geogr. lib. XVII, pag.* 1180. Ptolomée, le plus curieux & le plus ſavant des anciens géographes, n'étoit pas mieux inſtruit ſur les parties de l'Afrique ſituées à quelques degrés au-delà de la ligne équinoxiale; car il penſoit que ce grand continent n'étoit pas entouré de la mer, mais qu'il s'étendoit, ſans interruption, vers le pole antarctique; & il s'eſt trompé ſur ſa véritable figure, au point de dire que ce continent s'élargit, à meſure qu'on avance vers le ſud. *Ptol. Geogr. lib. IV, chap. 9. Brietii Parallela Geogr. veteris & novæ, p.* 86.

NOTE IV, *pag.* 23.

Un fait, rapporté par Strabon, nous donne une preuve aussi forte que singuliere de l'ignorance des Anciens sur la situation des différentes parties de la terre. Pendant qu'Alexandre marchoit le long des rives de l'Hydaspe & de l'Acesine, deux rivieres qui se jettent dans l'Indus, il remarqua qu'il y avoit un grand nombre de crocodiles dans ces rivieres, & que le pays produisoit les mêmes especes de feves qui sont très-communes en Egypte. Il conclut, de ces circonstances, qu'il avoit découvert la source du Nil, & prépara une flotte pour se rendre en Egypte, en descendant l'Hydaspe. *Strab. Geogr. Lib. XV*, *pag.* 1020. Cette surprenante erreur ne provenoit pas d'une ignorance de la géographie, particuliere à ce monarque seul; car Strabon nous apprend qu'Alexandre s'appliquoit, avec une attention singuliere, à l'étude de cette science, & qu'il avoit des cartes, ou des descriptions exactes des pays par lesquels il passoit; *lib. II*, *pag.* 120. Mais dans ce siécle, la connoissance des Grecs ne s'étendoit pas au-delà des limites de la Méditerranée.

NOTE V, *pag.* 23.

Le flux & le reflux, qui sont très-considérables à l'embouchure de l'Indus, devoient rendre ce phénomene plus redoutable aux yeux des Grecs. *Varen. Geogr. vol.* 1, *pag.* 251.

NOTE VI, *pag.* 27.

Il est probable qu'ils étoient rarement excités à s'avancer si loin, soit par un motif de curiosité, soit par quelqu'intérêt de com-

merce, c'eſt pour cela que les Anciens avoient des idées très-fauſſes ſur la ſituation de cette grande riviere. Ptolomée place la premiere branche du Gange qu'il diſtingue par le nom de la grande embouchure, au cent quarante-ſixieme degré de longitude de ſon premier méridien, qu'il fait paſſer par les iſles fortunées. Mais ſa véritable longitude, priſe de ce méridien, eſt aujourd'hui déterminée, d'après les obſervations aſtronomiques, à cent cinq degrés ſeulement. Un ſi grand géographe ne peut avoir été entraîné dans une erreur auſſi conſidérable que par les rapports infideles qu'il avoit reçus de ces pays éloignés; ce qui prouve évidemment que les voyages qu'on y faiſoit n'étoient pas fréquens. Ses connoiſſances étoient encore plus bornées, & ſes erreurs encore plus conſidérables relativement aux contrées de l'Inde qui ſont au-delà du Gange. J'aurai occaſion d'obſerver ailleurs qu'il a placé le pays des Seres, ou la Chine, à ſoixante degré plus à l'eſt que n'eſt ſa véritable poſition. M. d'Anville, un des plus ſavans géographes modernes, a jetté une grande clarté ſur cette matiere, dans deux diſſertations publiées dans les *Mémoires de l'Acad. des Inſcript. tom. XXXII, pag.* 573, 604.

NOTE VII, *pag.* 29.

Il eſt ſingulier que les découvertes des Anciens ſe ſoient faites principalement par terre, & celles des Modernes par mer. Les progrès des conquêtes conduiſit les premiers, & celui du commerce préſida aux entrepriſes des ſeconds. Strabon obſerve judicieuſement que les conquêtes d'Alexandre le Grand firent connoître l'Orient, que celles des Romains ouvrirent

couvrirent la route de l'Occident, & qu'on doit à celles de Mithridate la connoissance du Nord. *Lib. I*, *pag.* 26. Lorsqu'on fait des découvertes par terre, les progrès en doivent être lents, & les opérations bornées; celles qui se font par mer ont une sphere plus étendue, & une marche plus rapide; mais elles sont sujettes à des défauts particuliers: quoiqu'elles fassent connoître la position des différens pays, & qu'elles servent à déterminer leurs limites du côté de la mer, elles nous laissent dans une parfaite ignorance sur leur état intérieur. Il y a plus de deux siécles & demi que les Européens ont doublé le cap méridional de l'Afrique, & qu'ils ont porté le commerce dans la plûpart de ses ports; mais ils n'ont fait, pour ainsi dire, que parcourir les côtes, & marquer quelques ports & quelques caps d'une grande partie de ce vaste continent; les contrées intérieures sont restées presque absolument inconnues. Les Anciens, qui n'avoient qu'une connoissance imparfaite de ces côtes, excepté celles qui sont baignées par la Méditerranée ou par la mer Rouge, avoient coutume de pénétrer dans l'intérieur du pays, dont, suivant Hérodote & Diodore de Sicile, ils ont découvert plusieurs parties qui nous sont aujourd'hui inconnues. Les connoissances géographiques resteront donc inexactes & bornées, jusqu'à ce qu'on unisse ensemble ces deux manieres de faire des découvertes.

NOTE VIII, *pag.* 33.

Les idées des Anciens, sur cette chaleur excessive de la zone torride qui la rendoit inhabitable, & leur opiniâtreté à persister dans

cette erreur, long-tems après avoir porté leur commerce dans plusieurs parties de l'Inde situées entre les tropiques, doivent paroître si singulieres & si absurdes, qu'il ne sera peut-être pas inutile de produire quelques preuves de leur étrange méprise sur ce point, & d'expliquer l'inconséquence apparente de leur théorie avec leur propre expérience. Ciceron, qui a porté ses regards sur toutes les parties de la philosophie connues des Anciens, paroît avoir pensé que la zone torride étoit inhabitable, & que, par conséquent, il ne pouvoit y avoir aucune communication entre les zones tempérées du nord & du sud. Il fait dire par Scipion l'Africain à Scipion le Jeune : « vous » voyez encore cette même terre comme ceinte » de quelques cercles qu'on appelle zones ; que » les deux extrêmes, qui ont chacune un des » poles pour centre, sont toujours hérissées de » glace, tandis que celle du milieu qui est la » plus grande, est brûlée des rayons du soleil. » Il n'en reste donc que deux d'habitables : voi- » ci la zone australe dont les peuples, étant vos » antipodes, sont pour vous comme s'ils n'é- » toient pas : *Songe de Scipion, chap. VI, trad.* » *de M. Debarrett.* » Geminus, philosophe grec, & contemporain de Ciceron, paroît du même sentiment, non dans un ouvrage populaire, mais dans son Εισαγωγη εις φαινομενα, qui est un traité purement scientifique. » Lorsque » nous parlons, dit-il, de la zone tempérée » du midi & de ses habitans, & de ceux qu'on » appelle antipodes, il faut toujours sous-en- » tendre que nous n'avons aucune connois- » sance ni relation de la zone tempérée du » midi, & que nous ignorons si elle est ha- » bitée ou non. Mais la figure sphérique de la

» terre, & la ligne que parcourt le ſoleil entre » les deux tropiques, nous font croire qu'il » y a une autre zone, ſituée au midi, qui » jouit du même degré de température que » la zone du nord que nous habitons. » *Cap. XIII, pag.* 31. *Ap. Petavii opus de doctr. tempor. in quo Uranologium ſive ſyſtema var. auctorum*; *Amſt.* 1705, *vol. III.* L'opinion de Pline ſur ces deux points étoit la même. » Des cinq » parties ou zones ſe ſéparent le ciel, les deux » zones oppoſées qui touchent chacune à l'une » des extrêmités de la terre à l'endroit de ſes » poles, dont l'un eſt appellé ſeptentrional, & » l'autre auſtral, ne produiſent que des glaçons » & font de ces contrées, le ſéjour éternel des » frimats : par-tout ténebres perpétuelles, & » dont l'influence maligne n'eſt jamais cor- » rigée par l'aſpect bienfaiſant des ſignes qui » nous regardent. Le ſeul éclat des neiges y » produit une lumiere blanchâtre. Quant à » la partie de la terre ſituée ſous la zone » du milieu, qui eſt celle ſous laquelle le ſoleil » fait ſa route, inceſſamment brûlée par le » voiſinage de cet aſtre, & conſumée par ſes » flammes ; c'eſt à juſte titre qu'on la nomme » torride. A droite & à gauche de cette cein- » ture brûlante, & entre les deux extrêmités » glaciales, il reſte uniquement deux zones » tempérées. Encore le paſſage de l'une & de » l'autre eſt-il impraticable, vu l'incendie qui » regne dans le ciel conſtellé d'un bout à » l'autre de la ligne. Si donc vous concevez » la terre diviſée en quatre parties, il eſt clair » que le ciel à lui ſeul en retranche trois. » *Lib. II, chap.* 68. (1). Strabon ne s'explique pas moins clairement ſur cet objet. » La partie

(1) *Traduction de M. Poinſinet de Sivry.*

» de la terre qui se trouve près de l'équateur ;
» dans la zone torride, est inhabitable à cause
» de l'excessive chaleur, » *lib. II*, *pag.* 154.
Je pourrois joindre ici l'autorité de plusieurs autres philosophes & historiens respectables de l'antiquité.

Pour expliquer le sens dans lequel cette doctrine étoit généralement reçue, nous devons observer que Parménide, comme nous l'apprend Strabon, fut le premier qui divisa la terre en cinq zones. Il étendoit au-delà des tropiques les limites de la zone qu'il supposoit inhabitable par la trop grande chaleur. Strabon nous dit aussi qu'Aristote fixoit les bornes des différentes zones, de la même maniere qu'elle sont marquées par les géographes de son tems. Mais les progrès des découvertes ayant démontré, par degrés, que plusieurs régions de la terre, situées entre les tropiques, sont non-seulement habitables, mais même très-peuplées & très-fertiles, cela engagea les géographes à renfermer la zone torride dans des bornes plus étroites. Il n'est pas facile de marquer, avec précision, les limites qu'ils lui donnoient. Un passage de Strabon, qui est, je pense, le seul auteur de l'antiquité qui nous ait transmis quelque notion sur ce sujet, me feroit croire que ceux qui calculoient, d'après la mesure de la terre donnée par Eratosthene, supposoient que la zone torride comprenoit près de seize degrés, à peu près huit de chaque côte de l'équateur ; au lieu que ceux qui suivoient le calcul de Possidonius donnoient environ vingt-quatre degrés à la zone torride ; c'est-à-dire, un peu plus de douze degrés de chaque côté de l'équateur. *Strabo*, *lib. II*, *pag.* 151. Suivant la premiere opinion, envi-

ron deux tiers de cette partie du globe qui se trouve entre les tropiques étoient habitables, & il n'y en avoit que la moitié selon la seconde hypothese. Avec cette restriction ; la doctrine des Anciens, touchant la zone torride, paroît moins absurde, & nous pouvons concevoir pourquoi ils regardoient cette zone comme inhabitable, même après s'être ouvert une communication avec plusieurs endroits situés entre les tropiques. Lorsque les savans parloient de la zone torride, ils la regardoient, suivant la définition des géographes, comme occupant une étendue de seize ou, tout au plus, de vingt-quatre dégrés ; & comme ils n'avoient presqu'aucune connoissance des contrées plus voisines de l'équateur, ils pouvoient la croire inhabitable. On continua de donner, dans le discours familier, le nom de zone torride à cette portion de la terre contenue entre les tropiques. Ciceron qui paroît avoir ignoré les idées des géographes postérieurs, suit la division de Parménide, & décrit la zone torride comme la plus large des cinq. Il y a eu quelques Anciens qui ont rejetté, comme une erreur populaire, la pensée de cette chaleur excessive de la zone torride. Suivant Plutarque, Pythagore étoit de ce sentiment ; Strabon nous apprend qu'Eratosthene & Polybe avoient adopté la même opinion. *Lib. II*, *pag.* 154. Ptolomée paroît n'avoir fait aucun cas de l'ancienne doctrine concernant la zone torride.

NOTE IX. *pag.* 59.

Le tribunal de l'inquisition, qui, par-tout où il est établi, arrête nécessairement l'esprit de recherche & les progrès des lettres, fut introduit en Portugal par Jean III, qui commença à regner en 1521.

NOTE X, *pag.* 73.

Nous en trouvons un exemple dans Hackluit, d'après l'autorité de Garcia de Resende, historien portugais. Quelques négocians anglois, ayant résolu d'ouvrir un commerce avec la côte de Guinée, Jean II, roi de Portugal, envoya des ambassadeurs à Edouard IV, pour lui représenter le droit qu'il avoit acquis, par la bulle du pape, de dominer seul sur cette contrée, & pour le prier de défendre à ses sujets de continuer leur expédition. Edouard eut une si grande déférence pour le titre exclusif des Portugais, qu'il satisfit pleinement à leur demande. *Hackluit, navigations, voyage & commerce des Anglois, vol. II, part. 2, pag. 2.*

NOTE XI, *pag.* 87.

Le tems de la naissance de Colomb peut être déterminé exactement par les circonstances suivantes. Il paroît, par le fragment d'une lettre, qu'il écrivit à Ferdinand & Isabelle en 1501, qu'il avoit déjà exercé alors, pendant quarante ans, le métier de marin. Il leur dit, dans une autre lettre, qu'il se mit en mer à l'âge de quatorze ans : Il suit donc, de ces deux faits, qu'il étoit né en 1447. *Vie de Christ. Colomb, par dom Ferdinand son fils. Churchillis Collect. of voyages, vol. II, pag.* 484, 485.

NOTE XII, *pag.* 92.

Les Anciens connoissoient la figure sphérique de la terre. Ils inventerent la méthode de calculer la longitude & la latitude de différens endroits, qui est encore en usage aujourd'hui. Suivant leur principe, l'équateur, ou le cercle imaginaire qui enveloppe la terre, étoit de trois cent soixante degrés, qu'ils divisoient en

vingt-quatre parties ou heures, chacune de quinze degrés. Marinus de Tyr, le plus habile & le plus ancien géographe avant Ptolomée, ſuppoſoit que le pays des *Seres* ou *Sinæ*, qui étoit le lieu le plus reculé de l'Inde que connuſſent les Anciens, ſe trouvoit à quinze heures, ou deux cent vingt-cinq degrés, à l'eſt du premier méridien qui paſſoit par les iſles Fortunées. *Ptolom. Geogr. lib. I*, *chap.* 11. Si cette ſuppoſition étoit bien fondée, le pays des Seres, la Chine, n'étoit qu'à neuf heures, ou cent trente-cinq degrés à l'oueſt des iſles Fortunées ou Canaries, & la navigation, par cette route, auroit été beaucoup plus courte que par la route que ſuivoient les Portugais. Marc Paul, dans ſes voyages, décrit des pays, principalement l'iſle de Cipango ou Zipangri qu'on croit être le Japon, qui ſe trouvoient beaucoup plus à l'eſt qu'aucune partie de l'Aſie connue des Anciens. *Marc. Paul. de region. Orient. lib. II*, *chap.* 70, *lib. III*, *chap.* 2. Suivant ſon récit, le Japon, s'étendant encore plus à l'eſt, étoit beaucoup plus près des iſles Canaries. Les concluſions de Colomb, quoique fondées ſur des obſervations inexactes, ſe trouvoient juſtes. Si les ſuppoſitions de Marinus avoient été bien fondées, & ſi les pays que Marc Paul viſita avoient été ſituées à l'eſt de ceux dont Marinus avoit déterminé la longitude, la route la plus droite, & en même-tems la plus courte aux Indes orientales auroit été de naviguer droit à l'oueſt. *Herrera*, *decad. lib. I*, *chap.* 2. Une connoiſſance plus étendue du globe nous a découvert la grande erreur où eſt tombé Marinus, en ſuppoſant que la Chine ſe trouve à quinze heures ou deux cent vingt-cinq degrés

à l'eft des ifles Canaries, & que Ptolomée même s'eft trompé, en réduifant la longitude de la Chine à douze heures, ou cent quatre-vingt degrés. La longitude des limites occidentales de ce vafte empire eft de fept heures, ou de cent quinze degrés du méridien des ifles Canaries. Mais Colomb fuivoit les lumieres que fon fiécle pouvoit lui fournir, & s'appuyoit de l'autorité des écrivains qu'on regardoit alors comme les maîtres & les guides du genre humain dans la fcience de la géographie.

NOTE XIII (1).

Comme les Portugais, en faifant leurs découvertes ne s'écartoient qu'à une petite diftance des côtes de l'Afrique, ils croyoient que les oifeaux dont ils obfervoient le vol avec une grande attention, ne fe hafardoient pas loin des terres. Dans l'enfance de la navigation on ignoroit que fouvent les oifeaux pouffent leur vol à une diftance confidérable des côtes. En naviguant vers les ifles des Indes occidentales on trouve quelquefois des oifeaux à plus de deux cents lieues de terre. Catesby a vu en mer un hibou à plus de fix cents lieues des côtes. *Nat. Hift. of Carolina, pref. pag. 7. Hift. Nat. de M. de Buffon, tom. XVI. pag.* 32. Il paroît donc que cet indice de terre, fur lequel Colomb femble s'être appuyé avec quelque confiance, n'étoit rien moins que certain.

NOTE XIV, *pag.* 131.

L'Amiral, dans une lettre qu'il adreffe à

(1) Le renvoi de cette note a été oublié dans le texte; elle fe rapporte à la page 118.

Ferdinand & Iſabelle, décrit un des ports de Cuba avec l'admiration qui caractériſe l'enthouſiaſme des découvertes. « Je découvris, dit-il, une riviere où une galere peut entrer facilement. Sa beauté m'engagea à la ſonder, & je trouvai depuis cinq juſqu'à huit braſſes d'eau. Après avoir remonté cette riviere à une diſtance conſidérable, tout m'engagea à y faire un établiſſement. La beauté de la riviere, la limpidité des eaux qui me permettoit d'en voir le fond ſablonneux, la grande quantité de palmiers de toute eſpece, les plus grands & les plus beaux que j'aie jamais vu, le nombre extraordinaire d'autres arbres magnifiques, les oiſeaux, la verdure des plaines; tout cela forme un tableau ſi intéreſſant que ce pays ſurpaſſe tous les autres autant que le jour ſurpaſſe la nuit en éclat & en lumiere; ce qui m'a fait dire ſouvent que je tenterois en vain d'en donner une diſcription exacte à vos majeſtés; car ni ma langue ni ma plume, ne pourroient rendre la vérité, & le ſpectacle de tant de beautés m'étonne au point que je ne ſais comment le décrire ». *Vie de Colomb.* c. 30.

NOTE XV, *pag.* 137.

Le récit que Colomb fait de l'humanité & de la conduite humaine des Indiens à cette occaſion, eſt fort remarquable. « Le roi, dit-il dans ſa lettre à Ferdinand & Iſabelle, ayant été inſtruit de notre malheur, parut touché de la perte que nous venions de faire & envoya ſur le champ à bord tous les habitans de l'endroit avec pluſieurs grands canots. Nous déchargeâmes bientôt le vaiſſeau de tout ce qui ſe trouvoit ſur le tillac, avec le ſecours

que nous fit donner le roi, tandis que lui-même avec ses freres & ses autres parens, prirent tout le soin possible pour faire observer le meilleur ordre, tant sur le vaisseau qu'à terre. De tems en tems un de ses parens venoit les larmes aux yeux me dire de sa part de ne point m'affliger, & qu'il me donneroit tout ce qu'il possédoit. Je puis assurer vos majestés que dans aucun lieu de l'Espagne, on n'auroit pris autant de soin de nos effets, lesquels furent déposés dans un endroit près du palais du roi, pour y être gardés jusqu'à ce qu'on eût débarrassé les maisons où l'on devoit les transporter. Il fit placer sur le champ des sentinelles armées pour garder ce dépôt pendant la nuit, & les Indiens qui se trouvoient sur la côte se désoloient comme s'ils avoient partagé notre perte. Ce peuple est si doux, si humain & si paisible, que j'ose répondre à vos majestés qu'il n'y a pas au monde une meilleure espece d'hommes ni un aussi bon pays que celui-ci. Ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes; leur conversation, qui est la plus douce & la plus affectueuse du monde, est toujours gaie & accompagnée d'un sourire. Quoiqu'il soit vrai qu'ils vont nuds, vos majestés peuvent être persuadées qu'ils ont plusieurs coutumes fort louables. Le roi est servi avec beaucoup d'appareil, & ses manieres sont si honnêtes qu'on le voit avec un grand plaisir. On n'en trouve pas moins à observer la mémoire étonnante de ce peuple, & le desir qu'il a d'acquérir des connoissances, ce qui le porte à s'informer des causes & des effets de tout. » *Vie de Colomb*, *c.* 32. Il est probable que les Espagnols étoient redevables de cette attention

officieuse à l'opinion qu'avoient les Indiens que c'étoient des êtres d'une nature supérieure.

NOTE XVI, *pag.* 145.

Tout ce qui nous reste d'un homme tel que Colomb doit nous être précieux. Une lettre qu'il écrivit à Ferdinand & Isabelle, & où il leur parle de ce qui s'est passé à cette occasion, nous fournit une peinture frappante de son courage, de son humanité, de sa prudence, de son amour pour le bien public, & de son adresse à faire sa cour. » J'aurois, dit-il, été moins touché de ce malheur si je m'étois trouvé seul exposé au danger, tant parce que ma vie n'est qu'un dépôt, dont je dois compte à l'Etre Suprême, que parce que je m'étois déjà trouvé plusieurs fois dans un péril éminent. Mais ce qui m'affligeoit beaucoup, c'étoit de voir qu'après avoir reçu du Seigneur la foi nécessaire pour exécuter une pareille entreprise, dans laquelle j'ai maintenant eu le bonheur de réussir pour convaincre mon adversaire, & pour accroître la gloire & la puissance de vos majestés, il plaisoit au Tout-Puissant de renverser tous ces projets par ma mort. Cependant ce malheur auroit été moins affligeant pour moi, s'il n'avoit pas entraîné la perte de ceux qui m'avoient suivi dans l'espérance d'acquérir une grande fortune, & qui en voyant le danger où ils se trouvoient maudissoient non-seulement l'idée qu'ils avoient eu de m'accompagner, mais encore le respect & la crainte que je leur inspirois, & qui les empêchoit de me quitter comme ils l'avoient souvent résolu. Mais ce qui mettoit le comble à ma douleur, c'étoit la pensée d'avoir laissé mes deux fils au collège

à Cordoue ; ſans amis & dans un pays étranger, tandis qu'il étoit très-probable qu'on ne ſauroit jamais que j'avois rendu à vos majeſtés des ſervices aſſez eſſentiels, pour que mes enfans méritaſſent leurs bontés. Et quoique je me conſolaſſe par l'eſpérance que Dieu ne permettoit pas que ce qui devoit tant contribuer à la gloire de ſon Egliſe, & qui m'avoit coûté de ſi grands travaux, reſtât imparfait, je penſai cependant que pour me punir de mes fautes, ſa volonté étoit de me priver de la gloire que j'aurois pu en recueillir dans ce monde. Pendant que j'étois dant cet état de trouble, je ſongeai au bonheur qui accompagne vos majeſtés, & il me vint dans l'idée que même ſi je périſſois & que le vaiſſeau fût perdu, il ſeroit poſſible que vous fuſſiez, par quelque haſard, inſtruit de mon voyage & du ſuccès que j'avois eu juſqu'alors. Dans cette vue j'écrivis ſur un morceau de parchemin, avec toute la briéveté que demandoit la ſituation où je me trouvois, la découverte que j'avois faite des pays que j'avois annoncés, en combien de jours j'avois achevé mon voyage & quelle route j'avois tenue. Je marquai la bonté du pays, le caractere de ſes habitans, & j'ajoutai que j'avois laiſſé les ſujets de vos majeſtès en poſſeſſion de tous les pays que j'avois découverts. Après avoir cacheté cet écrit que j'adreſſai à vos majeſtés, & promis mille ducats à celui qui le remettroit ainſi fermé afin que la récompenſe promiſe pût engager l'étranger qui le trouveroit à en donner quelque nouvelle à vos majeſtés. Je fis alors apporter un grand tonneau ; & ayant enveloppé le parchemin d'une toile cirée, & enſuite d'une eſpece de gâteau de cire, je le mis dans le

tonneau que je fis jetter à la mer après l'avoir bouché. Tout l'équipage s'imagina que c'étoit un acte de dévotion. Craignant que ce tonneau ne fût jamais trouvé, & voyant que nous approchions plus près de l'Espagne, je fis un autre paquet semblable au premier que je plaçai au haut de la poupe, afin que si le vaisseau couloit à fond, le tonneau restât au-dessus de l'eau, pour flotter au gré de la fortune. »

NOTE XVII, *pag.* 149.

Quelques auteurs Espagnols, guidés par le petit intérêt de la jalousie nationale, ont cherché à diminuer la gloire de Colomb, en faisant entendre qu'il avoit été conduit à la découverte du nouveau monde, non par ses propres lumieres ou par son génie entreprenant, mais par les instructions qu'il avoit reçues. Selon eux, un vaisseau ayant été écarté de sa route par les vents d'est, fut emporté bien loin à l'ouest sur une côte inconnue, d'où il ne revint qu'avec beaucoup de difficulté; tout l'équipage périt de fatigue & de besoin; excepté le pilote & trois matelots. Ces quatre marins moururent aussi quelques jours après leur arrivée; mais le pilote ayant été reçu dans la maison de Colomb, son ami intime, lui découvrit avant sa mort le secret de la découverte qu'il avoit faite par hasard, & lui laissa ses papiers qui contenoient le journal de son voyage, lequel servit de guide à Colomb dans son entreprise. Gomera est, je crois, le premier qui ait publié ce conte. *Hist. c.* 13. Toutes les circonstances en sont destituées des preuves nécessaires pour le rendre probable. On ne connoît ni le nom ni la destination de ce navire. Quelques auteurs prétendent qu'il appar-

tenoit à un des ports de l'Andalousie, & qu'il étoit destiné ou pour les Canaries ou pour Madere, d'autres disent qu'il étoit Biscayen, & qu'il prenoit la route d'Angleterre; d'autres enfin assurent que c'étoit un vaisseau Portugais qui trafiquoit sur la côte de Guinée. Le nom du pilote est pareillement inconnu aussi bien que celui du port où il aborda à son retour. Suivant les uns, ce fut en Portugal; selon d'autres, à Madere ou aux Açores. On n'ignore pas moins l'année que se fit ce voyage. *Mouson's Nav. Tracts. Churchill III*, 371. And. Bernaldes ni Pierre Martyr, contemporains de Colomb, ne parlent point de ce pilote ni de ses découvertes. Herrera, avec son bon sens ordinaire, passe aussi ce fait sous silence, & Oviédo n'en parle que comme d'un conte propre à amuser le peuple. *Hist. lib. II*, *c.* 2. Des auteurs plus modernes ont supposé que Colomb avoit été guidé dans son voyage par quelqu'instruction particuliere, parce qu'on l'a vu diriger constamment sa course à l'ouest, en partant des Canaries. Mais ils ne se rappellent pas que, selon les principes sur lesquels il fondoit toutes ses espérances de succès, il croyoit qu'en dirigeant sa route vers l'ouest, il devoit nécessairement arriver à ces régions dont les Anciens ont parlé. Ce fut la confiance invariable qu'il eut dans son propre systême qui lui fit tenir cette route sans en changer jamais.

D'autres nations, outre les Espagnols, ont mis en question si Colomb pouvoit s'arroger l'honneur d'avoir découvert l'Amérique. Quelques écrivains allemands l'attribuent à Martin Behaim, leur compatriote; mais ils ne parlent ni de l'année où il a fait cette décou-

verte, ni de l'endroit d'où il étoit parti, ni d'aucune circonſtance du voyage. *J. Fred. Stuvenius*, dans une diſſertation *de vero novi orbis inventore*, publiée à Francfort en 1714, ſoutient vivement le titre de Behaim, mais ſans donner la moindre preuve qui puiſſe ſervir à le confirmer. A la vérité il y eut dans le quinzieme ſiécle un Martin de Boemia, fameux géographe, dont Herrera parle comme d'un ami de Colomb, *Dec.* 1, *Lib.* 1, *cap.* 2: mais il aſſure qu'il étoit Portugais & né dans l'iſle de Fayal, une des Açores. *Ibid. & dec.* 2, *Lib. II*, *c.* 19. Gomera dit que Magellan poſſédoit un globe terreſtre fait par ce Martin de Boemia, ſur lequel il avoit tracé la route qu'il ſuppoſoit qu'on devoit ſuivre pour chercher le détroit qu'il a découvert enſuite. *Hiſt. c.* 19. Il eſt donc probable que le nom de cet artiſte a porté les Allemands à croire qu'il étoit né en Bohême, & que c'eſt ſur cette ſuppoſition qu'ils ont établi leurs prétentions imaginaires.

Celles des Gallois ne paroiſſent pas mieux fondées. Suivant Powel, une diſpute s'étant élevée, dans le douzieme ſiécle, entre les fils d'Owen Guyneth, roi de la partie ſeptentrionale du pays de Galles, touchant la ſucceſſion de ſa couronne, Madoc, l'un de ces princes, fatigué de ces diſputes, ſe mit en mer pour chercher un ſéjour plus tranquille. Il dirigea ſa courſe droit à l'oueſt, en laiſſant l'Irlande au nord, & arriva dans un pays inconnu, qui lui parut ſi agréable, qu'il retourna dans la province de Galles, pour y chercher de nouveaux compagnons: cela ſe paſſa, dit-on, vers l'an 1170; après quoi, on n'entendit plus parler ni de Madoc, ni de ſa colonie. Il faut obſerver que Powel, ſur le témoignage de qui

est fondée l'authenticité de ce fait, a publié son histoire plus de quatre siécles après la date de l'événement dont il parle. Chez un peuple aussi grossier & aussi ignorant que l'étoient les Gallois de ce tems, la mémoire d'un fait si reculé ne peut avoir été conservée que fort imparfaitement, & auroit besoin d'être confirmée par quelque écrivain d'un plus grand poids que Powel, & moins éloigné de l'époque du voyage de Madoc. Des savans plus modernes se sont, à la vérité, appuyés sur le témoignage de Meredith ap Rhees, Barde Gallois, qui mourut en 1477; mais il vécut aussi dans un tems trop éloigné de cet événement, pour que son témoignage soit d'un plus grand poids que celui de Powel. D'ailleurs, ses vers, publiés par *Hakcluit*, *vol. III*, *pag.* 1, nous apprennent seulement que Madoc, mécontent de l'état de ses affaires domestiques, parcourut l'Océan pour y chercher de nouvelles possessions. Mais, quand même nous admettrions l'histoire de Powel comme authentique, il ne s'ensuivroit pas que le pays inconnu découvert par Madoc en naviguant à l'ouest, & en laissant l'Irlande au nord, fût une partie de l'Amérique. Les connoissances des Gallois, dans le douzieme siécle, étoient trop bornées pour leur permettre d'entreprendre un pareil voyage. Si Madoc a fait quelque découverte, ce ne peut probablement être que Madere, ou quelqu'une des isles Hébrides. On a allégué le rapport qu'il y a entre le langage gallois & quelques dialectes de l'Amérique, comme une preuve du voyage de Madoc. Mais les traits qu'on en cite sont en si petit nombre, & dans quelques-uns même les affinités sont si obscures ou si gratuites, qu'on ne peut établir aucune preuve sur

la ressemblance accidentelle d'un petit nombre de mots. Il y a un oiseau qu'on n'a trouvé, jusqu'ici, que sur les côtes de l'Amérique méridionale depuis le port Desiré jusqu'au détroit de Magellan : on lui donne le nom du *Penguin*, mot qui, dans la langue galloise, signifie *tête blanche*. Tous les auteurs qui veulent faire honneur aux Gallois de la découverte de l'Amérique, citent ce mot comme une preuve irrévocable de l'affinité qu'il y a entre la langue galloise & celle qu'on parle dans cette partie de l'Amérique. Mais M. Pennant, qui nous a donné une description détaillée du penguin, remarque que tous les oiseaux de cette espece ont la tête noire ; « de sorte ajoute-t-il, que » nous devons renoncer à l'espérance, fondée » sur cette hypothese, de retrouver dans le » nouveau monde la race galloise. » *Phil. Transanct. vol. LVIII*, *pag.* 91, *&c.* D'ailleurs, si les Gallois avoient fait quelque établissement en Amérique vers la fin du douzieme siecle, ou auroit dû retrouver, parmi leurs descendans quelques indices de la religion chrétienne, lorsqu'on les découvrit, environ trois cents ans après leur émigration ; période trop courte pour qu'on puisse supposer que, dans cet espace de tems on y ait perdu toute idée des arts & des mœurs de l'Europe.

Les prétentions des Norwégiens à la découverte de l'Amérique, paroissent mieux fondées que celles des Allemands & des Gallois. Les peuples de la Scandinavie se faisoient remarquer, dans le moyen âge, par la hardiesse & l'étendue de leurs excursions maritimes. En 874 les Norvégiens découvrirent l'islande, où ils établirent une colonie. En 982 ils se rendirent au Groenland, où ils s'établirent pareille-

ment. Delà quelques-uns de leurs navigateurs s'avancerent vers l'oueſt, & y trouverent un pays plus agréable que ces horribles régions qu'ils habitent aujourd'hui. Suivant leur rapport, les côtes de ce pays étoient ſablonneuſes, mais l'intérieur étoit uni & couvert de bois; c'eſt pourquoi ils lui donnerent le nom de *Helle-land* & *Mark-land*, & enſuite celui de *Win-land*, à cauſe de quelques plans de vigne qu'ils y trouverent garnis de grappes de raiſin. L'authenticité de cette hiſtoire eſt fondée, à ce que je crois, ſur l'autorité du *Saga* ou de la chronique du roi Olaus, compoſée par *Snorro Sturlodines* ou *Sturluſons*, publiée par Perinskiold à Stockolm en 1697. Puiſque Snorro étoit né en 1179, il n'a compilé ſa chronique qu'environ deux ſiécles après l'événement qu'il rapporte. Rien n'eſt plus groſſier ni plus confus que le conte qu'il fait de la navigation & des découvertes de *Biorn* & de *Lief*, ſon compagnon, *pag.* 104, 110, 326. Il eſt impoſſible d'apprendre de lui dans quelle partie de l'Amérique les Norwégiens ſont deſcendus. Suivant le rapport qu'il fait de la longueur des jours & des nuits, ce ne peut être que vers le cinquante-huitieme degré de latitude au nord, ſur quelque partie de la côte de Labrador, près de l'entrée du détroit de Hudſon, où certainement les raiſins ne ſont pas une production du pays. Torfeus prétend qu'il y a une erreur dans le texte, & qu'en la rectifiant on peut ſuppoſer que l'endroit où les Norwégiens deſcendirent étoit ſitué au quarante-neuvieme degré de latitude. Mais ce n'eſt pas dans cette région que croît le vin en Amérique. En parcourant le conte de Snorro, je ſerois porté à croire que la ſituation de Terre-Neuve cor-

reſpond mieux avec celle du pays découvert par les Norwégiens ; mais ce n'eſt pas dans une iſle ſtérile que l'on trouve des plants de vigne. M. *Mallet*, dans ſon *Introd. à l'Hiſt. de Danemarck*, *pag.* 175, &c. cite pluſieurs autres conjectures ; mais je ne ſuis pas aſſez verſé dans la littérature du Nord, pour les diſcuter. Quoi qu'il en ſoit, il eſt manifeſte que, ſi les Norwégiens ont découvert, dans le dixieme ſiecle, quelque partie de l'Amérique, leurs tentatives pour y établir une colonie ont été infructueuſes, & que la connoiſſance en a été bientôt perdue.

NOTE XVIII, *pag.* 150.

Pierre Martyr, *ab Angleria*, gentilhomme milanois, qui, dans ce tems, réſidoit à la cour d'Eſpagne, & dont les lettres contiennent le récit des faits de ce tems, ſuivant leur date, dépeint d'une maniere fort vive les ſentimens dont lui-même & ſes ſavans correſpondans étoient affectés. « *Præ lætitiâ proſiluiſſe te, vixque à lachrymis præ gaudio temperaſſe, quandò litteras adſpexiſti meas, quibus, de antipodum orbe latenti hactenùs, te certiorem feci, mi ſuaviſſime Pomponi, inſinuaſti. Ex tuis ipſe litteris colligo quid ſenſeris. Senſiſti autem, tantique rem feciſti, quanti virum ſummâ doctrinâ inſignitum decuit. Quis namque cibus ſublimibus præſtari poteſt ingeniis, iſto ſuavior? Quod condimentum gratius? A me facio conjecturam. Beari ſentio ſpiritus meos, quandò acitos alloquor prudentes aliquos ex his qui ab eâ redeunt provinciâ. Implicent animos pecuniarum cumulis augendis miſeri avari, libidinus obſcœnis ; noſtras nos mentes, poſtquàm Deo pleni aliquandò fuerimus, contemplando, hu-*

usçemodi rerum notitiâ demulciamus. » Epist. 52. Pomponio Læto.

NOTE XIX, *pag.* 166.

Les savans de ce siécle étoient si fortement persuadés que les pays qu'avoit découvert Colomb faisoient partie des Indes Orientales, que Bernaldes, curé de Los Palacios, qui paroît avoir été un des hommes les plus instruits de son tems dans la cosmographie, prétend que Cuba n'étoit pas une isle, mais une partie du continent, & qu'elle appartenoit à l'empire du grand Kan. Il communiqua cette opinion à Colomb même, qui, pendant quelque-tems, logea chez lui au retour de son second voyage; & il la soutient par plusieurs argumens, pour la plûpart, fondés sur l'autorité de Jean Mandeville. *M. S. entre les mains de l'auteur.* Antoine Gallo, qui étoit secretaire du magistrat de Gènes vers la fin du quinzieme siecle, a publié un court récit des voyages & découvertes de son compatriote Colomb, qui se trouve joint à ses *Opuscula historica de rebus populi genuensis*: il nous apprend, d'après des lettres de Colomb qu'il dit avoir vues, que son opinion, fondée sur des observations nautiques, étoit qu'une des isles qu'il avoit découvertes ne se trouvoit qu'à deux heures ou trente degrés de Cittigara, qui, dans les cartes de géographie de ce tems, étoit marqué, sur l'autorité de *Ptolomée*, *lib. VII*, *c.* 3, comme le lieu de l'Asie le plus avancé vers l'orient; d'où il concluoit que, si quelque continent inconnu n'arrêtoit point la navigation, on devoit trouver un passage court & facile vers cette extrêmité orientale de l'Asie, en naviguant à l'ouest.

Muratori scriptores rer. Italicar. vol. XXIII *pag.* 304.

NOTE XX, *pag.* 172.

Bernaldes, curé de Los Palacios, auteur contemporain, dit que cinq cents de ces captifs furent envoyés en Espagne, & vendus publiquement, comme esclaves à Séville; mais que le changement de climat & l'impuissance où ils étoient de supporter les fatigues du travail les firent tous mourir en fort peu de tems. *MS. entre les mains de l'auteur.*

NOTE XXI, *pag.* 187.

Il paroît que Colomb s'étoit formé des idées singulieres sur les pays qu'il venoit de découvrir. Les houles violentes & l'agitation singuliere des eaux sur la côte de la Trinité, lui firent croire que c'étoit-là la partie la plus haute du globe; & il pensoit que plusieurs circonstances concouroient à prouver que la mer y étoit visiblement élevée. Après avoir posé ce principe erroné, la beauté du pays lui fit adopter l'idée de Jean Mandeville, *cap.* 102, que le paradis terrestre étoit le lieu le plus élevé de la terre; & il s'imagina avoir été assez heureux pour découvrir ce fortuné séjour. Nous ne devons pas être surpris qu'un homme d'une si grande sagacité se soit laissé séduire par les opinions & les récits d'un auteur aussi fabuleux que l'étoit Mandeville. Colomb & les autres navigateurs devoient nécessairement suivre les seuls guides qu'ils pouvoient consulter; & il paroît, par plusieurs passages du manuscrit de Bernaldes, l'ami de Colomb, que le témoignage de Mandeville n'étoit pas d'un médiocre poids dans

ce siecle. Bernaldes le cite souvent, & toujours avec respect.

NOTE XXII, *pag.* 202.

Il est surprenant que ni Gomera, ni Oviedo, les plus anciens historiens espagnols de l'Amérique ; ni Herrera même, n'aient regardé Hojeda ou son compagnon Vespuce, comme ayant fait la premiere découverte du continent de l'Amérique. Tous attribuent unanimement cet honneur à Colomb. Quelques auteurs ont supposé qu'un ressentimennt national contre Vespuce, qui avoit quitté le service d'Espagne pour passer à celui des Portugais, avoit engagé ces historiens à ne point parler des découvertes qu'il a faites. Mais Martyr Benzoni, tous deux Italiens, ne pouvoient être gouvernés par ce préjugé, Martyr étoit un auteur contemporain qui résidoit à la cour d'Espagne, & qui étoit à portée d'être exactement informé de ces faits publics ; cependant il n'attribue pas à Vespuce la gloire d'avoir le premier découvert l'Amérique, ni dans ses Décades ; qui sont la premiere histoire générale qu'on ait publiée du nouveau monde, ni dans ses lettres, où il parle des principaux événemens qui sont arrivés de son tems. Benzoni passa comme aventurier en Amérique en 1541, & y demeura fort long-tems. Il paroît avoir été animé d'un zèle fort ardent pour la gloire de l'Italie, sa patrie ; cependant il ne parle ni des exploits ni des découvertes de Vespuce. Herrera, qui a compilé son histoire générale de l'Amérique d'après les témoignages les plus authentiques, suit non-seulement le sentiment de ces auteurs antérieurs, mais il accuse même Vespuce d'avoir falsifié les dates des deux voyages qu'il a

faits dans le nouveau monde, & d'avoir confondu l'un avec l'autre, afin de pouvoir s'arroger la gloire d'avoir découvert le continent. *Herrera*, *dec.* 1, *lib. IV. c.* 2. Il assure que, dans un examen judiciaire de cette matiere, fait par le fiscal du roi, il fut prouvé, par le témoignage de Hojeda lui-même, qu'il toucha à Hispaniola en revenant en Espagne à son premier voyage; au lieu que Vespuce dit qu'ils retournerent directement de la côte de Paria à Cadix, & qu'ils ne toucherent à Hispaniola qu'à leur second voyage. Hojeda ajoute qu'ils firent le trajet en cinq mois, tandis que Vespuce prétend avoir employé dix-sept mois à le faire. *Viaggio primo de Am. Vespucci*, *pag.* 36. *Viaggio secondo*, *pag.* 45. Herrera nous donne, dans un autre endroit de son histoire, un récit plus circonstancié de cette recherche, & tendant au même but. *Herrera*, *dec.* 1, *lib. VII. c.* 5. Colomb se trouvoit à Hispaniola lorsque Hojeda y arriva; & s'étoit déjà alors réconcilié avec Roldan, qui s'opposa aux efforts d'Hojeda pour exciter une nouvelle révolte; par conséquent son voyage doit avoir été postérieur à celui de l'amiral. *Vie de Colomb*, *chap.* 84. Suivant le rapport de Vespuce, il entreprit son premier voyage le 10 Mai 1497. *Viaggio primo*, *pag.* 6. C'étoit dans ce même tems que Colomb se trouvoit à la cour d'Espagne pour faire les préparatifs de son voyage, & qu'il paroissoit y jouir d'une grande faveur. La direction des affaires du nouveau monde se trouvoit alors entre les mains d'Antoine Torrès, l'ami de Colomb. Il n'est donc pas probable que, dans ces circonstances, on ait accordé une commission à une autre personne qui auroit pu prévenir l'amiral dans un voyage

qu'il étoit ſur le point d'entreprendre. Fonſeca, qui protégeoit Hojeda, & qui lui fit obtenir la permiſſion de faire le voyage, ne fut rappellé à la cour, & rétabli dans ſa charge de directeur des Indes, qu'à la mort du prince Jean, qui arriva au mois de Septembre de l'année 1497 : *P. Martyr*, *Ep.* 182 ; c'eſt-à-dire, pluſieurs mois après le tems que Veſpuce prétend avoir mis en mer. En 1745, l'abbé Bandini publia à Florence une Vie de Veſpuce *in*-4°. Cet ouvrage, qui n'a aucun mérite, eſt écrit avec auſſi peu de jugement que de vérité. L'auteur ſoutient les prétentions de ſon compatriote à la découverte du nouveau monde ; avec tout le zèle aveugle qu'inſpire une prévention nationale : mais il ne produit aucune preuve pour les appuyer. Il dit que le récit du voyage que Colomb fut publié en 1510, & même peut-être plutôt. *Vita di Amér. Veſp. pag.* 52. On ignore dans quel tems le nom d'*Amérique* fut donné, pour la premiere fois, au nouveau monde.

NOTE XXIII, *pag.* 258.

Le formulaire employé à cette occaſion a ſervi de modele aux Eſpagnols dans toutes leurs conquêtes poſtérieures en Amérique. Il eſt d'une nature ſi extraordinaire, & donne une idée ſi nette des procédés des Eſpagnols & des principes ſur leſquels ils fondoient leur droits au vaſte empire qu'ils acquirent dans le nouveau monde, que cette piece mérite toute l'attention du lecteur. « Moi Alonſo de Hojeda, ſerviteur » des très-hauts & très-puiſſans roi de Caſtille » & de Leon, vainqueurs de nations barbares, » leur ambaſſadeur & capitaine, je vous notifie & vous déclare, avec toute l'étendue des

» pouvoirs

» pouvoirs que j'ai, que le Seigneur notre » Dieu, qui eſt un & éternel, a créé le ciel & » terre : ainſi qu'un homme & une femme, » de qui ſont deſcendus vous & nous, & tous » les hommes qui ont exiſté ou qui exiſteront » dans le monde. Mais comme il eſt arrivé que » les générations ſucceſſives, pendant plus de » cinq mille ans, ont été diſperſées dans les » différentes parties du monde, & ſe ſont » diviſées en pluſieurs royaumes & provinces, » parce qu'un ſeul pays ne pouvoit ni les con- » tenir ni leur fournir les ſubſiſtances néceſ- » ſaires, c'eſt pour cela que le Seigneur notre » Dieu a remis le ſoin de tous ſes peuples à » un homme, nommé Saint-Pierre, qu'il a » conſtitué ſeigneur & chef de tout le genre » humain, afin que tous les hommes, en quel- » que lieu qu'ils ſoient nés, ou dans quelque » religion qu'ils aient été inſtruits, lui obéiſ- » ſent. Il a ſoumis la terre entiere à ſa juriſ- » diction, & lui a ordonné d'établir ſa réſidence » à Rome, comme le lieu le plus propre pour » gouverner le monde. Il lui a pareillement » promis & accordé le pouvoir d'étendre ſon » autorité ſur quelqu'autre partie du monde » qu'il voudroit, & de juger & gouverner tous » les Chrétiens, Maures, Juifs, Idolâtres, » ou tout autre peuple de quelque ſecte ou » croyance qu'il puiſſe être. On lui a donné le » nom de *Pape*, qui veut dire admirable, grand » pere & tuteur ; parce qu'il eſt le pere & le » gouverneur de tous les hommes. Ceux qui » ont vécu du tems de ce ſaint-pere lui ont » obéi en le reconnoiſſant pour leur ſeigneur » & roi & pour le maître de l'univers. On a » obéi de même à ceux qui lui ont ſuccédé au

» pontificat ; & cela continue aujourd'hui, &
» continuera jusqu'à la fin des siécles.

» L'un de ces pontifes, comme maître du
» monde, a fait la concession de ces isles & de
» la terre ferme de l'Océan, à leurs majestés
» catholiques les rois de Castille, Don Ferdi-
» nand & Dona Isabelle de glorieuse mé-
» moire, & à leurs successeurs nos souverains,
» avec tout ce qu'elles contiennent, comme
» cela se trouve plus amplement expliqué par
» certains actes qu'on vous montrera si vous
» le desirez. Sa majesté est donc, en vertu
» de cette donation, roi & seigneur de ces
» isles & de la terre-ferme, & c'est en cette
» qualité de roi & de seigneur, que la plûpart
» des isles à qui on a fait connoître ces titres,
» ont reconnu sa majesté, & lui rendent au-
» jourd'hui foi & hommage de bon gré &
» sans opposition, comme à leur maître lé-
» gitime. Et du moment que les peuples ont
» été instruits de sa volonté, ils ont obéi aux
» hommes saints que sa majesté a envoyés pour
» leur prêcher la foi ; & tous, de leur plein
» gré & sans le moindre espoir de récompense,
» se sont rendus chrétiens & continuent de
» l'être. Sa majesté, les ayant reçus avec bonté
» sous sa protection, a ordonné qu'on les
» traitât de la même maniere que ses autres
» sujets & vassaux. Vous êtes tenus & obligés
» de vous conduire de même ; c'est pourquoi
» je vous prie & vous demande aujourd'hui de
» prendre le tems nécessaire pour réfléchir
» mûrement à ce que je viens de vous dé-
» clarer, afin que vous puissiez reconnoître
» l'église pour la souveraine & le guide de
» l'univers, ainsi que le saint-pere nommé
» le Pape, par sa propre puissance, & sa

» majeſté, par la conceſſion du Pape, pour
» rois & ſeigneurs ſouverains de ces iſles &
» de la terre-ferme ; & afin que vous conſen-
» tiez à ce que les ſuſdits ſaints peres vous
» annoncent & vous prêchent la foi. Si vous
» vous conformez à ce que je viens de vous
» dire, vous ferez bien & vous remplirez les
» devoirs auxquels vous êtes obligés & tenus.
» Alors ſa majeſté, & moi en ſon nom, nous
» vous recevrons avec amour & bonté, &
» nous vous laiſſerons, vous, vos femmes &
» vos enfans, exempts de ſervitude, jouir de
» la propriété de tous vos biens, de la même
» maniere que les habitans des iſles. Sa majeſté
» vous accordera en outre pluſieurs privile-
» ges, exemptions & récompenſes. Mais ſi
» vous refuſez ou ſi vous différez malicieu-
» ſement d'obéir à mon injonction, alors avec
» le ſecours de Dieu, j'entrerai par force
» dans votre pays, je vous ferai la guerre la
» plus cruelle, je vous ſoumettrai au joug
» de l'obéiſſance envers l'égliſe & le roi, je
» vous enleverai vos femmes & vos enfans
» pour les faire eſclaves & en diſpoſer ſelon
» le bon plaiſir de ſa majeſté, je ſaiſirai tous
» vos biens & je vous ferai tout le mal qui
» dépendra de moi, comme à des ſujets re-
» belles qui refuſent de ſe ſoumettre à leur
» ſouverain légitime. Je proteſte d'avance que
» tout le ſang qui ſera répandu & tous les mal-
» heurs qui ſeront la ſuite de votre déſobéiſ-
» ſance ne pourront être imputés qu'à vous
» ſeuls, & non à ſa majeſté, ni à moi, ni à
» ceux qui ſervent ſous mes ordres ; c'eſt
» pourquoi vous ayant fait cette déclara-
» tion & requiſition, je prie le notaire ici
» préſent de m'en donner un certificat dans

» la forme requise. *Herrera*, *decad. 1*, *Lib.* » *VII*, *c. 14.* »

NOTE XXIV, *pag.* 276.

Balboa, dans sa lettre au roi, dit que de cent quatre vingt-dix hommes qu'il avoit emmenés avec lui, il n'y en eut jamais quatre-vingts à la fois en état de servir, tant ils souffroient de la fatigue, de la faim & des maladies. *Herrera*, *dec. 1*, *Lib. X*, *c. 16. P. Martyr*, *dec. pag. 226.*

NOTE XXV, *pag.* 293.

Fonseca, évêque de palencia, & principal directeur des affaires de l'Amérique, avoit huit cents Indiens en propriété; le commandeur Lope de Conchillos, son premier associé dans ce département, en possédoit onze cents, & on en avoit donné en grand nombre aux autres favoris. Ils envoyoient des intendans aux isles pour louer ces esclaves aux Colons. *Herrera*, *dec. 1*, *Lib. IX*, *c. 14*, *pag.* 325.

NOTE XXVI, *pag.* 322.

Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe, on ne trouve cependant ni ruisseau ni riviere dans la province de Yucatan. Cette péninsule s'étend dans la mer à cent lieues de longueur depuis le continent, mais n'a pas plus de vingt-cinq lieues dans sa plus grande largeur. C'est une plaine unie où il n'y a pas la moindre montagne. Les habitans font usage de l'eau de puits, qu'on trouve par-tout en abondance. Toutes ces circonstances font regarder cette vaste étendue de terre comme un lieu qui a fait autrefois partie de la mer. *Herrera*, *Descr. Indiæ Occident. pag.* 14. *Hist. Nat. par M. de Buffon*, *tom.* 1, *p.* 593.

Fin des notes du Tome premier.



TABLE
DES
MATIERES

Contenues dans le premier tome de l'Histoire de l'Amérique.

A

B

C

H

I

O

P

Fin de la table des matieres du tôme premier.

